

Tonkinoiseries. Souvenirs  
d'un officier, par Jean Léra.  
Préface par Armand Silvestre.  
Illustrations de Albert  
Thomas. (6 [...])

Léra, Jean. Tonkinoiseries. Souvenirs d'un officier, par Jean Léra. Préface par Armand Silvestre. Illustrations de Albert Thomas. (6 mai 1896.). 1896.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).



Don de M. C. B. =

TONKINOISERIES

*Couvre la Couverture*

# Souvenirs d'un Officier

32094

PAR

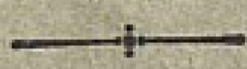
JEAN LÉRA



PRÉFACE

PAR

Armand SILVESTRE



ILLUSTRATIONS

DE

Albert THOMAS



H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

1896



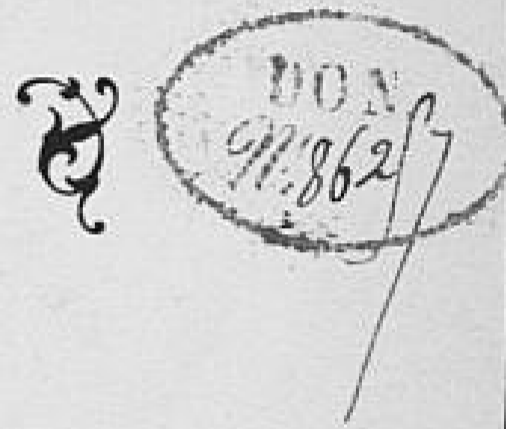


TONKINOISERIES

Souvenirs  
d'un Officier

PAR

JEAN LÉRA



PRÉFACE

PAR

Armand SILVESTRE

ILLUSTRATIONS

DE

Albert THOMAS



H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR  
21, rue des Petits-Champs

1896



10  
384



*A la Légion Étrangère, à ses glorieux désespérés,*

*Aux braves Marsouins,*

*Aux meilleurs des soldats de France, à tous ceux  
qui, pour « éloigner les bornes de la patrie Française »,  
ont vaillamment souffert à l'ombre des trois couleurs dans  
les contrées les plus lointaines : en Indo-Chine, au Congo,  
au Soudan, au Dahomey, au Siam et à Madagascar,*

*Je dédie ces pages!*

J. L.

Mai 1895.





## PRÉFACE



En me faisant demander quelques lignes de préface par un ami commun, l'auteur de cet intéressant volume a témoigné vraiment d'une modestie dont je suis un peu confus. Il m'a semblé, en effet, en le lisant avec le soin que m'imposait une acceptation trop facile, qu'il n'avait nul besoin de recommandation auprès du public et que je viendrais simplement retarder un peu le plaisir de celui-ci par un avant-propos superflu.

C'est, en effet, un enchantement d'un bout à l'autre, que ce récit primesautier, sans visées littéraires définies, d'une sincérité de forme et de fond parfaite, plein d'aperçus philosophiques et sentimentaux, où l'homme se retrouve toujours sous l'écrivain. C'est un vrai repos pour l'esprit, dans cette production artificielle, violemment talentueuse, odieusement professionnelle, qui inonde les boutiques des libraires de livres oubliés le lendemain.

Oui, certes, dans cette débauche de métier, dans cette orgie de procédé, c'est une rareté, et qui console, qu'un livre pensé dans la solitude, mûri dans l'observation, écrit pour le plaisir d'écrire, plaisir naturel à tous ceux dont l'esprit a été cultivé.

On trouve, dans celui-ci, des descriptions justes et saisissantes, mais par un côté pittoresque et bien vu surtout, non pas faisant hors-d'œuvre comme c'est aujourd'hui la mode, et comme les peintres ont coutume d'exécuter ce qu'on appelle un morceau, velléité décorative purement familière à nos romanciers contemporains. Cela s'apprend après tout. George Sand a fait des paysages admirables en deux lignes, ce qui me semble beaucoup plus intéressant que cette recherche à outrance des menus détails. M. Jean Léra a ce don précieux de vous faire voir, ainsi, d'un mot bien trouvé, ce que lui-même a vu. Nous l'avons suivi à travers notre

nouvelle conquête, avec la curiosité qu'inspire toujours un livre de "bonne foy" comme disait Montaigne, c'est-à-dire désintéressé de toute fantaisie ambitieuse et de tout patriotisme inopportun. L'officier qui a écrit ces souvenirs ne les a pas réunis pour s'en faire un titre d'avancement dans l'armée. Peut-être se serait-il moins complu à la description des refuges d'Haï-Phong, eût-il abrégé dans Hanoï ses promenades, et fait moins de place, dans sa vie contée, à cette charmante Ty-Ba, l'âme féminine de ce livre et dont je suis resté tout-à-fait amoureux, la dernière page coupée. Oui, cette Ty-Ba, instinctivement femme comme les plus civilisées, affectueuse et douce, sans tendresse bien profonde peut-être, mais en donnant l'illusion, en ses coquetteries dont la nudité est la plus parfaite, m'apparaît maintenant comme l'être fait pour servir de compagne à qui veut aimer sans en souffrir, et penser sans en vivre. Comme elle laisse, à son ami, les horizons largement ouverts derrière elle, qui y dessine seulement de gracieuses silhouettes d'amoureuses, et qu'elle est moins encombrante que l'Européenne toujours jalousement dressée entre notre pensée et nous-même, entre notre rêve et notre esprit! Cette passivité douce, dans une beauté suffisante, ce calme même du caractère me semblent ce qu'il y a de plus enviable au monde dans l'amie de tous les jours et surtout de toutes les nuits. Les idées de Ty-Ba ne sont pas, croyez-le, d'une bête. Ce coin de superstition qui lui fait adresser des prières au Tigre ne me la gêne nullement.

Je l'avoue, Ty-Ba a été pour moi, le grand charme, bien vivant, bien caressé de ces *Tonkinoiseries*. Mais par d'autres côtés, m'ont-elles encore séduit. *La mort du petit Lorrain* est un chapitre de la vie cruelle tout-à-fait ému. *L'étape dans la forêt, le nocturne, une nuit sous un banyan* sont des pages de poète et un grand sentiment de nature s'en dégage comme un parfum. On y trouve la pointe d'au-delà qui n'est plus le portrait des choses elles-mêmes, mais une évocation de leur âme mystérieuse. Car le *sunt lacrymæ rerum* — lequel n'eût pas d'ailleurs dans le texte, le sens que nous lui donnons aujourd'hui — n'en demeure pas moins l'expression d'une idée juste et vraie. Dès que la matière a revêtu cet élément d'harmonie immatérielle qu'est la forme, elle nous semble devenir susceptible de pensée, *mens agitat molem* (citons vite du latin pendant que quelques élus le comprennent encore!) et nous pénétrons, en elle, je ne sais quoi d'obscurément fraternel à

nos joies et à nos douleurs. Le Poète est celui qui sent le plus vivement ces attaches de l'âme humaine à la vie extérieure. Par cette belle faculté, l'auteur de ce volume m'a paru en maints passages, mériter ce nom.

Je le remercie de m'avoir conduit au pays du soleil, de m'avoir fait respirer « ces parfums d'Orient », auxquels il a consacré aussi un si beau chapitre, de m'avoir guidé à travers ce monde dont me détournait un peu mon humeur anti conquérante. Car je ne partage pas son enthousiasme pour ce qu'on est convenu d'appeler les pionniers de la civilisation et il me faut l'amour du drapeau, sous lequel j'ai servi moi-même, pour lui pardonner d'aller se planter loin de nos frontières ravies, à la suite de héros, je le veux bien, mais pour y attirer les oiseaux de proie qui sont les missionnaires et les financiers ! La colonisation m'apparaît toujours comme le plus odieux abus de la force dans l'histoire de l'humanité et, quand il ne s'agit pas de nous, rien ne m'enchanté et ne calme mes révoltes secrètes comme ses revers. M. Jean Léra, je le sens à chaque ligne, ne pense pas comme moi. Il me semble cependant avoir, lui voyageur, infiniment préféré l'exquise Ty-Ba, jeune fleur tonkinoise à la comédienne française Liane de Vittel, fruit déjà mûr de notre verger européen.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'une profession de foi personnelle. Ce qui m'a plu dans ce livre, ce que j'engage à y chercher ceux qui voudront prendre le même plaisir que moi, c'est son côté tout-à-fait humain et bon enfant, qui fait que, sans que l'auteur s'en doute peut-être, c'est, en même temps qu'un récit de voyage bien documenté, un très joli roman d'amour, où un nom de femme se retrouve à chaque page, où de naïves tendresses s'exhalent dans une forme simple et émue, mettant une note constante d'âme méditative et recueillie dans la magie des descriptions et dans le pittoresque des épisodes. Un vers charmant dit d'un homme aimable :

*Rien qu'à le regarder on lui devient ami.*

J'en dirais autant de l'auteur des *Tonkinoiseries* en substituant au mot : *regarder*, malgré les objurgations de la prosodie alexandrine, le mot : *lire*.

ARMAND SILVESTRE.

6 Mai 1896.





photographie SILVESTRE & Co, Paris.





# TONKINOISERIES





L'ARRIVÉE



# TONKINOISERIES

---

## L'ARRIVÉE



C'est notre dernier jour. Encore une heure et nous arrivons!

Le *Mytho* glisse lentement dans un dédale de rochers qui bornent l'horizon, et se dressent bizarres et grandioses au-dessus des eaux vertes et trompeuses. Il avance doucement, avec des hésitations de colosse égaré sur un chemin peu connu. Il s'arrête un moment, puis quand les passes sont reconnues reprend sa marche au milieu des écueils cachés. On stoppe. Dans un formidable et sonore dévalement de chaînes qui fait gronder le navire, l'ancre est jetée. Notre course est enfin terminée.

Oh ! cette vision fantastique de la baie d'Alüing ! Ces colonnes granitiques aux stries régulières

et fines ; ces blocs gris et immenses comme suspendus sur la mer tranquille tant leur base est étroite et rongée, ces envolées de flots miroitant au soleil, ridés par place par des courants de brise et serpentant à travers les îles innombrables et montagneuses ! Ces rochers aux inclinaisons menaçantes surgissant là-bas pour garder les apparences les plus inattendues : silhouettes gigantesques de monstres éternellement immobiles, formes colossales de monuments dressés par des dieux des temps légendaires, illusions de vieilles cathédrales profilant leurs arêtes dans le lointain des grandes plaines ! Ces montagnes cachant dans leurs replis sombres des cavernes qui vont s'ouvrir dans des cirques inexplorés et sauvages où la mer va se briser et former des lacs mystérieux ! Tout cela est imprévu, prodigieux, et mérite bien la sobre et laconique expression de Paul Bonnetain qui l'appelle l'une des merveilles du monde.

Là vont se réfugier les pirates de la Cac-Ba ou les misérables popula-

tions de pêcheurs de la côte dont les embarcations viennent grouiller autour du navire arrêté et soufflant ses derniers jets de vapeur dans un bouillonnement d'écume.

Et dans ce majestueux entassement que sillonne rapide maintenant et bruyante la canonnière qui vient de nous prendre à bord pour nous conduire à Hai-Phong, le regard se repose sur un moutonnement de verdure qui semble cacher à plaisir les rocailleuses aspérités, adoucir et voiler les précipices devinés sous la sombre épaisseur des nombreux arbustes jaillis sur ce sol de pierre. Derrière nous le *Mytho*, si imposant tout à l'heure, écrasant de sa masse le bateau qui nous porte, se perd dans le lointain et n'est plus qu'une tache blanche et ensoleillée jetée sur l'horizon dans ce féérique décor. En face, on entrevoit là-bas, dans une brusque échappée, entre les rochers étiquetés par de gros chiffres, la côte basse et plate du Tonkin avec des montagnes vers l'Est.

Le Tonkin ! le Tonkin ! !... Les lorgnettes sont braquées, et on regarde longuement, religieusement, cette terre qui va nous posséder, où nous allons vivre d'une nouvelle vie, combattre, souffrir, et peut-être..... Qu'aura-t-elle fait de nous tous dans deux ans, de nous gais, jeunes et forts, à l'âme débordante de nos intimes espérances ?

L'espace qui nous sépare de la côte est vite franchi, les derniers îlots sont dépassés et la canonnière ralentissant sa marche chemine au milieu des palétuviers entre deux lignes de bouées rouges régulièrement espacées. De ses roues frissonnantes elle remonte le courant des eaux sales et jaunes qui annoncent notre entrée dans l'un des nombreux débouchés du fleuve Rouge. A gauche une digue protège et cache à demi le premier village entrevu que révèlent les cocotiers et les minces aréquiers aux fins et gracieux panaches de feuilles. Plus haut et à droite, dominant cette terre d'alluvions dont la plate étendue aux couleurs monotones fait si vivement regretter le paysage trop vite franchi il y a quelques instants, Quang-Yen, sur un mamelon dénudé couvert seulement d'une brousse aux reflets verts et dorés, avec son hôpital et les nouveaux casernements dont la blancheur neuve et les briques rouges tranchent gaiement sur les murs tristes et gris de la petite citadelle. Au-dessous, une rue avec de petites maisons basses et régulières ornées invariablement sur leur faite de minuscules drapeaux tricolores, aboutit sur le ponton qui tombe sur le fleuve. — Là, des curieux : quelques-uns portent la culotte flottante des zouaves, d'autres des pantalons rouges, malgré la chaleur accablante du jour. Tous nous saluent et souhaitent la bienvenue aux camarades arrivés de France. Puis, plus loin, vers le Nord, un amas de blanches constructions, un hérissément de mâts piquant l'horizon bleu comme de fines aiguilles dressées sur la vaste sinuosité du fleuve. C'est Hai-Phong que tous nous cherchions des yeux et que ne reconnaissent plus quelques officiers venus au Tonkin en 1877.

— Voyez donc les nouveaux bâtiments construits sur la concession ! — Cette maison n'existait pas de mon temps..... Et celle-ci plus loin.....

— Encore un nouvel hôpital... Tiens, il est gentil !

Et brusquement des piailleries, des cris assourdissants, des menaces proférées au milieu d'une bousculade générale, des insultes exprimées dans une langue encore peu familière, mais que trahissent les gestes, interrompent notre conversation. Ce sont des bateliers tonkinois, déguenillés, la bouche rouge et baveuse de bétel, juchés sur leurs sampans (1), qui engagent de véritables luttes autour de la canonnière pour nous débarquer et prendre nos bagages. Ils égrènent entre eux tout le chapelet de leurs grossièretés courantes : *àn môu lôn, déo me, a me*,... dont la traduction réaliste brûlerait le papier sous la plume trop audacieuse. Les premiers, ceux qui tiennent la corde, sollicitent de tout leur corps, de leurs yeux brillants, de leurs petites mains tendues la faveur intéressée de nous porter à terre : « Capitaine ! capitaine ! sampan ». Sans plus s'émouvoir, avec une insouciance soutenue par l'espoir de quelques pièces blanches, ils reçoivent force coups de triques des matelots qui essayent vainement de faire dégager les abords du bateau. Une *congai* (2) plus enragée que les autres, mais moins endurante, se cramponne vigoureusement à la rampe. Comme elle a été plus rigoureusement cinglée, elle se retourne furieuse et grimaçante ; puis de sa main qui claque contre sa cuisse, elle esquisse vivement un geste non équivoque de gavroche vicieux en le scandant par un « cochon ! » irréprochablement articulé. O inénarrables bienfaits de la civilisation !

Au même instant, oubliant ce vacarme, je lève curieusement les yeux sur tout ce qui m'entoure, et, dans ce port si mouvementé, mon regard s'attache sur trois modestes bateaux, des canonnières, dont les noms aux grosses lettres d'or font brusquement surgir dans mes souvenirs toute l'histoire du Tonkin ! *Francis Garnier, Henri Rivière, Bobillot !*

---

(1) Sampan, petite embarcation qui sert en même temps d'habitation aux indigènes riverains.

(2) *Congai*, jeune femme.



LES REFUGES D'HAI-PHONG





## LES REFUGES D'HAÏ-PHONG

Il est bien triste, bien monotone, cet Haï-Phong, avec ses baraques, son entassement de constructions provisoires, ses rues nouvellement tracées, pierreuses, embourbées, vides de maisons, qui ont la mélancolique solitude des terrains vagues. Bien des travaux sont commencés, beaucoup de terre remuée pour combler les marais croupissants dont les émanations fétides sont une menace terrible et mortelle pour cette ville qui naît au mouvement et à la vie et veut être le grand port militaire et commercial du Tonkin. C'est du moins le rêve de quelques imaginations ardentes, comme celle de mon ami, le publiciste de Cuers, ce fin lettré, brillant officier de la veille, qui vient de délaïsser l'épée pour la plume. Venu depuis peu de jours pour créer le *Courrier d'Haï-Phong*, il consacre aujourd'hui son remarquable talent, sa verve toute méridionale et ses fatigues à la poursuite de cette tolle conception. Puissent ses espérances ne pas se réaliser ! Car ne serait-il pas plus naturel et plus facile, dans l'intérêt de tous et surtout de nos finances, de créer un port, de fonder une ville dans le site enchanteur de la baie d'Alüng, frais et salubre pour nos colons et nos malades, inaccessible aux surprises des flottes les plus puissantes, refuge de nos escadres d'Extrême-Orient, redoutable pour les envieux qui convoiteraient notre œuvre !

Rien de bien attachant en dehors de ce coin retiré et charmant de la concession qui longe les bords du fleuve, de l'hôpital jusqu'au jardin de la demeure du résident. Là, deux ou trois jolies françaises en de gracieux costumes blancs et roses, joyeuses silhouettes détachées sur le friselis sombre des branches des tamariniers, nous font oublier les premiers moments d'affairement et surtout les graves et précises recommandations du commandant d'armes, donnant aux nouveaux débarqués rangés autour de lui la date du départ et le numéro des chaloupes qui doivent les éparpiller dans tous les coins du Tonkin.

Au premier moment, durant les premières heures, tout nous étonne, et, soupçonneux dans nos pensées, nous allons jusqu'à remarquer le regard étrange de dépit d'un superbe prêtre espagnol, bronzé et barbu,

qui, debout sur la porte de la mission catholique (1), voit passer des officiers français. Nous oublions déjà que l'on dort mal la nuit : la vie errante et désordonnée commence, car il est inutile de chercher à Haï-Phong un confortable relatif pour établir une douce transition entre nos bons matelas de France et les simples nattes annamites, dont la maigreur dissimule mal les aspérités des chalits du bambou. Deux misérables *cái nhas* (2) sont là avec leurs hyperboliques appellations, *Grand hôtel* et *Hôtel des Mandarins*, où on paraîtrait difficile en exigeant des chambres pour s'abriter et des lits pour se reposer. On n'y est pas trop mal traité, d'ailleurs, et le soir, à l'heure de l'inévitable verte, on a la bonne fortune d'y rencontrer des amis, des camarades, qui, leur tâche terminée à la fin d'une période bien remplie, reprennent le chemin de France tandis que de nouveaux arrivent. Et puis, on pardonne aisément à cette installation primitive, car dans l'une des deux maisons l'hospitalité détectueuse est largement compensée par les beaux yeux veloutés et le sourire avenant d'une majestueuse Italienne, dont le grotesque mari se permet d'être insolemment jaloux. A nos agaceries, à nos joyeuses et très inoffensives impertinences, toujours la même réponse :

— Nou mé parlé pas, ze vous en souplie, mon mari régarde !

Et, dans l'autre, on est agréablement dédommagé par l'apparition intermittente et discrète, à l'une des fenêtres, de deux ravissantes Japonaises aux frimousses rieuses et fines, qui s'amusent évidemment de notre long ébahissement et de cette contemplation toute platonique. Aller plus loin serait imprudent, car nous sommes sérieusement surveillés par l'heureux possesseur, un vieux barbon, propriétaire de la maison.

Il y a aussi une hôtellerie d'un genre bien différent à l'extrémité de la rue longue et sinueuse du quartier chinois, qui longe le canal, mais une hôtellerie de nuit, avec un vieil Espagnol à la figure crevassée, au teint bilieux, et l'accent rasta à l'avenant pour faire les honneurs du logis. Nous nous présentons :

— Monsieur Alfonso Timla ?

— Yo souis soi-même ; à la disposition de vô, répond-il en nous introduisant.

Pour nous sourire encore, quelques Japonaises au nombre de cinq ou six, drapées dans leurs longues tuniques chatoyantes et onduleuses, avec leurs cheveux noirs lustrés, méthodiquement rayés par la dent du

---

(1) Les missionnaires espagnols évangélisent les populations de la rive gauche du Fleuve Rouge. Les Pères français des missions étrangères pratiquent leur apostolat dans les régions situées sur la rive droite.

(2) *Cái nhas*, maison en paillette ou bambou tressé.





peigne et relevés au sommet de la nuque dans un échafaudage savamment compliqué. Elles sont accroupies sur des nattes et fument un tabac idéalement fin dans des pipettes ou des narghilés dont l'eau ronronne à chaque aspiration vive et précipitée. Si, jusque-là, on n'a pu trouver bon souper et bon gîte, on est sûr *du reste* dans ce mystérieux refuge bourgeoisement aménagé. Mais il y a foule de visiteurs et, toute promiscuité nous semblant gênante, nous cédon's bien vite la place à d'autres.

Et bientôt, tandis que nous cheminons sous la pluie et dans la boue, un médecin de la marine me raconte les premiers débuts de cette création.

Un philanthrope des plus convaincus, paraît-il, un aventurier quelconque, ayant toutes les audaces, aurait exposé dans une longue lettre adressée au résident général, Paul Bert, les grands avantages et le caractère humanitaire d'une telle œuvre. Il souffrait de voir ceux qui venaient pour défendre et fertiliser le sol du Tonkin, des officiers, des soldats, des fonctionnaires, des négociants, tourmentés par les malaises d'une chasteté forcément prolongée, poussés par une imprudente curiosité et l'ardent désir de tout approfondir, s'exposer aux risques et aux conséquences d'une étude trop intime des mœurs annamites. Il rappelait que les rapports avec les femmes indigènes sont loin d'être agréables, car ils entraînent de douloureux souvenirs et de cuisants regrets. Pareilles à des plantes vénéneuses et cachées, disait-il, des vertus peu farouches réfugiées dans les quartiers sordides ou sur les sampans du fleuve — des embarcations rappelant de loin, oh ! de bien loin, les bateaux de fleurs — sont toujours prêtes à donner asile aux pauvres vagabonds errants, et cela sous l'œil bienveillant d'une smala de parents, du père, de la mère, des frères, des sœurs, voire même des enfants. De tels passe-temps amoureux chez de pareilles prostituées, devenaient non seulement dangereux, mais restaient totalement dépourvus de charme, de saveur imprévue et manquaient de cet isolement indispensable aux suprêmes effusions. Lui, le grand philanthrope, allait au-devant de tous les besoins, des plus urgentes nécessités ! Pour prix d'une conception si éminemment pratique, comme récompense de sa réalisation patriotique — conserver au pays des défenseurs robustes et sains — il sollicitait une modeste récompense, un rien, une simple tache rouge à sa boutonnière, la croix d'honneur ! L'admiration et la reconnaissance des générations coloniales lui suffiront sans doute, car il a très bien fait les choses, il n'a rien omis, et tout a été sagement prévu ! Dans sa maison, sans rivale, Eros seul règne en maître et Mercure reste à la porte. Les mesures les plus rigoureuses, permettant de séparer le bon grain de l'ivraie, se trouvent consignées en trois langues sur une belle pancarte suspendue bien en vue au bas de l'escalier conduisant aux appartements intimes. C'est la curiosité que vont lire les passagers d'Haï-Phong. Et une jolie matrone de Yédo, impitoyable et incorruptible, se charge de

faire exécuter cette loi sage et préservatrice. Gardienne impitoyable au seuil d'un paradis promis, elle ne donne son laissez-passer qu'après avoir fouillé de ses mignonnes petites mains, avec une expérience de praticien consommé, les bagages des voyageurs pour Cythère. Tant pis pour les fraudeurs !

Et maintenant, messieurs, chez Mademoiselle Anna ! dit un jeune sous-lieutenant, si vous n'êtes pas trop fatigués. Hai-Phong possède aussi son musée des antiques.

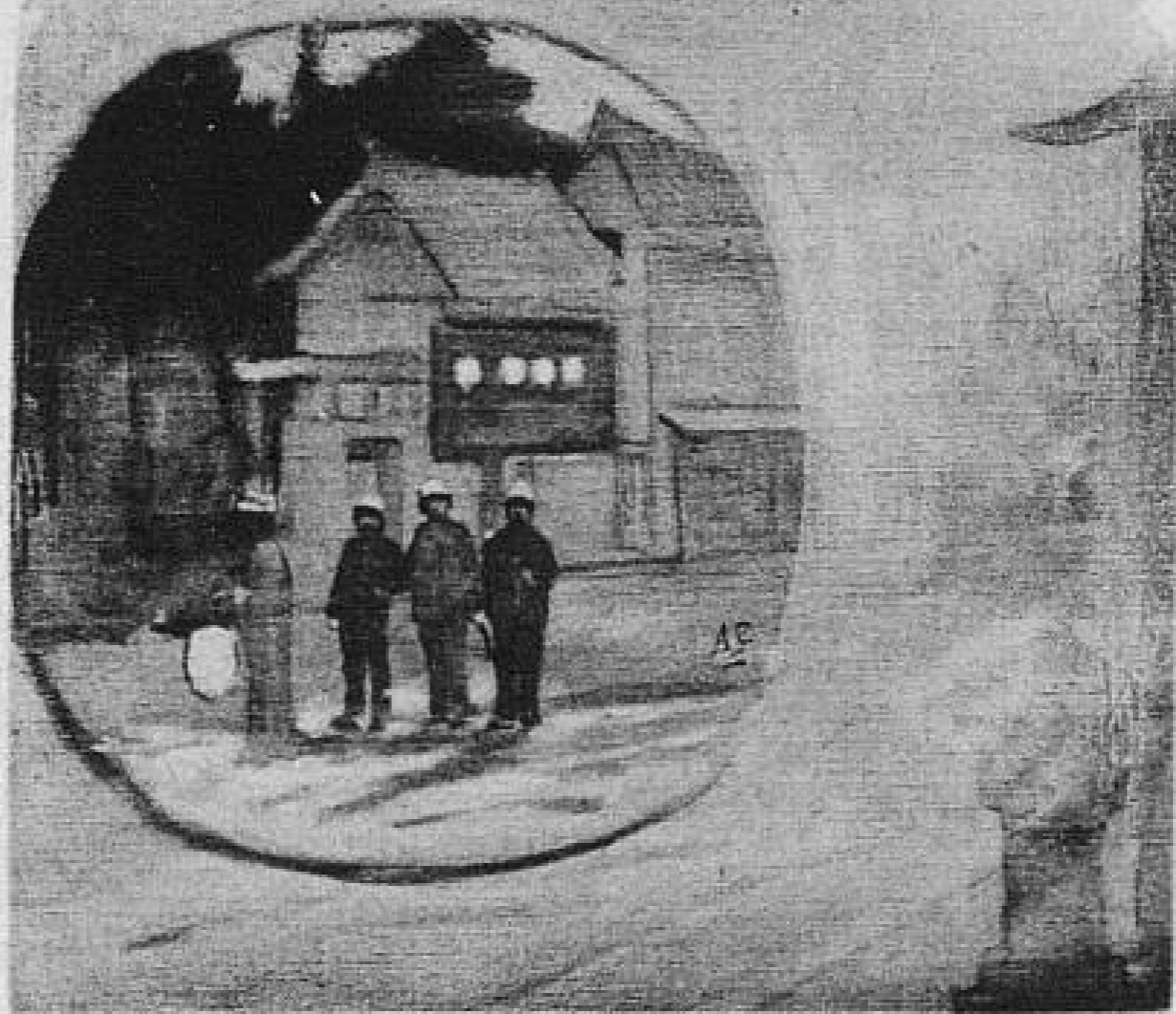
— Mademoiselle Anna ?

— Mais oui, Anna...

— Sont-ils impatients, ces nouveaux débarqués ! Encore quelques secondes et vous verrez, vous jugerez, vous palperez même ce phénomène, par faveur spéciale de son seigneur et maître ici présent. Et il désignait mon voisin, le conteur de tout à l'heure.

En effet, quelques instants plus tard, éclairés par les obséquieux et énigmatiques *boys lanternes* à l'allure louche et compromettante, — encore un produit

du féminisme annamite, qui a suivi de fort près notre installation au Tonkin — nous arrivons en face d'une étroite maison à un étage avec des volets verts, où de grosses lettres mal tracées figurant le mot : « Cercle » ; indiquent les hautes prétentions de la maîtresse du lieu. Sous une large vérandah somnolent des conservateurs : civils aux costumes bêtement étriqués et gênants, officiers de tous grades et de toutes armes groupés autour de tables disséminées. Des sous-officiers de tirailleurs tonkinois, cachés dans une petite salle pour être plus libres, boire et chanter à leur aise, hurlent des refrains polissons d'alcazar. Des boys, la paupière lourde de sommeil, tirent automatiquement les *pankahs* (1) qui passent lentement au-dessus des têtes humides de



Eclairés par les obséquieux  
et énigmatiques *boys lanternes*.

(1) *Pankahs* sorte de chassis entoilé suspendu au plafond et dont le balancement évente les assistants.

sueur. Cramponnés le long des murs et sous les plafonds, de petits lézards, souples et sveltes, des *margouillas* font la chasse aux moustiques. Dans les coins quelques grosses lanternes chinoises suspendues aux poutrelles balancent leur lumière indécise sur tout ce monde.

Enfin, voici la fameuse Anna!

Figurez-vous un être tenant à la fois du clown, du pierrot et de la femme! Une face de mitron affreusement plâtrée avec des lèvres artificiellement rouges à faire pâlir un coquelicot, des joues flasques; au coin des paupières des rides de vieux cabotin tanné aux feux de la rampe, des cheveux peut-être blonds taillés à la naissance du cou, humides et pendants comme les branches d'un saule pleureur, seulement retenus par un peigne en demi-cercle de toute jeune fille de dix ans. Mais, en revanche, sous des arcades désormais vides de sourcils, des yeux vifs et pénétrants, beaux et expressifs comme deux flammes ardentes capricieusement égarées sur ce masque grimaçant. Quel âge lui donner? — Ma foi, prenons de la marge... entre quarante et soixante!

— Non, non, disent ses bons et intimes amis, intéressés à défendre l'idole peut-être adorée dans un moment d'oubli ou d'impérieux besoin d'aimer, vous ne le croiriez pas, elle n'a que vingt-neuf ans. C'est une bonne fille, très originale et très gaie. Quinze ans de séjour en Cochinchine et deux ans au Tonkin, dame! elle est un peu détériorée.

— Un peu, c'est beaucoup dire, murmure un capitaine; mais c'est égal, elle a dû commencer fort jeune ses premières campagnes en Extrême-Orient! Si elle pouvait seulement, cette chère enfant, m'en passer la moitié!

Elle, pendant ce temps, insouciant à nos moqueries, allait de l'un à l'autre, bruyamment démonstrative, toujours prête à nous fatiguer de ses lointains souvenirs. Il fallait écouter ses sous-entendus discrets, laissant deviner de savantes perversités, des raffinements de luxure et des trésors de passion cachés dans toute sa personne. A faire de telles confidences, sa voix sonnait faux comme une épinette oubliée et vieillotte.

— Quand on a connu Anna, disait-elle, monsieur qui souriez là-bas, on ne l'oublie pas! Palpez donc ce corps et ces membres! C'est ferme, n'est-ce pas? C'est du marbre, vous dis-je!

Puis de ses gestes câlins, avec des paroles zézayantes de bébé grotesque, elle couvait du regard de ses jolis yeux chargés de tendresse le tout jeune médecin de marine.

Pauvre charpente délabrée, pauvre grelot fêlé, malheureuse créature que le hasard de sa folie a jeté sur ma route! Quand cessera-t-elle de montrer son alcôve prétentieuse aux jeunes affamés que l'éloignement sur une terre où les almées sont rares, fait dociles et aveugles? Et de longtemps encore, en recevant le dernier baiser du dernier passant, voudra-t-elle enfin souffler son inévitable veilleuse aux volants de den-



telle rose, cette suprême recherche d'une imagination de fille dont elle est pourtant si fière. N'est-ce pas la Vénus Malarienne ? Car il me semble qu'aux portes du Tonkin ses baisers ont l'âcre senteur avant-coureuse de ces maladies terribles, de ces fièvres innomées qui font se tordre sur leurs lits d'agonie bien des désespérés !



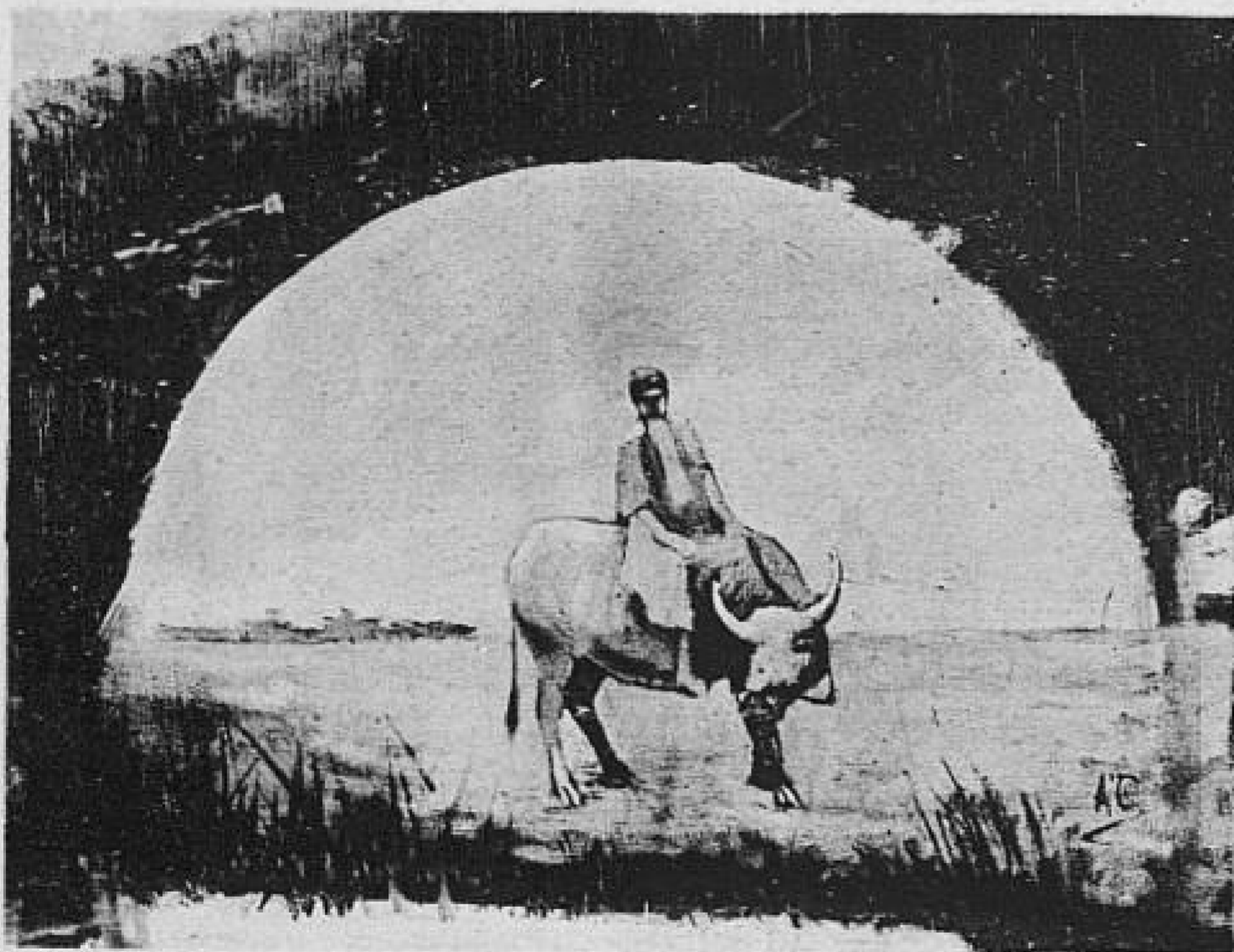
SUR LE FLEUVE ROUGE



## SUR LE FLEUVE ROUGE

En route pour Hanoï ! — Je souhaite bonne chance aux camarades du *Ncytho* qui ont reçu l'ordre de route pour d'autres destinations.

Il est six heures du matin. Dans la buée grise qui se lève, la chalupe jette un long coup de sifflet bientôt suivi de plusieurs mugissements de sirène formidables et fracassants, puis remonte le canal des *Bambous* au milieu de jonques chinoises et des innombrables embarcations Annamites. Bientôt elle serpente dans la campagne. Là-bas des



villages sans cesse renouvelés font dans la plaine, morcellement de vertes rizières, des taches plus sombres comme des dés énormes de verdure invariablement protégés par d'épais fourrés et des haies impénétrables de bambous. Les buffles immenses et gras, la peau reluisante et visqueuse, nous regardent passer, surpris et

Ils s'arrêtent le mufle haut et menaçant, le cou tendu méfiants, en agrandissant la blancheur de leurs yeux bêtes et mauvais : ils s'arrêtent le mufle haut et menaçant, le cou tendu, pour flairer la forte senteur des Européens qui passent. Sur la berge, de petits mômes, le corps nu, leurs toupets de cheveux au vent, suivent l'embarcation pendant un temps très long, et de leurs bras agités et tendus demandent des sous, toujours des sous, aux bons capitaines Français ! Et les pièces tombent dans la vase où vont se rouler dans une bataille acharnée les nombreux solliciteurs. Là-bas, la montagne de l'Eléphant que nous indi-

quent nos cartes. Tout naturellement et avec une généreuse complaisance, nos regards cherchent dans cette masse la justification du nom qui lui a été donné. Bientôt notre imagination enfante un corps inerte et endormi, un être immense accroupi sur ses jambes, la trompe pendante sur la rive dans une pose de sphinx toujours dans l'attente.

Et après ce dernier ressaut de la nature, après ce dernier étonnement, le regard reste toujours obsédé par la jolie mais monotone vision ! Toujours les mêmes eaux sales et jaunes, comme un grand serpent de boue délayée, entre des rives invariablement plates avec leurs touffés de bambous qui se balancent doucement en inclinant sur les eaux les fines dentelures de leurs innombrables feuilles. Toujours les mêmes radeaux lâchés à la dérive, les mêmes chaloupes redescendant rapides et bruyantes vers Hai-Phong et Nam-Dinh, dans un long sillage qui va fouetter les bords ! Puis les petits paniers bitumés montés par des indigènes accroupis sur l'une des extrémités et ramant avec un prodigieux instinct d'équilibre pour lutter contre le courant. Ça et là des agglomérations d'hommes et de femmes affalés devant des paniers toutronds, sous un abri des plus primitifs, indiquent l'emplacement d'un marché avec des jonques amarrées sur la rive. Plus loin, des embarcations sont tirées à la cordelle par une longue file d'indigènes tortillant péniblement leurs corps, embourbés dans la vase. Ces malheureux s'accrochent ruisselants à toutes les racines, aux troncs d'arbres, aux herbes et se profilent sur la berge comme de fantastiques diabolins attelés à un lourd traîneau.

Nous avons quitté le canal et nous pénétrons dans le Fleuve Rouge dont les eaux boueuses sur une largeur immense, dévalent furieusement entre deux rives qui se perdent là-bas, bien loin ! Les vagues, dans un continuel moutonnement, semblent courir les unes sur les autres. Et comme les eaux sont très hautes dans cette saison, notre chaloupe vient désespérément se heurter contre l'avalanche et remonte péniblement le courant trop rapide qui nous immobilise. Pendant des heures nous restons en contemplation forcée devant le même paysage, en face des mêmes arbres. Parfois des trombes de pluie tombent par grosses gouttes sur la vaste étendue du fleuve et dépolissent le miroitement de sa surface. D'énormes paquets d'eau vont se briser contre les flancs de l'embarcation qui se penche sous les violentes rafales. Puis viennent des heures d'acalmie et le soleil reparait avec son rayonnement meurtrier.

Nous côtoyons maintenant de plus près l'une des rives avec ses digues protégeant les villages à demi submergés. Des poteaux télégraphiques couchés sur le sol par l'orage ont entraîné dans leur chute des kilomètres de fil qui pandeloquent lamentablement. Sous les bouquets de très grands arbres, se dressent les pagodes aux toits pointus de brique sombre avec leurs monstres grimaçants capricieusement enroulés dans un bariolage de couleurs criardes. De l'autre côté, semés sur les bancs

de sable, des échassiers immobiles dorment sur une patte et digèrent. Bien loin, devant la chaloupe, une masse flottante s'avance descendant le courant du fleuve. Cinq ou six corbeaux voltigent, tournoient, puis se posent sur la forme indécise en suivant le balancement des vagues. Ils croassent rageusement, puis picorent avec entrain comme s'ils lacéraient une charogne... C'est en effet un cadavre que nous distinguons quand il passe plus près de nous vers notre gauche, horriblement mutilé et tuméfié. La tête tranchée reste fixée entre les jambes et la bouche s'entrouvre baillonnée par des organes génitaux — raffinement de pirates — un petit frisson, un cri d'horreur unanime..... Et nous passons....

Voici un poste militaire; la machine stoppe un moment pour remettre le courrier impatientement désiré. Le factionnaire porte les armes et les officiers, abrités sous des ombrelles, nous saluent en demandant hâtivement des nouvelles de France.

Arrivera-t-on jamais? C'est la question mille fois adressée au quartier-maître qui semble nous impatienter à plaisir par ses douteux hochements de tête et ses poses réfléchies d'amiral surveillant les évolutions de son escadre. Il est si heureux de sa mission! Et ne faut-il pas épater les pousse-cailloux, les culs rouges et les pâles marsoûins! C'est que depuis trois jours nous vivons nombreux et serrés sur cet étroit espace ayant à nos côtés des chauffeurs crasseux, des congais, des tirailleurs, des boys, des interprètes reconnaissables à leurs grands peignes d'écaïlle retenant le chignon et à leurs long *Cái áo* (1) noirs flottants jusqu'aux chevilles. L'un d'entre eux me demande quelques numéros du *Gil Blas*, de vieux journaux perdus dans mes bagages et trouvés à la poste d'Haï-Phong. Il les lit avec uné sorte de recueillement comique et une vive curiosité. Pendant deux heures j'ai eu le rare plaisir de voir votre prose, O Armand Sylvestre et vous Catulles Mendès, savourée par un lettré de race jaune dont l'imagination troublée sera désormais obsédée par l'image fantastique de Lekelpudubec et par les aventures du brave Laripète, ou bien par les rondeurs lisses et roses, les fossettes moqueuses et les sourires si délicieusement canailles de vos chères Zo et Lo.

Le soir les sept ou huit officiers pressés autour d'une table improvisée devisent gaiement sur les premières choses entrevues, tandis que les conserves ouvertes, les seuls plats de ces maigres repas, circulent dans toutes le mains.

Nous n'arriverons à Hanoi que demain dans la soirée! Quel long et fastidieux voyage!

Puis vient la nuit! Des bruits confus planent sur la campagne, nous n'entendons plus que le clapotement des eaux contre les flancs de la cha-

---

(1) *Cái áo*, robe de soie à manches s'attachant sur les côtés.

loupe ; des appellations insolites montent dans le lointain et sur les rives passent des lumières.

Des sous-officiers d'infanterie de marine, groupés sur un chaland remorqué, fredonnent dans un bourdonnement d'une inexprimable et mélancolique tristesse des chansons simples et douces, tendres et naïves, berçant la rêverie des heures indéfinies et tombant sur le fleuve endormi, et les strophes reviennent toujours murmurées :

. . . . Je veux chanter toujours  
Mireille mes amours. . . .

. . . . Dans tout autre lieu, à une autre heure, j'aurais souri et peut-être raillé ces paroles sentimentalement naïves, ces refrains d'orgue de barbarie trop souvent serinés ! Mais ici, après le dernier grincement de l'ancre brusquement dévidée annonçant le mouillage, dans le silence de cette nuit calme, dans cet apaisement de toutes choses, les chers souvenirs du pays perdu se dressent vivants dans une muette évocation. Mireille ! Mireille ! C'est-à-dire le ciel bleu, les visions éblouissantes de clarté, les nuits sereines et étoilées, les maisons blanches et ensoleillées du Midi, les coins mystérieux et frais, le miroitement des eaux limpides bruissant au travers des cailloux, les montagnes superbes aux cimes immaculées noyées dans l'azur !

Tandis que maintenant c'est la rizière invariablement verte et plate, le torrent de ce fleuve boueux et jaune, toujours et toujours la plaine condamnée à son éternel décor de touffes de bambous !.... Maintenant ce sont les amours brisées, les mille romans simples et cachés brutalement interrompus, les tendresses promises, hélas retardées, les adorations infinies et pour longtemps perdues ! Ce sont dès aujourd'hui les liaisons banales et faciles, les caresses bestiales et muettes des femmes Annamites avec leurs figures écrasées, leurs maxillaires proéminents, leurs petits yeux bridés et les sourires de leurs bouches épouvantablement sombres et vides derrière les dents noires de laque.

Le passé, le présent !

Tout cela renaît silencieusement dans ces cœurs de soldats forts et bons qui sont étonnés et surpris mais non pas effrayés par leur nouvelle vie. Et dans l'évocation de tes grands yeux noirs et profonds, par ce souvenir de l'être aimé, dans cet appel à ta beauté divine, O Mireille ! ils dévoilent le secret de leurs plus chères pensées, surtout celle de la patrie absente, et comme eux aussi....

Je veux chanter toujours  
Mireille mes amours....

Mais pour me souvenir seulement de mes amis, des êtres que je révère... Car ma Mireille à moi, ma prosaïque Mireille d'antan, est fille de la Villette ou de Montmartre !

Et je m'endors, encore bercé du murmure de ces voix, sur le dur plancher, à côté d'un sous-lieutenant qui m'a laissé sur sa natte une place tout près de lui.

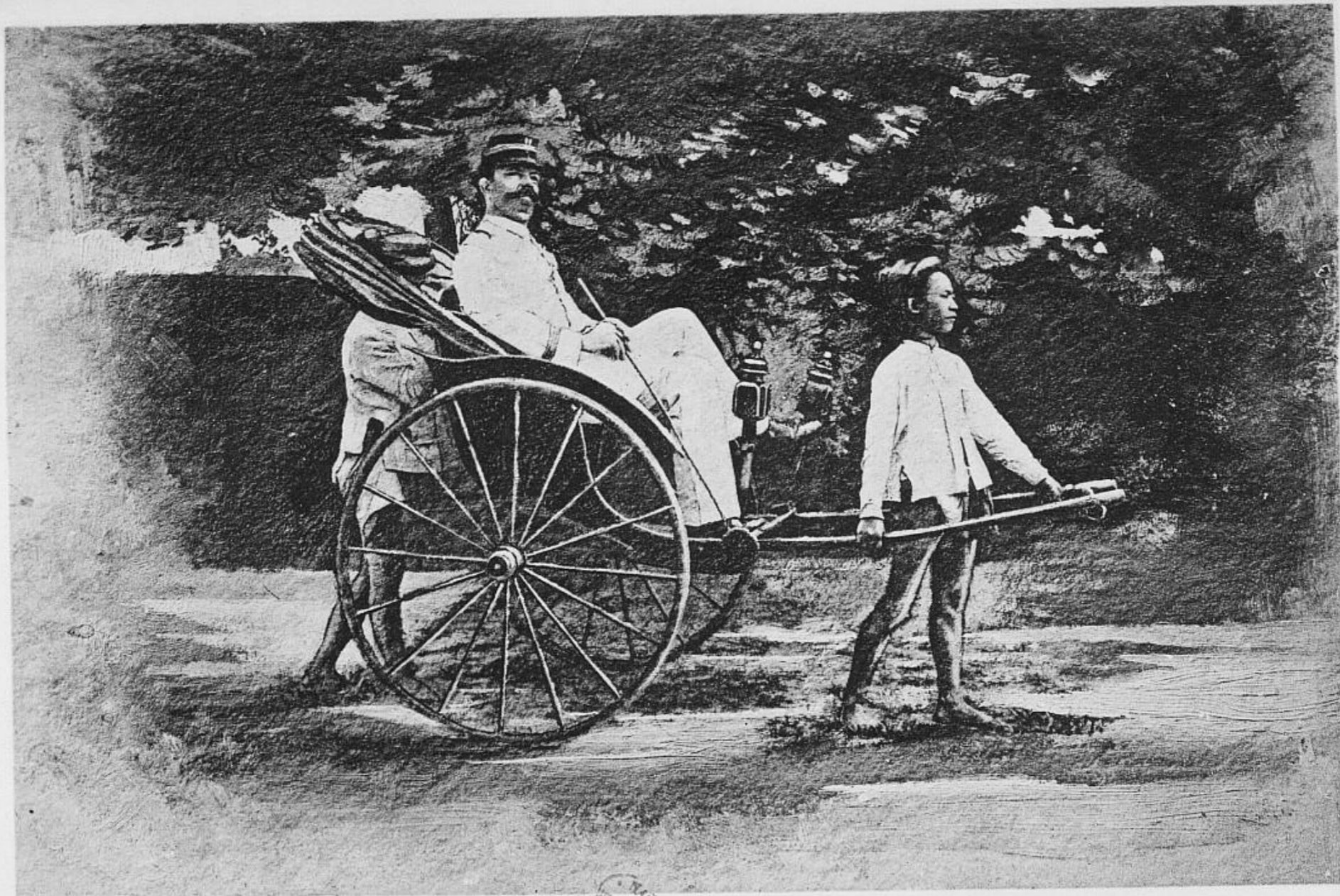






BAVARDAGES





Glyptographie SILVESTRE & Co, Paris.





## BAVARDAGES

La montée du fleuve Rouge est enfin terminée, car j'aperçois Hanoï, là-bas, avec ses toits de brique rouge et les deux tours de sa cathédrale émergeant au-dessus des grands massifs de verdure. Un long et dernier sifflet annonce l'arrivée de notre chaloupe.

Par un soleil brûlant et lourd je débarque sur le quai de la Concession, cherchant vainement des yeux parmi les blancs costumes des officiers venus à notre rencontre la silhouette de mon cher ami Lestac, très probablement prévenu de mon arrivée. Je suis immédiatement entouré par une ceinture de pousse-pousses dont les traîneurs m'assourdissent de leurs cris. Je n'ai que l'embarras du choix. Je m'installe gauchement dans l'un de ces petits véhicules si gracieux, si légers, qu'il me semble le voir s'effondrer sous moi, comme une



Porte monumentale trouant les remparts de la citadelle

voiture d'enfant. Je crie: « A la citadelle... *maïlen!* » (1) première initiation dans la nouvelle langue, car c'est le seul mot que j'ai compris, celui que j'ai entendu le plus souvent prononcer; et je le répète comme tout le monde. Et puis c'est le glorieux surnom que les indigènes ont donné à l'un de nos illustres généraux, le plus véritablement Français par son prestige, par sa bravoure et sa rapidité d'exécution, par son allure juvénile et martiale. Le général *Maïlen*. C'est bien cela, le chef qui va vite, très vite, prenant toujours l'offensive, laissant à tous les pionniers de l'œuvre tonkinoise son noble exemple avec cette devise, dont malgré lui, comme l'exergue d'un glorieux blason, la légende populaire semble l'avoir auréolé. Oui, « aller vite », très vite, sans nous arrêter

---

(1) *Maïlen*, rapidement, vite.

jamais sur cette belle terre promise où ne viendront pas, je l'espère, que les mercantis et les aventuriers.

Je pars au grand trot de mes deux bipèdes très sommairement vêtus. Je vais je ne sais où sous une allée de tamariniers longeant des maisons européennes spacieuses et d'apparence confortable, sans doute habitées par des personnages officiels. D'abord je ne vois rien dans mon ahurissement. Je ne sais encore rien démêler dans cette cohue criarde d'annamites qui se découvrent, soulevant à mon passage leurs larges chapeaux pointus. Ma première impression c'est de voir la même ressemblance sur toutes ces faces jaunes. Où sont les hommes ? A quoi reconnaît-on les femmes ? Il doit y avoir certainement des types de beauté ou de laideur, des êtres intermédiaires, des physionomies ternes et inexpressives pour une rétine plus habituée et même préparée par une lente éducation.

J'avance à peine au milieu de cette foule bruyante, changeante, mais toujours uniforme. Et par dessus tout ce grouillement de passants montent, par bouffées, comme des odeurs étranges de choses très anciennes et très lointaines : des parfums bien exotiques où l'essence du Santal, les arômes des fortes épices, les vapeurs d'opium et les atomes épars du musc dominant confondus avec les relets de sueur ou de chair humaine et les émanations marines des coquillages et des poissons fermentés sous le soleil. De ci, de là, quelques rares européens dont la tête disparaît sous l'ombre des casques blancs.

Je m'engage dans un labyrinthe de rues tortueuses aux maisons inégales et basses avec leurs étalages multicolores. Plusieurs fois mon pousse-pousse heurte violemment les rails d'un Decauville. Maintenant il tourne vers la gauche, frôle une sentinelle, roule sous une grande voûte, porte monumentale trouant les remparts de la citadelle, et s'arrête ensuite. Des zouaves se lèvent et saluent. Je demande le bâtiment où peut se trouver mon ami et je me fais conduire dans un dédale de barques, de pavillons d'officiers et de casernes récemment construites dont l'aspect neuf et les murs fraîchement recrépits contrastent avec la tristesse et la sombre grisaille des vieilles pagodes voisines.

J'arrive chez Lestac ; la porte de son logement est ouverte ; il est là près de moi, le pied sur une chaise, le dos courbé, attentif à surveiller le boy qui noue bien soigneusement les cordons de ses escarpins.

— Bonjour !

— Ah ! mon vieux Léra.

Et nous nous embrassons, nous nous serrons les mains en nous éloignant l'un de l'autre pour bien nous regarder :

— Ceci c'est pour moi, mon cher ami ! mais encore pour les tiens, pour ton père, pour ton grand diable de frère : « Tu sais, m'a-t-il dit en me pressant la main, — et sa voix était devenue sérieuse et tremblante, — « n'oublie pas de donner une longue accolade au brave frèrot, là-bas ! »

Nous nous embrassons encore avec la large effusion de deux amis chers que le hasard réunit et qui n'ont pas les fausses hontes des émotions visibles et douces.

— Merci, merci ! que je suis heureux de te revoir et comme nous allons bavarder. Je m'étais promis d'aller à ta rencontre sur le quai, mais je ne comptais sur l'arrivée de la chaloupe que fort tard dans la soirée. — A propos que viens-tu faire dans cette galère, mon pauvre ami ?

— Que sais-je ? Je m'ennuyais.... J'ai voulu voir. Et puis c'est si tristement monotone cette étroite vie de garnison traînée pendant deux ans dans une froide ville du Nord. Des camarades charmants, c'est vrai, dont je regrette les chaleureuses et cordiales sympathies, comme si je venais de quitter une seconde famille ! mais enfin je commençais à me lasser d'entendre tous les soirs sonner la même retraite dans la même rue vide et silencieuse, et le dimanche de tourner dans les allées du Mail où les enfants de la *lyre d'Or* nous gratifiaient de leurs plus beaux morceaux.

— Au fait, tu as peut-être raison ! mais tu ne dis pas tout, avoue-le ; car il me souvient de t'avoir connu tristement et sottement amoureux, il y a deux ans de cela ! En fuyant le danger, tu as bien fait, mon cher. Tu souffrais et tu aurais été malheureux. On oublie vite au Tonkin ; car dans cette vie mouvementée et imprévue, durant les heures de lutte acharnée, dans le tourbillon des émotions toujours renouvelées, il n'y a pas de place pour les rêveries malsaines et lâches. On y oublie aussi, parce qu'on affronte des souffrances plus avouables et plus grandes qui font s'évanouir les tristesses futiles d'autrefois. Et puis, vois-tu, mettre un océan entre la réalité présente et les chimères passées, c'est assurément le meilleur remède. L'aimais-tu donc tant que cela ?

— Je ne sais.... Tiens, l'étouffer dans une suprême étreinte, dans un baiser fou, le dernier, voilà souvent mon rêve. A vrai dire je n'aimais pas, je ne pouvais aimer. Mais les effluves perverses de sa peau, la possession de sa chair, son élégance de coquette raffinée et savante, m'avaient insatiablement grisé. Maintenant c'est bien fini.

— Oui, oui, c'est toujours ce que nous disons. Mais encore un conseil ; n'écris jamais, et réponds encore moins aux lettres cruelles et vibrantes par les appels désespérés et menteurs, par l'évocation des amours finies dont la vision troublante surchaufferait son imagination ! Enfin si tu possèdes quelque vieille relique de cette passion, des bouquets fanés, des chiffons froissés, des billets roses gardant dans leurs plis le parfum préféré avec l'image de l'adorée, oh ! bien vite, débarrasse-toi de tout cela comme d'une robe de Nessus ; car à chaque heure qui sonnerait, la torture et l'angoisse te rendraient ce séjour insupportable. Brise, déchire, brûle et ne garde que les chers souvenirs qui te rappelleront les êtres saintement aimés sans avoir à en rougir ! C'est dur ce que je dis là ;



mais ici tu auras débuté par un acte de courage, et après tout celui-ci en vaut bien d'autres.

— Allons, rassure-toi, je n'aurai plus qu'un simple effort à tenter pour être libre. Cette dernière traversée a déjà commencé la guérison et le malade n'est pas si gravement atteint. Mais alors toi même qui sais si bien me convaincre, tu as donc vécu toutes ces douleurs ? As-tu déchiré, brûlé ?....

— Ce n'est plus la même chose. Toi, tu fuis une perverse adorable, mais une coquine en somme ; tandis que moi je vais retrouver une fiancée et reprendre le roman si brusquement interrompu par mon départ inattendu. Maintenant, convaincu d'avoir simplement fait mon devoir, — trois ans d'Algérie et bientôt deux ans au Tonkin, — mon désir le plus ardent est de rentrer bientôt en France.

Et en effet, il n'avait pas été toujours heureux, mon cher Lestac, car il avait vu son rêve cruellement différé. Loyal et chevaleresque — nous l'avions affublé du titre d'hidalgo, car il en avait la tournure et la fierté, — froid et réservé envers ceux qu'il n'a pas le temps de connaître, d'un esprit délicat et cultivé, c'est en somme un timide et un silencieux imbu d'une philosophie mélancolique. On prenait toujours pour de la pose et de l'orgueil ce qui n'était chez lui que tristesse et rêverie ; aussi n'était-il généralement pas apprécié, comme tous ceux qui ne se livrent pas aux relations banales. Maintenant il se déride, sa gaieté renaît, et après m'avoir laissé le temps de me délasser par de copieuses ablutions, il me prend le bras, et tout en me conduisant hors de la citadelle, il me harcèle, m'accable de ces mille questions rapides, brusques parfois, débordantes de drôleries et d'enfantillages, venant tout naturellement chez ceux dont la pensée a la nostalgie et le ressouvenir de choses aimées et vécues.

— Alors tout mon monde se porte bien ?

— Mais oui, je n'ai que de bonnes nouvelles à t'apprendre.

— Et mon frère, voyons, mon brave Jean, quand l'as-tu vu ?

— Nous nous étions donné rendez-vous à Paris avant mon départ.

— A Paris ?

— Parfaitement, car il avait pu échapper à son colonel pendant quarante huit heures. Et comme autrefois nous étions les deux inséparables, j'ai voulu revoir avec lui la longue traînée des boulevards, parcourir bien lentement et cueillir encore dans cette délicieuse et dernière flânerie les jolis et frais sourires généreusement accordés. Ne fallait-il pas, avant de partir si loin, graver dans son cerveau et emporter avec soi ces têtes folles de gamines rieuses ? Et comme deux chats raffinés et gourmands qui flairent de leurs museaux roses et hérissés des chairs fraîches et tendres, nous éprouvions encore quelque plaisir à nous sentir balayés par les odeurs troublantes discrètement éparpillées

dans l'air, par ce fumet de femme élégante et facile qui grise et pénètre.

— Arrête, misérable, que t'ai-je donc fait ?

— Ah ! c'était bien triste ce pèlerinage qui nous faisait retrouver à chaque place les souvenirs de quelque ancienne folie.

— Mais voyons, que dit-on du Tonkin ? Que fait-on en politique ? Aurons-nous bientôt la grande guerre ?

— Mon cher, le Tonkin n'est plus qu'un vieux jouet fané, cruellement délaissé par le grand enfant. Vous avez beau vous dévouer ici, lutter comme par le passé, qui voudra le savoir en France ? Il n'est plus de mode de vous plaindre, et le silence se fait désormais autour des grandes morts ignorées. A qui maintenant le succès inespéré ? Et la politique t'intéresse à Hanoï ? Tu n'es pas sérieux, n'est-ce pas ? La guerre, c'est autre chose. A chaque année qui se lève, des gens sérieux et graves qui savent lire dans le livre de nos grandes destinées avec la régularité d'un calendrier annonçant les éclipses, viennent nous dire que de sombres nuages roulent sur l'Europe inquiète et frémissante, sinistres précurseurs du terrible ouragan qui crévera sur elle au printemps prochain. Depuis plus de quinze ans, c'est en effet au printemps prochain que la grande mêlée est inévitable. Nous sommes des asiatiques maintenant et nous pouvons bien dire un peu de mal de nos vieux amis les européens. Et, ma foi, je déclare que ce sont de vrais *Tartarins* armés jusqu'aux dents, couverts de ferrailles sonores, toujours prêts pour une grande lutte imaginaire. Depuis Gibraltar jusqu'aux confins de la Sibérie, ce n'est qu'un effroyable hérissément de baïonnettes, on n'entend que le roulement sinistre des canons à la gueule menaçante ! On les retient, mon *cér*, mais si on ne les retenait pas... Ah ! oui, toute l'Europe est un peu de Tarascon !

— Ah ! ah ! mais c'est de la politique, ça, que tu le veuilles ou non !... Et les théâtres ? Quelle est l'étoile idolâtrée, quel est le nom qui flamboie sur l'affiche ?

— En plein mois de juillet, tu n'y penses pas ? A cette époque on ne voit guère que la tête grimaçante et grotesquement composée du pître Powlus sur les kiosques et les vespasiennes du boulevard.

— Mais enfin, les livres !... Apportes-tu des livres ?

— Oui, toute une collection des derniers volumes parus, des tableaux de la vie parisienne profondément vécus. Voyez Albert Wolff : la *Haute noce*, la *Gloire à Paris*, l'*Ecume de Paris* ; puis une exquise et douce infusion psychologique de Bourget : *André Cornélis* ; quelques agréables banalités de Georges Ohnet, la quatre-vingt-septième édition de la *France Juive*, ce premier filon de scandales trop complaisamment divulgués et enfin je te laisserai relire, c'est de circonstance, les poèmes barbares

du nouvel immortel. Te souviens-tu de cette page parmi tant d'autres, *les Eléphants*, que nous relisons si souvent :

..... L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,  
 « Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,  
 « Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;  
 « Et bourdonnent autour mille insectes ardents..... »

— A propos y en a-t-il réellement au Tonkin ?

— Certainement, mais c'est un animal qu'on ne rencontre que dans la haute région, dans le Laos par exemple. et encore est-il difficile de l'y voir.

— Oh ! affreux !

— Mon cher, le premier depuis bien longtemps !

Nous marchons ainsi, prolongeant notre cordial et joyeux entretien, sans plus nous soucier du chemin parcouru à travers les rues de Hanoï. Il est cinq heures et l'on peut enfin respirer et vivre.

Maintenant, nous voici sur une place sans grande prétention, une sorte de terrain vague qui enjolive la proximité d'un tout petit lac entouré de maisons européennes, de demeures annamites, de pagodes, avec, au centre, un joli et minuscule monument bouddhique, composé de deux portiques à quatre faces aux angles rayés de chimères, aux frontons recourbés. Cet autel, élevé sans doute à quelque génie protecteur, surgit gracieusement au milieu des eaux vertes, seul détail vraiment asiatique de ce décor. Car dans les choses ambiantes de ce lieu, l'exotisme semble banni. C'est le premier envahissement de la vie provinciale, la reproduction de détails déjà vus dans quelque ville du Midi de la France. En effet, derrière nous, j'aperçois un café avec son étroite vérandah couverte de tables rondes, encombrée de tabourets et de rocking-chairs. Plus loin quelques magasins, une nouvelle construction de carton prenant des apparences d'hôtel ; à droite une enseigne indique l'imprimerie et le siège administratif d'un journal, *l'Avenir du Tonkin*. Autour de nous vaguent, sur les bords du lac, des soldats, zouaves, artilleurs, chasseurs à pied, marsouins, en costume colonial. Au milieu d'eux se détachent les vestes rouges de ces grands diables de spahis, l'air bon enfant et comiquement dédaigneux à l'égard de ces annamites, — « même chose petite fille ! Qui qui c'est qui ça ? » — Des européens, fonctionnaires élégants dont quelques-uns, émaciés et aveulis par les longues nuits d'insomnie et les rêvasseries abrutissantes devant les tumeries d'opium, des négociants aux allures de bons bourgeois avec leurs familles, des femmes, des jeunes filles aux visages anémiques, des gamins en costume de canotiers sont venus pour entendre la fanfare des chasseurs. Cette constatation me désillusionne un peu, et malgré moi je me souviens des enfants de la *Lyre d'Or*.

Mais je me suis trop hâté de me plaindre, car devant nous, surprise inattendue et charmante vision, passe une délicieuse petite femme, une européenne, blonde ravissante au teint pâle avec de grands yeux bleus candides. Sa tête de vierge idéale est affreusement défigurée et comme écrasée par un grand casque aux larges bords : une étoile sous un éteignoir.

— C'est la petite Darlincq, une Américaine, me dit Lestac.

— Mariée ?

— Elle pourrait te répondre : hélas, non ! Mais elle possède un affreux papa, armateur à Haï-Phong, très sévère, très honnête, mais pas du tout dans le mouvement. Figure-toi que cette impure mais gracieuse enfant s'était éperdument éprise d'un solide et robuste gaillard aux larges épaules, aux muscles d'acier, un mâle quoi, un employé de la maison Burdson and Cie. Malheureusement, le père prévenu surprit les coupables. Pour punir la fautive enfant, il l'enferma pendant trois longs mois dans un petit local, et pour lui enlever toute velléité d'évasion, le cruel fit raser sa fine tête. Sous l'effleurement de la tondeuse, les lourdes torsades blondes tombèrent découvrant une tête de novice éplorée qui va prendre le voile. Est-ce assez moyen-âge ?

— Les arrêts sont donc levés puisque la voilà ?

— Oui, depuis quelques jours seulement ; mais on ne voit pas sa nuque et pas davantage son front, car il a fallu un salaka (1) d'un modèle spécial pour cacher ce petit malheur. Les cheveux commencent à repousser, mais quand la petite Darlincq reçoit dans son salon, riieuse et gaie, toute transfigurée par ses boucles naissantes soigneusement frisées, on croirait voir un joli gavroche.

— Qui donc a prévenu le terrible père ?

— Cette grosse mère grisonnante que tu vois d'ici, à gauche de l'estrade, Madame Burdson, une entêtée celle-là, automne finissant qui ne sait pas vieillir. Ayant sous la main, dans la maison de son mari, le beau, le séduisant commis, elle le comble de faveurs et de cadeaux, le bichonne, le dorlote avec mille soins jaloux en échange de ses bons services. Lui remplit complaisamment la corvée ; mais comme un cynique larbin d'amour, il s'en va de par la ville révélant à qui veut l'entendre les perversions despotiques, les inexplicables réveils de lubricité, de sa maîtresse, et divulguant le mystère de ses ignobles caresses qui laissent la pauvre vieille hurlante et pâmée. Un jour la petite Darlincq, cette exquise miniature qu'on n'oserait toucher ou profaner d'une étreinte de peur de voir s'envoler la vision, cette merveille d'apparence liliale et pure comme une sainte de missel qu'on voudrait adorer pendant de longs jours, les genoux saignants, la gorge serrée par l'extase, cette frêle

---

(1) Casque colonial.

poupée, te dis-je, rêva des enlacements et des baisers du colosse brutal et sans scrupules. Il y a de ces contrastes. La vieille négligée, délaissée pour l'idéale jeune fille, se vengea tu sais comment. Du reste, si tu veux la connaître, cette mère Casabom, nous te présenterons. Elle sera charmée, et sujet habituel de ses conversations, elle te racontera les difficultés de ses couches lointaines. Elle te parlera de la naissance de ses cinq filles — une petite page de *Pot bouille*. En style réaliste, elle te démontrera les inconvénients que présentent pour une femme les disproportions de volume entre le contenant et le contenu.

— Tu es trop bon, merci. Et ce gros brave homme, là devant nous, avec ces deux grosses filles, dans une charrette traînée par deux jolis poneys ?

— Celui-là, c'est Curnidor entouré de ses nièces, un colon de bonne souche passé maître dans l'art de se débarrasser des créanciers.

— Oh ! alors, présente-moi tout de suite.

— Ce petit talent lui a valu le surnom de Curnidor le *scélérat*, par opposition à Turnidor le *bon* qui est un homonyme habitant Sontay, mais un brave homme celui-là.

— Donne-moi donc la recette de son rare savoir.

— C'est bien simple. Ce bon père de famille devait une somme assez considérable à un négociant. Un jour il le fait adroitement prier par un annamite de passer chez lui vers onze heures du soir pour prendre le thé ou sous un autre prétexte. Il s'entoure de toutes les précautions pour que l'invitation soit faite verbalement et sans témoins. Le malheureux compatriote, pensant qu'on va lui restituer la somme due et confiant dans les promesses qui lui avaient été précédemment faites, prend sur lui le titre de créance. A l'heure convenue il se présente chez son ami, ouvre la porte du jardin, et ne voyant pas de lumière dans la maison, s'engage dans les allées. Un chien de garde, lâché pour la circonstance, aboie rageusement après les chausses du nouveau venu. D'un massif un coup de feu part. Pas plus difficile que ça !

— Mais on n'a donc pas poursuivi l'affaire ?

— Pourquoi ? Des présomptions sans doute, mais pas une preuve certaine. Curnidor donna les signes du plus violent désespoir. Il raconta qu'il dormait profondément, que tout à coup, vers minuit, ayant entendu un bruit de pas dans son jardin et croyant à la présence d'un maraudeur, il s'était armé d'un revolver, s'était précipité vers la fenêtre et avait fait feu sur l'ombre glissante entre les arbres.

— Il est très fort ce citoyen-là, et peut-être fera-t-il fortune dans la nouvelle colonie.

— Que veux-tu ? tout le monde connaît l'aventure ; mais ici l'indulgence et l'oubli sont le commencement de la sagesse. Seuls, quelques troupiers gouailleurs ont la cruauté de rappeler à Curnidor sa faute, car

plus d'un, séduit par les plantureux charmes de ses nièces, lui adresse des lettres débordantes de passion, signées de noms légendaires, dans les chambrées. Tous demandent à épouser malgré la tache, troublant ainsi, par cette offre périodique de réhabilitation, le sommeil du *scélérat*.

Comme je me sens déjà très las par cette longue promenade et aussi très altéré, nous allons, Lestac et moi, nous reposer sous la véranda du café voisin.

A peine installés, je vois se diriger vers nous, sortie du comptoir, une belle et grande fille d'une élégance un peu tapageuse, car des flots de rubans volètent un peu partout, dans ses cheveux, le long de son corsage de piqué blanc, dans l'emmêlement des fines dentelles qui moussent autour du cou et des poignets. C'est une physionomie de blonde grasse, un peu soufflée, dont la peau très blanche, sous l'influence des transpirations constantes, est criblée et comme pointillée de petits grains rouges et de boutons de chaleur. Elle sourit à Lestac, lui serre la main, effleurant ensuite d'un petit geste d'amitié le bout de ses moustaches.

— Ça va ? Es-tu libre ce soir... Oui pas ? Ne dis pas non, *querido mio*.

— Oui, mais il fait si chaud....

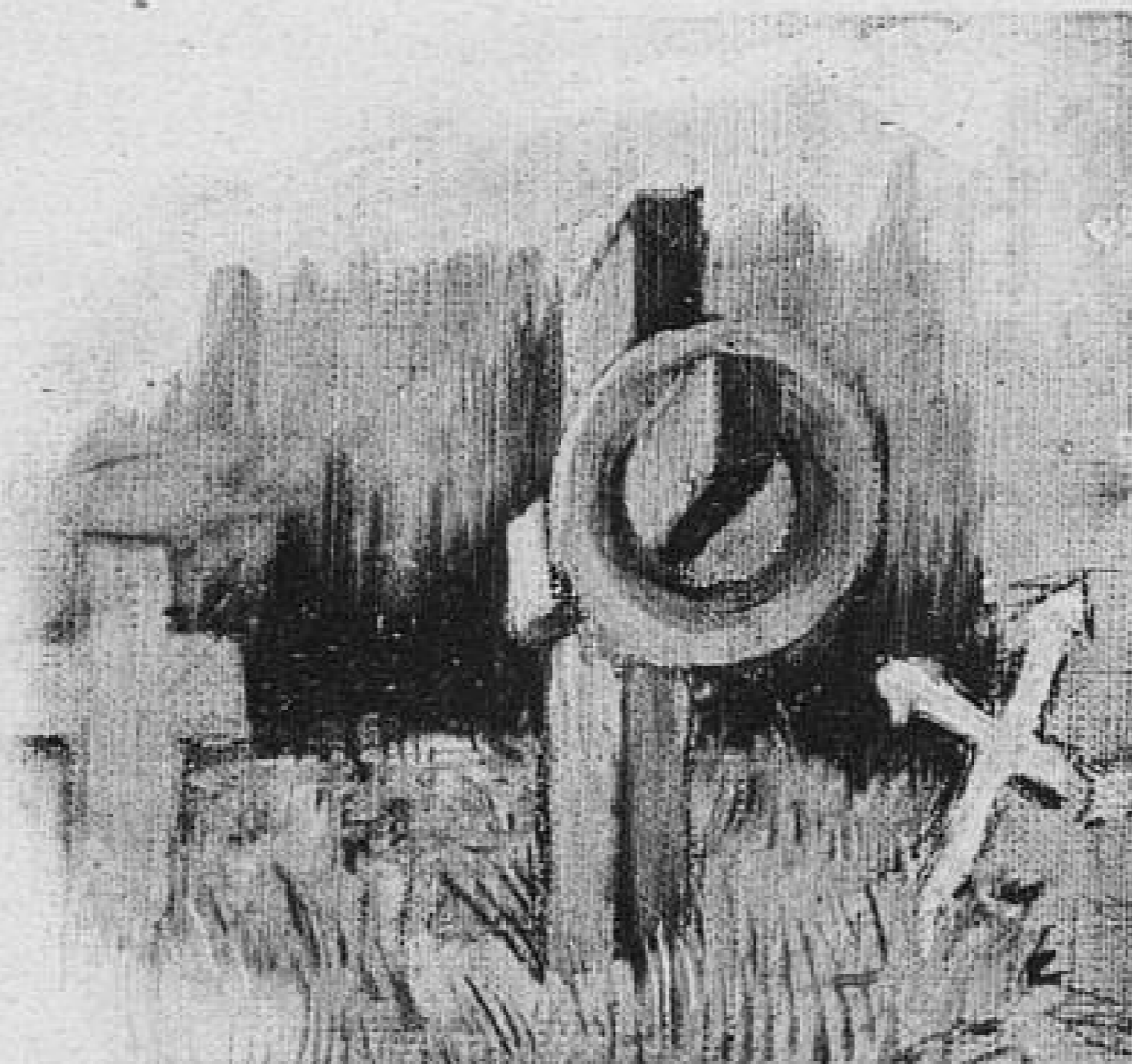
— Gros bêta, et le pankah si bien placé pour éventer nous deux.

Puis sans attendre de réponse, elle disparaît dans la salle en fredonnant une chanson d'opérette.

— C'est Liane de Vittel, me dit Lestac, une brave fille, une ancienne habituée de la rive gauche, étoile de deuxième grandeur du théâtre Cluny, qu'un caprice du sort a jetée dans cette colonie lointaine. Elle a eu sa minute de folie, elle a vécu son heure de passion sublime et désintéressée, cette naïve et sentimentale déséquilibrée. Ecoute plutôt son invraisemblable odyssée.

A Paris, Liane possédait pour amant un sous-lieutenant de cavalerie, un camarade de ma promotion, qui avait été désigné pour faire campagne au Tonkin. Ils s'étaient autrefois rencontrés au Jardin de Paris. Début de liaison d'une banalité courante. Mais elle, avec un irrésistible besoin de se dévouer, de se donner un maître, de l'aimer cette fois beaucoup plus avec son cœur qu'avec ses sens, s'éprit très sérieusement du bel officier quelques semaines avant son départ imprévu. Que fut la séparation ? Je l'ignore. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, six mois plus tard, cette courageuse fille ne recevant pas de nouvelles, bouleversée, désespérée, fouettée par un souffle d'héroïsme et de sacrifice, réunit quelques économies, prit place à bord d'un paquebot des messageries et débarqua un beau jour à Hanoï, trop tard, hélas ! pour le revoir lui, son beau Georges, mais assez tôt pour lire encore le nom à demi-effacé de l'aimé sur la petite croix de bois goudronné indiquant sa tombe dans le cimetière de la citadelle.

Cette page d'un roman bientôt oublié n'est-elle pas comme la discrète fleur blanche éclose et perdue sur un fumier, l'unique fleur rédemptrice de toutes les autres souillures ? Car, après les premières crises d'un sincère et farouche désespoir, sous la secousse de cette violente déception qui la laissa inerte et sans pensée, après des semaines d'un comateux abrutissement interrompu par des accès de délire et de rêves enfiévrés, Liane, sans la moindre ressource, dut reprendre à Hanoï la vie galante d'autrefois. Aussi est-elle devenue l'horizontale de marque dans cette société naissante. Pas difficiles, d'ailleurs, les colons qui cotent très haut ses faveurs. Chez elle, même aux heures de sieste, on trouve l'hospitalité la plus large ; et la



Sur la croix de pierre qu'elle a fait élever

lette donne le dernier cri de la mode et du bon goût. Enfin, toujours bonne fille, Liane fait l'exportation de ses plantureux charmes dans les villes voisines, Hong-Hoa, Viétry, Sontay, Bac-Ninh, et même dans des postes moins accessibles, pour consoler les isolés de leur abandon : — « C'est ma tournée, dit-elle ! ». Et, bien entendu, les malheureux affamés qui, pendant des mois et des mois, n'ont pas la moindre petite pomme française à se mettre sous la dent, lui réservent l'accueil le plus généreux et le plus enthousiaste.

Liane, ajoute Lestac, est devenue propriétaire de ce café. Elle emploie à son service ces Chinois que tu vois là, des boys irréprochables de tenue, au crâne bleu rasé de frais, à la tresse finement nattée, au linge immaculé. Remarque comme ils sont robustes. Dame, c'est indispensable ! Car les mauvaises langues prétendent que Liane a des raffinements de perversité, des curiosités étranges éveillées par cette vie dissolvante et lascive de l'Extrême-Orient. Ces Chinois ont peut-être le secret de caresses incon- nues et révèlent le mystère de sensations jamais vécues. Mais, s'il faut en

talité la plus large ; et la nuit, au-dessus de l'alcôve que voile comme d'un nuage une blanche et vaporeuse moustiquaire, dans une atmosphère embaumée de chypre et de corylopsis du Japon, un pankah incessamment agité par un boy, verse des caresses rafraîchissantes. Elle est de toutes les parties, monte à cheval, éveille les jalousies, provoque les potins des petites bourgeoises. Ses mots sont cités, sa toi-

juger le renouvellement du personnel, les exigences et les ardeurs implacables de la maîtresse française doivent bien vite fatiguer et réduire à merci ces vigoureux mâles d'Asie, car, après quelques semaines, ils quittent la demeure, amaigris, exténués, les reins rompus, le cerveau vide et les jambes flageolantes.

Etrange contradiction, pourtant ! La tombe de Georges reste toujours jonchée de fleurs, les plus belles et les plus éclatantes. Et sur la croix de pierre que Liane a fait élever pour remplacer l'autre, tu pourrais voir, naïvement suspendue, une couronne de perles et de verroteries qui supporte deux mains enlacées avec cette inscription au-dessus : « A mon bien-aimé, regrets éternels ! » et au-dessous : « Toujours à toi ! »

Comme Lestac me voit tout songeur, presque triste, il me donne une tape vigoureuse sur l'épaule.

— Assez bavardé pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? Voici des camarades et les grands chefs, c'est l'heure de la verte. Je vais te présenter.

— Messieurs, mon ami Léra, nouvellement débarqué...

Des poignées de mains, des saluts sont échangés avec mille souhaits de bienvenue. Puis les causeries reprennent, les curieux de fraîches nouvelles m'entourent, tandis que, brusquement, sur l'estrade branlante et délabrée qui se dresse sur le bord du petit lac, les trombones de la musique des Chasseurs préludent, dans un maigre et chétif ensemble, aux premières notes sourdes et lentes de la *Vague*, le dernier morceau du programme.







TY-BA





typographie SILVESTRE & Co, Paris.



TY-BA



## TY—BA

Tout au fond de l'immense citadelle de Hanoï, sous la vérandah d'une pagode, dans la demi-pénombre formée par l'épaisseur des stores baissés, dans un coin presque frais et calme, je fais ma sieste habituelle, paresseusement étendu sur une longue chaise en rotin. Au dehors, le soleil arde avec des radiations aveuglantes les plantes et les fleurs du jardin, tandis que de lourds parfums épandent des somnolences dans l'air embrasé.

Tout près de moi, Dên, ma nouvelle et fidèle amie, ma chienne, reste allongée et dort. Elle tient son museau noir plaqué sur les dalles pour y trouver un peu de fraîcheur. J'entends ses plaintifs jappements, car elle poursuit, dans ses rêves haletants, des toutous imaginaires. Pauvre bête sauvage et craintive qu'un officier trop insouciant, de retour en France, a délaissée dans la cohue de la populeuse citadelle. Elle a connu peu à peu le chemin de mon logement, et prise d'une affection exclusive pour ce nouveau maître, en échange des bonnes et seules caresses qu'elle ait jamais reçues, la voilà définitivement réfugiée à mes côtés.

Maintenant je sommeille à peine, car des moustiques invisibles et tenaces bourdonnent autour de ma tête, et, comme dans les fiévreux cauchemars, la sueur ruisselle lentement de tout mon corps.

Deux visiteuses tonkinoises viennent troubler mon repos. Conduites par mon boy, elles se sont avancées presque silencieusement, avec des frôlements furtifs et indécis d'ombres. Elles sont debout près de moi, l'une jeune, assez jolie, l'autre vieille et horrible. Celle-ci remplit la double fonction d'entremetteuse et de porteuse d'eau dans notre petit cénacle d'officiers réunis pour faire table commune.

Difficile la conversation après un si court séjour dans ce pays lointain ! Aussi le boy, ce quart d'interprète, cette suprême ressource dans les moments difficiles, va-t-il venir à mon aide. Mais, au fait, je n'ai pas encore présenté cet inséparable compagnon de ma nouvelle vie ! Réparons bien vite l'oubli.

Monsieur Lap, mon boy, personnage très correct et plein de dignité dans ses beaux vêtements blancs, avec son grand turban de crépon noir enroulé autour des cheveux, et son parapluie rouge-sang serré sous le bras. Très fier surtout de ses chaussures — cadeau de quelque soldat européen, — deux fois trop grandes pour ses pieds, roublard et menteur, mais universel dans son savoir : blanchit et repasse, reprise et cuisine. Incomparable pour faire les petits plats sucrés, les fruits glacés et les beignets de bananes, son triomphe !

Le dialogue commence entre la jaune beauté, le trait-d'union Lap et moi.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ty-Ba.

— D'où es-tu ?

— De Hanoï.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf ans.

— Es-tu bien contente de devenir ma congäi, ma femme ?

Ici un vague signe de tête et un moment d'hésitation. Je comprends.... Être contente, être contente ? Suis-je assez naïf ? Dame, je devrais me douter que c'est le seul et joyeux tintement de nombreuses piastres généreusement offertes qui fixera son état d'âme.

Je ne me suis pas trompé, car Ty-Ba, moins décontenancée, reprend avec plus de vivacité :

— Combien donnera le lieu'enant ?

— Trente piastres.

— Oh ! non, je veux cinquante piastres d'achat pour mes parents et dix piastres par mois pour mon entretien. Les chefs français sont riches et bons.

Pendant ce temps un examen rapide me permet de constater que sa physionomie, plus intelligente que celle de ses pareilles, est franchement éveillée, presque régulière. Les yeux petits et légèrement bridés ont une gaieté douce et simple. Le nez semble moins camard, les pommettes moins saillantes. Les formes élégantes et graciles ont des ondulations souples et félines. Un soupçon de poitrine d'enfant nubile, de tout petits pieds nus, sur des semelles recourbées en bois verni et de toutes petites mains terminant des membres délicats et grêles aux attaches de patri-cienne. Mais la bouche.... Oh ! cette bouche horriblement assombrie et inexpressive par la laque noire des dents, cette bouche où l'éclosion de tout sourire semble impossible, ces lèvres ensanglantées par la chique de bétel, aurai-je jamais le courage de les baiser ?



Monsieur Lap, mon boy

Mais la vieille, accroupie sur les dalles, écoute très attentivement et comprend mes hésitations. Son regard va de mes lèvres à celles de Ty-Ba comme pour mieux suivre et deviner notre conversation. Tout à coup elle intervient et se lève, puis passant la main dans les cheveux, sur les épaules et le long des reins de la congäi : « *tot, tot lam !* Jolie, jolie ! » glapit-elle pour mieux me montrer les charmes et les séductions de cette perle du Tonkin et faire valoir les qualités plastiques de sa protégée.

— Oui, oui, jolie comme « Madame la Lune ».

Et Ty-Ba de rire aux éclats à ce compliment d'une tournure tout à fait littéraire dans le style annamite. Comme je ne me défends pas contre cette mise à prix de cinquante piastres, Ty-Ba s'adjuge de bonne grâce et me promet d'être une petite compagne dévouée et soumise, et surtout, oh ! surtout de ne plus chiquer le bétel devant moi. Je remets la moitié de la somme convenue, et Ty-Ba me quitte pour aller annoncer l'heureuse nouvelle à son cher papa et à sa vieille maman.







PROMENADE DANS HANOÏ



## PROMENADE DANS HANOI

Après les somnolences de la sieste et quand vient l'heure du coucher du soleil, ce soir comme les autres soirs, c'est pour moi une véritable joie de quitter la tristesse et le silence des grands espaces vides de la citadelle, le calme de ses pagodes aux murs délabrés, écaillés par le temps et verdissés par l'humidité, pour faire ma promenade quotidienne dans les rues de ce populeux Hanoï où se donne le spectacle d'une immense foire tous les jours renouvelée. Car dans le grouillement de la foule gesticulante et tapageuse, dans la bourdonnante cohue de ce petit monde jaune plus tourmenté qu'une fourmilière, l'esprit semble revivre et se réveiller des inerties et des accablantes torpeurs de ces longues journées. A me perdre dans cette marée humaine, j'éprouve un réel intérêt. C'est la vie du Tonkin déroulée en quelques secondes. Je n'ai qu'à passer et voir.

Ici, de chaque côté de la rue, des femmes sont affalées devant des paniers chargés de tous les produits de cette terre fertile et riche : des patates, des noix d'arc, des feuilles de bétel, des semences d'arachide, des graines de nénuphar, des plantes médicinales, des écheveaux de ramie, des balles de coton, des fruits variés : letchis rouges aux apparences de fraises, mandarines dorées, pamplemousses énormes, goyaves granitées, ananas roses, papayes aux formes de poires. Encore des marchandes de papiers argentés pour les offrandes aux divinités Bouddhiques, de bâtonnets parfumés réunis en faisceaux, de menus articles de bazar, des petits miroirs et des peignes. Encore et toujours des vendeuses de fruits glacés, de sucreries vraiment raffinées et succulentes, à côté de jarres pleines d'huile où baignent des poissons pourris, le *nioc mam* (1) si apprécié des gourmets Annamites.

Partout le long des chaussées un écroulement de vaisselles, de faïences, de vases, de poteries aux nuances invariablement bleues.

Là des barbiers en plein vent expédient en quelques secondes leurs glabres clients assis sur des escabeaux et des artistes auricules fouillent de

---

(1) *Nioc-mam*, huile provenant de certains poissons qu'on laisse fermenter dans des jarres, — d'une odeur nauséabonde.

leurs petits instruments d'ivoire, avec une minutie parfaite, les oreilles des élégants et des raffinés.

Des traîneurs de pousse-pousses promènent à vide leurs véhicules, **flânent** de gauche et de droite, aussi insolents et musards que nos cochers Parisiens et raccolent des Européens ou des congais indolentes et cossues, **maîtresses** d'officiers ou de fonctionnaires.

Sur le pas des portes où des enfants presque nus roulent dans la poussière, des femmes du peuple, maussades et revêches, s'invectivent pendant des heures avec furie dans un crescendo d'injures basses et ignobles, lâchées d'une voix aiguë, mais restant quand même monotones par leur formule invariablement exaspérée.

Plus loin des congais, dont quelques-unes gracieuses et jolies portant de lourdes charges dans des paniers disposés en balance, passent dans un trémoussement précipité des hanches avec un dandinement hâtif de tout leur corps.

Sans doute sortis des bureaux de la résidence, des interprètes, ces fashionables Hanoïtiens, se retirent graves et dédaigneux, le parapluie sous le bras. Leurs fonctions de lettrés se devinent à leurs amples vêtements de soie brochée, à leurs chignons lustrés que piquent d'énormes peignes en écaille et que retiennent de larges turbans violets et verts.



Des mendiants vermineux

Dans un brusque remous de la foule devenue subitement respectueuse, des mandarins dissimulés dans des palanquins et protégés par une escorte désordonnée de soldats Annamites dont les armes grossières, les baïonnettes rouillées sont le juste complément de leurs défroques misérables et ternies, passent suivis d'un nombreux cortège de serviteurs affairés. Des porteurs de parasols, de théières, de fumeries d'opium, de boîtes à chiques de bétel et de faisceaux de cadouille suivent très empressés dans un trotinement de pygmées.

Tout le long du chemin des mendiants vermineux demandent l'aumône marmotant la formule invariable : « Capitaine donne chou ! »

Puis je m'arrête pour laisser passer un cortège funèbre qu'annonce le bruit assourdissant du tam-tam et les sons aigrelets d'une flûte. Des parents du mort vêtus de blanc, enveloppés comme d'un voile de fibres de ramie s'effilochant en tout sens, s'avancent péniblement aidés d'un

bâton, par une marche à reculons, les jambes chancelantes, le corps voûté et comme anéanti par le poids d'une immense douleur. Ils géignent et pleurent, improvisant de longs discours chargés de regrets et débordants de désespoir. Mais ces pleurs et ces cris de commande, ces gémissements, ces appels déchirants vers l'âme de celui qui n'est plus, ces bruyantes lamentations sont indispensables au caractère de la cérémonie pour l'édification des passants et des spectateurs. Le cercueil, qui de longue date constitue le plus riche cadeau qu'un fils respectueux puisse offrir à son père, est porté sur un magnifique baldaquin laqué or et rouge. Dans l'esprit populaire l'ensevelissement des morts est entouré de sérieuses difficultés, car de mauvais génies errants, anciennes âmes de suppliciés ou de pauvres bohèmes restés sans sépulture, jaloux et envieux des honneurs rendus aux mânes des réguliers et de ces heureux bourgeois entourés d'un cortège de parents et d'amis, cherchent par tous les moyens à contrarier la cérémonie et à empêcher le mort d'aller jouir de l'éternel repos. Mais pour détourner leur attention, des serviteurs éparpillés tout le long du chemin jettent des papiers dorés, imitation de lingots et de pièces d'or. Ces mauvais génies cupides et vénaux ne seraient pas de leur race s'ils ne se précipitaient pour les ramasser. Pendant ce temps, celui qui n'est plus peut marcher vers sa dernière demeure sans crainte d'être tourmenté.

Sur les marches d'une pagode, un barde Tonkinois, aveugle et grelé de petite vérole, chante d'une voix nasillarde les vieilles rapsodies, les légendes amoureuses, les gloires d'autrefois et aussi les exploits de la guerre moderne, les combats de ces Français victorieux venus pour chasser l'éternel oppresseur — le Chinois ! Il s'accompagne d'un instrument monocorde posé sur le sol. Sa femme scande le chant en tapant des claquettes de bois et son fils frappe alternativement deux tambourins placés devant lui.

Dans les pauvres carrefours, j'entrevois des femmes accroupies sur les dalles, l'œil mi-clos, la figure béatement épanouie savourant les vagues effleurements de leurs enfants qui, debout derrière elles, furettent avec un vif intérêt et une naïve complaisance dans les cheveux épars et dénoués pour y trouver les . . . petites bêtes. A chaque fois que ces fils pleins de tendresse ont fait choix dans le confus grouillement de cette colonie d'un gibier gras et dodu, ils le montrent avec des cris de joie et de triomphe à la maman satisfaite qui pousse un petit grognement de bien être; de leurs doigts minces et adroits, ils l'approchent de sa bouche et, chose horrible ! les lèvres se tendent et se ferment, le pou est happé et croqué. . . Rien ne saurait se perdre de ce régal incomparable.

C'est en prolongeant ma promenade dans les rues de Hanoï que j'ai rencontré le lieutenant Furet badaudant devant les étalages polychromes des marchands Tonkinois, les boutiques d'incrusteurs et les devantures

des dessinateurs de parasols ou de panneaux de papier. Tous deux, nous confondons nos flâneries et nos investigations pour visiter les ateliers des brodeurs et les magasins plus confortables des Célestes. Nous recherchons les étoffes voyantes, les tapis de soie aux couleurs vives où zigzaguent en cercle des monstres ailés, des papillons, des chimères, des tigres invraisemblables. Nous soupesons les plateaux de cuivre aux délicates ciselures, et pour la cinquantième fois nous marchandons des ivoires finement sculptés et ajourés comme des dentelles, des éventails longuement convoités pour nos femmes et nos sœurs, des cloisonnés aux mièvres mosaïques et des porcelaines où s'effilent les longs becs et les fluettes jambes des échassiers rêvant sur le bord des étangs.

Et tout en discutant les prix, tout en défendant notre bourse contre les prétentions exagérées de ces commerçants Chinois retors et après au gain, lui, par phrases interrompues, me raconte les péripéties du siège de Ba-Dinh, les mille dangers courus par la colonne dont il faisait partie.

— A propos, mon vieux, je n'ignore pas que tu es entré le premier dans Ba-Dinh. L'éloquent ordre du jour du général Sansoucy nous a appris ta belle conduite et ta bravoure. — Félicitations sincères !

Puis d'un air gêné, avec une voix discrètement apitoyée :

— Tu as été blessé, paraît-il. . . . gravement ?

— Toi aussi tu as entendu parler de ma blessure ?

Moi avec hésitation :

— Mais oui. . . mais. . . .

— Allons, allons. . . . toujours la même chose ! Tu crois devoir prendre comme les autres une mine contrite. . . Car ils se figurent, les bons camarades, que cette blessure si étrangement localisée va me faire prendre rang désormais parmi les mutilés de la chapelle Sixtine où les gardiens de quelque sérail Asiatique. Détrompe-toi, c'est une légende et la balle du pirate n'a fait qu'effleurer la question. Demande plutôt à Liane de Vittel. . . .

— Je croyais, et ma foi je suis enchanté pour toi de la bonne nouvelle.

— Ah ! mon cher, j'ai tremblé pendant tout mon séjour à l'ambulance, malgré les affirmations du docteur. Maintenant je suis consolé et rassuré. A ce sujet, figure-toi que l'autre jour j'ai rencontré dans la rue le général Sansoucy. Il est venu à moi souriant, la main tendue :

Eh bien. . . . ça va-t-il ? . . . . avons-nous essayé. . . .

— Mais, mon général, ça revient. . . .

— Tant mieux, tant mieux. . . . Et s'il vous faut un excitant, je vous le donne en vous assurant, mon brave ami, que vous serez de la prochaine promotion pour la croix.



\*Typographie SILVESTRE & Co., Paris.







ENCORE TY-BA



## ENCORE TY-BÀ

Ty-Ba, petite femme devenue veuve et laissée libre par le départ ou la mort de quelque camarade inconnu, Ty-Ba, petit animal oublieux et indifférent que le deuil de l'absent n'a certainement pas tourmenté plus d'une semaine, peut-être plus d'un jour, Ty-Ba qui vient de rendre de filiaux devoirs à ses vieux parents avant de changer de maître et de mari, fait sa première apparition dans mon logis.

Avec un dandinement de son petit corps menu, par une démarche nonchalante qui fait brinqueballer ses bras et onduler l'immense champignon posé sur sa tête, Ty-Ba s'avance souriante avec de petites allures mystérieuses, sans pouvoir cependant dissimuler la joie enfantine et le petit mouvement de coquetterie que mon étonnement et mon premier cri de bienvenue lui font éprouver.

En effet, combien transformée ma Ty-Ba, dont la figure plus fraîche et plus épanouie a des finesses que je n'avais pas soupçonnées ! Quel lustre dans ses noirs bandeaux de cheveux très proprement déjetés de chaque côté du front et régulièrement séparés sur le milieu par une raie très blanche et très droite. Son corps disparaît sous une profusion d'étoffes soyeuses qui froufroutent à chacun de ses mouvements : Un pantalon de satin noir, des robes moirées, rouges, vertes, jaunes, blanches superposées comme une demi-douzaine de longs et impalpables cache-poussière dont on l'aurait revêtue ! C'est le dernier cri du genre Annamite, paraît-il. A la taille que serre une ceinture, même assemblage polychrome d'écharpes retombant sous forme de long pagne pour étaler aux yeux des connaisseurs l'infinité des nuances et les prodigieuses ressources de la garde-robe de Ty-Ba. Le grand chapeau rond, d'un diamètre invraisemblable, avec d'énormes glands de soie pandeloquant de gauche à droite, doit sortir de chez le bon faiseur, car ses lignes sont pures et son tressage est des plus compliqués et des plus fins. Aux doigts une bague, aux oreilles des bijoux en or mat. . . . Allons, allons, mes piastres ont fait merveille ! et en moins de deux jours Ty-Ba n'a pas perdu son temps !

Je fais dérouler une jolie natte matelassée dans un grand cadre de bois qu'entoure une moustiquaire. Ce sera le lit de Ty-Ba.

Un *tub* est là ; mon premier soin est d'en révéler la destination à ma nouvelle amie qui sans trop de façons consent à se dévêtir. La mousse d'un savon délicieusement parfumé, et les aspersion d'une eau de toilette fleurant bon la ravissent et lui font pousser de petits cris de plaisir. Et pendant qu'elle s'ébroue gauchement avec des hésitations de chat mouillé, je détaille pour la première fois la fine silhouette de cette Phryné orientale. Juge complaisant, je découvre chez elle un certain charme vaguement dégagé par la finesse délicate de ses attaches, la mièvrerie de ses lignes et l'indécision de ses formes d'enfant. Mais lorsque vient le rire, cette bouche horrible et noire qui s'entrouvre !..... Oh ! non, je ne pourrai jamais !

Et pourtant j'ai succombé sous la brutalité des violents désirs. . . . . car cette nuit, Ty-Ba inerte et muette, sans une pamoison, sans un cri, sans un geste de crainte ou de répulsion, a silencieusement subi mon étreinte.



Et pendant qu'elle s'ébroue gauchement



LE CHOLÉRA. LA MORT DU PETIT LORRAIN



## LE CHOLÉRA

### LA MORT DU PETIT LORRAIN

*Sur la rivière Claire, dans un coin délicieux de la Suisse Tonkinoise, dans le poste de Phu-Doan où je suis envoyé après un court passage à Hanoi, je vais voir se dérouler pour la première fois le terrible drame qui a déjà fait de si nombreuses victimes....*

Un détachement de légionnaires venus de Sontay pour opérer dans les hautes régions traverse notre poste. Il a suivi le chemin qui côtoie la rive droite de la rivière Claire. Dès le matin, quatre hommes de la petite colonne n'ayant pu continuer la route ont été couchés dans des hamacs improvisés et transportés à dos de coolies. On nous annonce leur arrivée très prochaine, car la marche des porteurs a été plus pénible et plus lente. Le lieutenant qui commande le convoi me prie de les recevoir dans mon ambulance. Personne ne semble se douter de ce qu'ils peuvent bien avoir ; l'officier lui-même ne nous donne que de très vagues renseignements. Il nous raconte qu'on a cantonné un peu partout, dans des pagodes et dans des maisons délaissées, qu'on a dormi près des villages où le sommeil était sans cesse troublé par des bruits insolites : des incantations nasillardes criées par des femmes, des invocations traînantes au rythme soutenu, de longs récitatifs pleurards. En regardant à travers les fissures des portes, il avait vu dans l'intérieur des maisons éclairées des scènes étranges jouées par des êtres donnant les signes du plus violent désespoir. Tous se balançaient, s'inclinaient où s'affalaient devant les autels des ancêtres aux couleurs criardes chargés d'offrandes. On apercevait des gâteaux de riz, des blanches carcasses de chiens bouillis ou de museaux de porc, des feuilles de bétel et des noix d'aréc rangées dans des boîtes de laque, des bâtonnets aromatiques piqués dans la cendre, des vases brûle-parfums pour épandre des vapeurs d'encens, des silhouettes de bateaux et d'objets en papier doré. On a mal dormi, ajoute le lieutenant, au milieu des vibrations argentines des gongs minuscules, des coups sourds et scandés des tam-tams et des frénétiques trépidations des tambourins. Puis ça et là, dans la pénombre des maisons fermées, comme une explosion subite de lamentations affreusement



aiguës et tremblotantes révélant l'affolement d'une douleur montée à son dernier paroxysme.

— Mais alors, c'est le choléra que vous nous apportez, mon cher lieutenant, dit un vieux capitaine ayant déjà fait plusieurs années de séjour au Tonkin.

Et après un silence :

— Préparez-vous, docteur, à bien le recevoir. Car, voyez-vous, notre camarade de la Légion a traversé les villages de Lang-Xau et Lang-Xuyen réputés par les épidémies qui deux fois l'an déciment la population. Et tout le tapage de cette nuit et ces exhibitions gastronomiques sont les cérémonies décrétées infaillibles d'après la tradition et de par la volonté des bonzes pour détourner la colère de Bouddha ou des génies malfaisants.

En effet, vingt minutes plus tard, on déposait devant moi quatre malheureux légionnaires exténués par les cahotements de la marche, les traits ravinés par l'angoisse, les jambes fléchissantes, le corps voûté. A voir leurs casques maladroitement équilibrés sur la tête, leurs vêtements souillés, leurs mains traînant sur le sable dans un dernier effort les accessoires de leur équipement, des fusils, des ceinturons et des cartouchières, on éprouvait un sentiment de pitié infinie et de navrante tristesse. Après un court interrogatoire, bien vite deux coolies de l'ambulance les conduisent dans une paillette isolée, tandis que le détachement contaminé abandonne notre poste pour aller camper à quatre kilomètres en amont.

\* \* \*

Sous le misérable toit au chaume lamentable, délabré par les rafales et la pluie, avec ses parois menaçantes inclinées par les secousses du vent, les nouveaux venus hurlent leur atroce concert, exhalent leurs plaintes désespérées, poussent des cris aigus, et se roulent sur les lits de bambous comme aiguillonnés par une suprême torture.

Des Annamites au service de l'ambulance vont, viennent, allument un grand feu, apportent des briques brûlantes, des couvertures et en enveloppent les malades, tandis que mon seul infirmier Européen, les bras nus, ruisselant de sueur, court de l'un à l'autre, se multiplie, frictionne un bras, détend une jambe contractée par les crampes, donne à boire à celui-ci, aide celui-là à se dévêtir, le nettoie, acceptant avec entrain et sang-froid les besognes les plus répugnantes. Il trouve encore dans ses brusqueries de bonnes et consolantes paroles pour chacun de ces pauvres diables. Il connaît cependant les terribles conséquences d'un pareil voisinage. Il sait que la mort implacable le guette, qu'autour de

lui voltigent des miasmes, poisons subtils exhalés des corps de ces suppliciés, et que dans sa répugnante corvée, sa force, sa belle jeunesse brusquement agrippées par le mal invisible peuvent sombrer à tout jamais. Il a, ce simple paysan, ce héros obscur, le vrai, le seul courage, celui des modestes et des résignés ! Celui qui reste d'autant plus grand qu'il est inconnu, d'autant plus sublime que, par une convention stupide, par un monstrueux préjugé, il demeure incompris et comme dédaigné des professionnels fanatisés par de factices excitations !

Peut-on seulement se donner la peine de songer à la différence des milieux, à l'antagonisme des situations ?

Là, les étendards déployés claquant sous le vent et les balles, les fanfares claironnantes qui vont se perdre dans un concert de cris, de commandements forcenés, de hurlements de bêtes déshumanisées, le crépitement de la mousqueterie, le grondement des canons ! Et toujours cet entraînement irrésistible et contagieux, pour se ruer sur l'ennemi, ce dévalement torrentueux et formidable d'une foule immense de combattants grisés de poudre et d'enthousiasme ou furieusement aveuglés par la rage et le mépris de vivre ! Autant d'anesthésiques, qu'on le veuille ou non, pour endormir et étouffer la peur hideuse, inséparable compagne de la déroute, toujours latente dans le cœur des plus forts et des plus braves. Et ceux-là seulement, tant sont creux et injustes nos jugements de femmes, ont droit à l'admiration, aux applaudissements, à la reconnaissance éternelle, à la gloire triomphale ! Pour eux les plus belles couronnes de laurier seront tressées. . . . !

Ici, dans un coin très retiré, loin, bien loin de toute galerie, dans un milieu où seule règne la souffrance monotone, sans d'autre soutien pour donner du cœur au ventre que la simple consolation du devoir accompli, c'est la lutte silencieuse, c'est le corps à corps désespéré contre la mort inattendue qui s'avance à grands pas. — Des deux sacrifices, qui nous dira quel est le plus grand ? Des deux ennemis, quel est le plus redoutable ? On peut voir braver et vaincre le premier. Mais l'autre. . . le choléra ! maladie impalpable, maladie dont le nom seul est sinistre, que de fils n'a-t-il pas enlevés aux mères de France ! Par lui, les êtres les plus solidement organisés disparaissent décomposés en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Par lui, en quelques heures, la vie la plus puissante s'envole et s'éteint comme un misérable souffle. Certes il est d'autres colonies, d'autres territoires ravagés par des épidémies meurtrières, — le long et glorieux martyrologe des médecins de la guerre et de la marine est là pour le prouver, — mais ces invasions se font à certaines époques, laissant de longs intervalles de répit. Tandis qu'ici, soit dans ce populeux et maussade delta, soit dans la splendide région montagneuse, le choléra règne en maître, inévitable accessoire entretenu comme un feu sacré. Il est partout, dans chaque maison, sur les sentiers empuantés des villages,

dans l'eau des mares croupissantes, sur les tertres des cimetières, dans la jonque où le pousse-pousse qui vous porte, dans la main ouverte de l'obséquieux mandarin qui vous salue, dans les plis de la robe d'une congai furtivement accourue pour vendre ses caresses.

\* \* \*

Sur les quatre légionnaires, deux sont Italiens, un autre originaire de Paris, et enfin le dernier, tout jeune, dix-neuf ou vingt ans à peine, est Lorrain. Chacun profère sa plainte particulière dans sa langue préférée : plus douce et résignée chez l'un, plus violente et presque coléreuse chez l'autre. Je console, j'encourage, je jure mes grands dieux que ce n'est rien, que dans deux jours ils seront guéris. Eux, dans le désir de me comprendre soulèvent leurs têtes, et dans la mêlée de leurs cris de douleurs je surprends quelques paroles d'espoir.

— Ah ! Monsieur le docteur, dit le Parisien, n'est-ce pas que vous me guérirez ? Et puis vous savez, faudra écrire à mon commandant à la fin de cette blague pour me faire rentrer en France. Je ne veux pas casser ma pipe dans ce sale pays. . . . Ah ! mais nom d'un chien v'là que ça me tord les boyaux maintenant ! Je souffre, je souffre ! . . . . Tenez, Monsieur le docteur, on dirait que des milliers de cabots enragés me boulootent le ventre. . . . Oh, là là !

Je vais ensuite aux deux Italiens qui jurent par la madone, par tous leurs saints, entremêlant leurs cris de douleurs de paroles tendres, de souvenirs évoqués, de noms aimés ; car dans ces moments où la vie chancelle, l'esprit se laisse naturellement entraîner vers les effusions tragiques et sentimentales.

— Monsieur le docteur, zou ai soif ! à boire, à boire !

Et les lèvres tendues se collent avides sur les pots de tisane brûlants du thé contenu.

— Zou n'ai pas le choléra, n'est-ce pas ! ajoute l'autre.

— Mais pas du tout, mon ami. Quelle idée, le choléra ! il n'y en a jamais dans cette région.

— Merci, merci ! Car zou veux revoir l'Italia : il y a bien longtemps que z'en souis parti. . . . Mais zou veux la revoir quand même.

Et ses yeux s'éclairaient brusquement en parlant de sa chère Italie. Italia ! ! Comme il détaillait bien chacune des voyelles en leur donnant une consonnance caressante et prolongée. Puis encore entre deux spasmes d'une voix toute confidentielle :

— Quand zou serai bien portant, signor, ze vous zouerai de la viole. Enfin dans un coin le petit Lorrain, encore un adolescent, plus calme

et résigné ne parle pas. Mais son regard inquiet et épeuré me poursuit obstinément. Il me comprend à peine, sachant seulement quelques mots de Français. Il se laisse faire, docile et impénétrable, exhalant parfois une plainte.

Et cependant la vie se retire à chaque minute de ces corps naguère vigoureux, exubérants de jeunesse. Peu à peu les forces s'épuisent. Les traits ravinés deviennent à peine reconnaissables pour ceux qui les avaient vus quelques heures auparavant. — Quelle puissance de destruction, quel ravage en si peu de temps ! — De visage il n'en est plus ; mais des masques à l'ossature squelettique dont les sinuosités, les aspérités et les creux se dessinent sous la peau affreusement tendue et déjà assombrie par les teintes bleues de la cyanose. Les yeux perdus bien loin, tout au fond des orbites qu'estompe un grand cercle noir, brillent leur dernière flamme dans l'attente d'une nouvelle douleur plus lancinante et plus aiguë. Le nez aminci s'effile comme une lame et les lèvres frémissantes se crispent déjà, violacées par l'asphyxie. La poitrine bondit et se dilate dans un effort puissant, et par un rythme pénible de soufflet crevé semble appeler l'air dans une dernière aspiration d'agonisant qui vit son dernier rôle. A chaque mouvement la bouche s'ouvre toute grande, le cou se creuse et la tête oscille lamentablement :

— De l'air, de l'air ! A boire, j'ai soif, à boire !.

Puis les bras, les jambes tordus par les crampes se raidissent et craquent brusquement fléchis. Les muscles sous la peau ont des soubresauts, comme surpris par une décharge électrique. Raidis comme les cordes d'un arc, les tendons restent inflexibles et durs. Les doigts, aux extrémités ridées et ratatinées de momies, se crispent, enfonçant leurs ongles dans la chair inerte. Enfin tout l'être bouleversé, secoué sans trêve dans les profondeurs de l'organisme, se roule dans l'angoisse de la douleur, dans l'appréhension du supplice sans cesse renouvelé. Le ventre se contracte sous une houle de convulsions, et du fond des entrailles jaillissent jusqu'à la bouche, dans des spasmes déchirants, les matières contenues, tandis que les selles aux mortelles émanations, comme un flot d'eau déversée, claquent sur les parois du bassin.

A chaque seconde il faut se tenir près de ces exaspérés pour les immobiliser sur leurs lits, car les mains tendues soulèvent les couvertures pour se débarrasser d'un poids écrasant et lutter contre l'étreinte. Les jambes violemment projetées heurtent les coolies, font tomber les briques avec fracas et ébranlent les parois de la paillette de leurs coups répétés.

Mais c'est la consigne ! Tout doit rentrer dans l'ordre. Les couvertures ensèrent de nouveau le malade, et les briques, les boules d'eau, l'entourent comme d'une gaine brûlante. Et cependant la peau reste glacée de ce froid visqueux et horrible de cadavre. Le pouls ne se perçoit

bientôt plus. Le sang s'arrête comme figé dans les veines. La voix s'éteint, se voile et les gémissements exhalés par ces malheureux sont encore plus déchirants.

\* \* \*

Il est huit heures du soir et vers la fin du dîner, mon voisin de table, un ancien sous-lieutenant de la Légion, aujourd'hui dans les Tirailleurs Tonkinois, me demande des nouvelles du Lorrain le plus désespéré de mes malades.

— C'est un de mes compatriotes, me dit-il, son village est à quelques pas du mien. Voulez-vous, docteur, me permettre de vous accompagner tout à l'heure pour le voir et lui parler.

— Volontiers, mon cher, bien que votre place ne soit pas là-bas. Mais votre visite fera du bien à ce brave garçon qui ne peut m'entretenir de ses peines puisque je ne le comprends pas — et qui pour cela se sent bien plus délaissé et bien plus malheureux.

Quelques minutes plus tard, nous entrons dans la salle des isolés. — Toujours des plaintes, mais moins bruyantes cette fois, toujours les mêmes paroles étouffées dans la gorge et comme sifflées dans un effort constant de la poitrine.

— A boire, monsieur le docteur, à boire !

Les faces sont plus vides et plus émaciées, les orbites plus profondes se creusent davantage. Il n'y a plus que des têtes grimaçantes de morts sur lesquelles on aurait tendu une peau très mince.

— Voilà votre malade. . . . Dépêchez-vous, il pourra vous comprendre encore. . . . Je le crois perdu. Tenez, pas de réaction. . . . Ses doigts se rident profondément. Ses membres sont glacés. En somme persistance des mêmes symptômes. Voyez comme il respire difficilement, l'asphyxie bat son plein. . . . Dans deux heures il ne sera peut-être plus.

Et aussitôt l'officier au chevet du malade se met à parler doucement. Il lui demande son nom et celui de son village de Lorraine. La physionomie du soldat s'anime un instant. Il tourne la tête vers cet ami inconnu qui providentiellement vient le surprendre. Et alors lentement, péniblement, d'une voix souvent interrompue qui ressemble à un chuchotement, il raconte son passé et confie ses craintes. Le lieutenant, très ému, me traduit cette suprême confiance.

— Il a dix-neuf ans, me dit-il. Il me parle du pays et de personnes que je connais. Il ajoute que ce n'était pas la peine de venir si loin pour avoir ses six pieds de terre.

Puis un long silence dans la demi pénombre de cette cái nhà (1) imparfaitement éclairée par nos photophores.

L'infirmier vient pour continuer ses soins avant de passer au lit voisin. Il donne deux cuillerées d'une potion, puis soulevant les couvertures, s'assure que les briques sont toujours chaudes, frotte vigoureusement le bas des jambes et enlève les sinapismes qui ont à peine tracé sur la peau de vagues rougeurs.

L'officier se penche de nouveau, et avec une tendre effusion, avec une cordialité pénétrante, il lui parle de sa guérison prochaine. Il ne mourra pas ! . . . . C'est le docteur qui le lui a promis. Et puis pourquoi se faire des idées si noires ? . . . . Dans deux jours, demain, oui peut-être demain, ne restera-t-il plus trace de cet accès de fièvre. . . .

Mais l'autre fait rouler sa tête sur son traversin d'un geste incrédule et désespéré. Ah ! il voit bien que c'est fini, que tout se brouille autour de lui. Il s'en va bien loin, pour ne jamais plus revenir, et comme dans les moments suprêmes des grands dangers, sa pensée exalte et grossit en les idéalisant les plus intimes souvenirs de sa vie. Il revoit dans une rapide évocation des êtres chers et aimés, et dans ses yeux passe comme la rêverie des choses qu'on ne reverra plus, tandis que deux grosses larmes perlent au bord des paupières, puis roulent et tombent le long de ses joues défaites d'adolescent. Ses paroles s'égrènent mélancoliques et tristes comme les versets d'une mélodie allemande, et tous deux, le lieutenant et le soldat, se comprennent dans une touchante intimité. Il parle encore d'un tout petit frère, *Kleiner Bruder*, et surtout de sa mère. . . . pauvre chère vieille ! que de pleurs versés. . . . et saura-t-elle même jamais comment il est mort ? Puis brusquement et avec une certaine agitation en patois Lorrain :

— Ah ! mon lieutenant, je veux voir le curé ! il me faut le curé. . . . s'il ne venait pas, ils ne seraient pas contents dans la famille. . . . Oui. . . . Oui je le veux. . . . Il faut le faire demander.

— Comment faire ? me dit l'officier en m'entraînant au dehors. Il est très catégorique dans son désir. Je croyais un moment qu'il délirait, mais non. . . . il veut un prêtre.

— Ah ! mon cher, je ne fais pas de miracles. . . . où le trouver ? nous ne sommes pas de la paroisse ici.

— Mais le père Annamite de la mission Espagnole qui reste à quelques minutes du poste, qu'en pensez-vous ? Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Certainement, je vais envoyer mon boy pour le prier de venir, bien qu'il me répugne de donner aux malades voisins le spectacle d'une

---

(1) *Cái nhà*, maison.

pareille cérémonie. Cette considération dernière suffirait seule pour m'arrêter.

En même temps je donne des ordres pour qu'on aille prévenir le père Lang.

Mais Hustein s'étonne de mes premières réticences.

— Auriez-vous des regrets, docteur? . . . . Vous savez cependant que le désir d'un mourant est sacré.

— C'est un ordre que j'exécute fidèlement quelle qu'en soit la nature. Mais il semble deviner que vous vous méprenez sur mes



Salve, salve capitaine !

prières à celui qui m'en aura exprimé le désir, comme aussi à faire respecter, contre tous les empiétements d'un zèle aveugle, le chevet de l'agonisant qui veut mourir simplement en honnête homme que l'inconnu n'effraie pas.

\* \* \*

Quelques minutes plus tard, tout près de la berge, un bruit de rames nous annonce dans l'obscurité l'arrivée du *pater*. Il descend bien vite suivi de deux serviteurs. Nous allons au devant de lui pour l'aider à monter.

— Salve, salve capitaine !

— Salve pater !

Et tout en causant il trotte vers la paillette du mercanti Chinois. Et là, dans un encombrement de caisses défoncées, de bouteilles aux étiquettes multicolores d'absinthe et de vermouth, de verres à demi vides, de jarres nauséabondes pleines d'huile rance et de poisson sec, sous les yeux des célestes ahuris, mais visiblement gouailleurs, le *pater* revêt son surplis, puis passe l'étole en nous demandant, d'un petit air contrit qui veut paraître sérieusement affligé, des nouvelles du malade. Mais sa mine vieillotte et affairée de grand enfant dissimule mal la satisfaction intime qu'il éprouve d'avoir été encore appelé à donner le secours de son ministère auprès d'un Européen.

Une fois la toilette achevée, nous montons du côté de l'ambulance. En entrant dans la paillette des cholériques, le petit père Lang ôte son bonnet carré, et s'avance avec mille contorsions sur la pointe des pieds comme pour ne réveiller personne. Il regarde le malade déjà secoué par les premières convulsions et les hoquets de l'agonie. Puis se tournant vers moi :

— *Nomen ejous ?*

— *Antonious, Pétrous, . . . .*

— Ah oui. . . . *Gratias !*

Et alors il sort d'une petite caisse laquée une mignonne et toute jolie boîte avec ses godets pleins d'huile, un linge très blanc et très fin. . . . Il ouvre son bréviaire qu'il vient placer sous la lumière de mon photophore et alors il commence à réciter les prières où se trouvent souvent mêlés les mots : *Antonious Pétrous, . . . .* puis ses doigts passent en décrivant des signes sur le front, sur les yeux, sur la bouche, puis sur les pieds découverts.

Pauvre, pauvre enfant ! tout à l'heure il ne restera plus rien de toi, et il semble que sous l'effleurement du *pater*, après ce symbole ouvrant les portes de l'éternel néant, tout ce qui était ton être s'efface irrévocablement, pour jamais ! Ton front ne pensera plus ! Tes yeux ne reverront pas les coteaux de Lorraine ! Ta bouche ne chantera plus les gais refrains de la Légion et tu seras désormais immobile. . . . Car peut-être pensais-tu, qu'à l'instar de tes glorieux aînés, tu aurais, toi aussi, dans ce Tonkin, l'occasion de t'élancer bravement à l'assaut sous les notes vibrantes du pas de charge.

La cérémonie est terminée et le père Annamite tout heureux d'avoir pu sauver une âme, une âme d'Européen, s'il vous plaît, aubaine rare dans sa vie, ne peut maîtriser sa joie et court au-devant de nos remerciements. Puis me prenant par la main il me conduit à nouveau devant le malade et me prie de lui demander : « Si loui bien *contentous ?* »

— Comment donc, mais il doit être ravi ! Disparaître et ne plus souffrir. . . . Jamais !

Le lieutenant et moi ne pouvons nous empêcher de sourire devant



cette grosse naïveté, et tandis que je réponds : « Oui, oui bien contents ! » le petit troupiér est remué par un dernier soubresaut et expire comme pour railler ce brave et simple *pater*.

\* \* \*

Il est dix heures du soir et l'un des Italiens, l'artiste, va plus mal ! Dans quelques heures lui aussi peut-être sera brusquement enlevé par la maladie.

Et avant le réveil, n'aurai-je pas encore des nouveaux cas, peut-être aussi trois ou quatre cadavres de décédés à faire ensevelir. Et pas une seule fosse n'est creusée au cimetière ! Qui aurait pu prévoir ? Cependant tout doit se faire dans la nuit discrètement, silencieusement ; — il serait imprudent d'attendre jusqu'au lendemain. — Vite, j'envoie mon boy de l'autre côté de la rivière demander des coolies au Quan phu (1), le mandarin de la région. Comme ils tardent à venir ! Pendant ce temps, les infirmiers Annamites avec de mauvaises caisses à biscuit, dans un coin retiré de l'ambulance, font un semblant de cercueil dont les planches sont bizarrement rayées de chiffres, d'adresses et de mille indications tracées au pinceau. Oh ! ces bruits de marteaux résonnant dans la nuit ! Il me semble qu'ils vont réveiller tout le poste et faire deviner la triste besogne qui s'accomplit. Avec l'officier qui n'a pas voulu me quitter, nous allons presser le travail des coolies au cimetière. Mais ces gredins laissés sans surveillant sont retournés au village et au milieu du champ de repos il ne reste qu'une lanterne qui brûle tristement avec un rond de lumière épandu sur le bord de la fosse à peine commencée. Mon boy retourne chez le mandarin et se fait indiquer quelques hommes sûrs qu'il accompagne lui-même et qu'il ne perd pas de vue. Quand ce travail est terminé, je fais mettre dans le cercueil le corps du mort encore souple et sans rigidité. Il paraît encore animé par de menues contractions qui font visiblement panteler les muscles des jambes et se crispent les doigts.

— Docteur, docteur, regardez, il bouge ! me dit mon camarade effrayé.

— Mais non, il est bien mort !

Et pendant quelques instants, je lui montre l'immobilité de sa poitrine et la terne fixité des yeux.

Des coolies attachent aux extrémités du funèbre fardeau des liens de rotin et avec deux palans passés en travers, le soulèvent sur leurs épaules et s'en vont lentement avec mille précautions dans le sentier trop étroit

---

(1) *Quan phu*, petit mandarin, chef d'une fraction de province.



• NATIONAL •  
B.F.  
• MONTREAL •



du cimetière. Singulier cortège ! J'ouvre la marche tenant un falot au-dessus de ma tête ; l'infirmier me suit et tout à fait en arrière le lieutenant. Autour de nous l'ombre impénétrable. Pour troubler le silence de cette nuit profondément noire, les exclamations des porteurs anhéants, le lointain concert des milliers de grenouilles croassantes dans les mares, le bruissement monotone et continu de la rivière Claire glissant au milieu des joncs et des roseaux, et enfin les aboiements espacés des chiens se répondant d'une rive à l'autre. Et comme des feux follets ou des étoiles errantes qui viendraient accompagner cette jeune âme envolée, des lucioles voltigent dans l'air et tracent dans la nuit de fugitives clartés. Encore quelques pas et nous entrons dans le cimetière.

Près du tertre de terre fraîche, tout à côté de tombes plus anciennes dont les croix sont à peine visibles, les coolies déposent le mort. Sur les indications données par l'un de nous, le cercueil est descendu dans la fosse, tandis que résonne tristement dans tout notre être le bruit des heurts contre les parois, le sourd crépitement des pierres et du gravier éboulés sur les planches, et le grincement des cordes brusquement ramenées.

Et la tête basse, les bras ballants, le cœur remué de toutes les émotions contenues, la poitrine haletante, nous voilà maintenant stupides et désemparés devant ce trou béant que fixent nos yeux mouillés de larmes. Car malgré nos accoutumances aux cruelles et dernières séparations, notre douleur déborde enfin ! C'est que depuis plusieurs heures une idée nous bouleverse : Il avait dix-neuf ans cet enfant de Lorraine ! Et de plus le spectacle nocturne de cette cérémonie macabre, cette mise en scène que notre précipitation et notre prudence ont involontairement rendue sinistre, viennent de briser notre insouciant froideur de coloniaux blasés dans une suprême détente !

Après quelques secondes d'un lourd silence, tous deux, Hustein et moi, mus par une même pensée, nous nous baissions et, prenant dans nos mains un peu de cette terre, nous la jetons sur ce frère à jamais endormi.

— Adieu ! adieu !

— Pauvre petiot, va ! dit Hustein la voix entrecoupée de sanglots.





NOËL



## NOËL

Noël ! Noël ! . . . . Autour de la table où la lampe tamise sa blanche lueur, sous la paillette qui protège mal contre le vent humide et froid, tandis que le feu pétille librement sur le sol et fait danser ses clartés sur les parois de torchis, les officiers du poste de Phu-Doan sablent le champagne. Et dans le joyeux tintement des verres, dans un toast porté à nos belles espérances, chacun, sans le dire, se remémore les longues veillées d'autrefois, mais surtout celle-là, plus longue et plus intime, passée à côté des êtres aimés, près du foyer préféré où flambait la grande bûche soigneusement choisie et conservée. Il y a parmi nous deux pères de famille, et l'un d'eux ne connaît pas encore son premier né. Ils sont plus mélancoliques ceux-là, car ils ne pourront pas bercer de leurs douces caresses les jolis bébés roses et joufflus, jouir des ébahissements bruyants, entendre les babils étourdissants et gais, et s'amuser des grands yeux ouverts devant les crèmes odorantes, les gâteaux miroitants et toutes les belles friandises étalées sur la nappe blanche par les soins de la chère maman, cette bonne fée. Pauvres mères, elles seront bien tristes et bien seules, ce soir, et leurs sourires seront mouillés de larmes au souvenir des absents dont les places resteront vides !

Noël ! Noël ! il est bien loin ce temps-là et cependant je me rappelle vaguement d'une douce image bien-aimée, jeune et belle, qui reste dans mon âme comme la vision confuse d'un rêve troublé. Comme il s'est vite envolé ce bonheur disparu, ce temps où, moi aussi, tout petit, je suivais les préparatifs secrets, cherchant à deviner les mystérieuses surprises et m'asseyant impatient près de la table trop haute, à côté de mon père moins grave et plus affable ce jour-là, je disais : maman ! maman ! ce mot si tendre pour ceux qui ne l'ont plus, si plein de charme ému que les larmes me viennent aux yeux à ce seul souvenir. Hélas ! il est encore bien loin ce coin du village ignoré où ma chère vénérée repose du sommeil éternel ! Ce village que j'aime à revoir maintenant, dans mes longues rêveries, avec ses maisons blanches aux volets jaunes et verts, son église au clocher pointu dont le cadran rouillé marque rarement les heures, et la grande route poussiéreuse sous les grands acacias aux enivrantes senteurs éparpillées sur la rivière étroite et jolie, tandis que plus



loin, vers le couchant, sur une cime rocheuse et sauvage, un vieux manoir déchire le ciel sanglant du soir de ses tours grises et tronquées et traverse l'horizon de ses pans de murailles délabrées !

Noël ! Noël ! ce soir tu passeras triste et monotone sur cette belle terre d'exil où, indifférents à toutes les réalités d'un autre monde, hier encore nous ignorions la venue de ton jour si connue autrefois ! Ce matin, un camarade s'est souvenu et nous a rappelé ta date joyeusement fêtée dans chaque coin du pays aimé. Bien vite nous sommes sortis, le fusil sur l'épaule, pour courir dans la campagne Tonkinoise, rôder dans les rizières desséchées et battre la brousse en quête de gibier. Grâce à l'infatigable Dên, ma bonne chienne, nous avons pu trouver quelques perdreaux, et surtout un paon superbe aux couleurs chatoyantes d'arc-en-ciel pour enrichir le menu de notre repas. Le boy chargé de nous servir, et pompeusement appelé maître d'hôtel, vient de nous apporter la bête reluisante et dorée sur un grand plat d'où s'exhale un délicieux fumet qui monte et se répand autour de nous.

Mais ensuite, quand les causeries alanguies et les conversations interrompues s'apaisent, tant on a épuisé de fois les sujets d'entretien pendant un long séjour, durant cette vie commune, restreinte et limitée entre quatre officiers toujours les mêmes, il faut rentrer lentement et bien à regret dans nos cái nhás vides et froides. Dehors la brume lourde et grise s'élève en vapeur dans l'air ; pas une étoile dans le ciel voilé, et c'est en vain que les yeux cherchent sur le sol la couche épaisse de neige, aux vastes et joyeuses ondulations, dont notre terre de là-bas se couvre comme d'une blanche robe de fiancée.

— Par Dieu, ce Noël est bien triste, dit un capitaine du génie. Il est à peine dix heures et nous allons grelotter sous nos couvertures. Voyons, une idée ! . . . . Qui donc trouvera un motif de réveillon ?

— Allons chez le Chinois.

— Non, non, pas riche l'idée ! Assez du céleste empoisonneur. Dyspepsie, pituite, congestions multiples. Refusé !

— Allons chez le mandarin de la contrée, le Quan phu.

— Fumer l'opium, n'est-ce pas ? Consignée par le docteur la cái nhá du Quan phu : Anémie, abrutissement à brève échéance.

— Faisons venir des danseuses du village.

— Impossible, un jour de Noël, fi donc ! mes principes s'y opposent, dit un sous-lieutenant gouailleur : spectacles lascifs et peu édifiants, tout comme à l'Eden-Théâtre !

— Ah ! voyons, préféreriez-vous aller à l'affût du sanglier ?

— Merci, rester pendant six heures penché sur un mirador boiteux et branlant pour respirer les brouillards des rizières. Bonsoir, allons plutôt nous coucher.

— Impossible, dit le commandant du poste ! J'ai trouvé. . . . Ah !

Ah! . . . . Devinez? Et bien je vous propose d'assister à la messe de minuit.

— Très original le commandant!

— Qui se charge d'officier?

— Moi, dit un énorme lieutenant.

— Et quel est le chérubin qui sera l'enfant de chœur?

— Moi, soupire le capitaine du génie colossalement barbu.

— Allons donc, mais c'est très sérieux ce que je dis là. Oubliez-vous donc que nous avons à deux kilomètres d'ici, dans le plus beau village de la région, une mission Espagnole dont le père Annamite est un de nos bons vieux amis. Il inaugure ce soir sa nouvelle église pour laquelle vous avez donné des piastres, en échange de cadeaux variés : des tourterelles, des pigeons, des singes, des mandarines, que sais-je encore? et peut-être même de quelque jeune et tendre brebis détournée du troupeau que dans son style baroque il vous priait : « de vous bien content accepter! » Des propagateurs aussi désintéressés de la foi ne sauraient manquer d'assister à pareille fête, et voudront certainement me suivre, car j'ai reçu personnellement une invitation que je suis chargé de vous transmettre.

— Adopté! Bravo! vive le commandant!

Et une heure plus tard, nous descendons lentement la rivière Claire sur un sampan dont les avirons maniés par les coolies à demi réveillés viennent battre paresseusement l'eau tranquille et noire dont la calme surface n'est brisée que par les sauts des poissons.

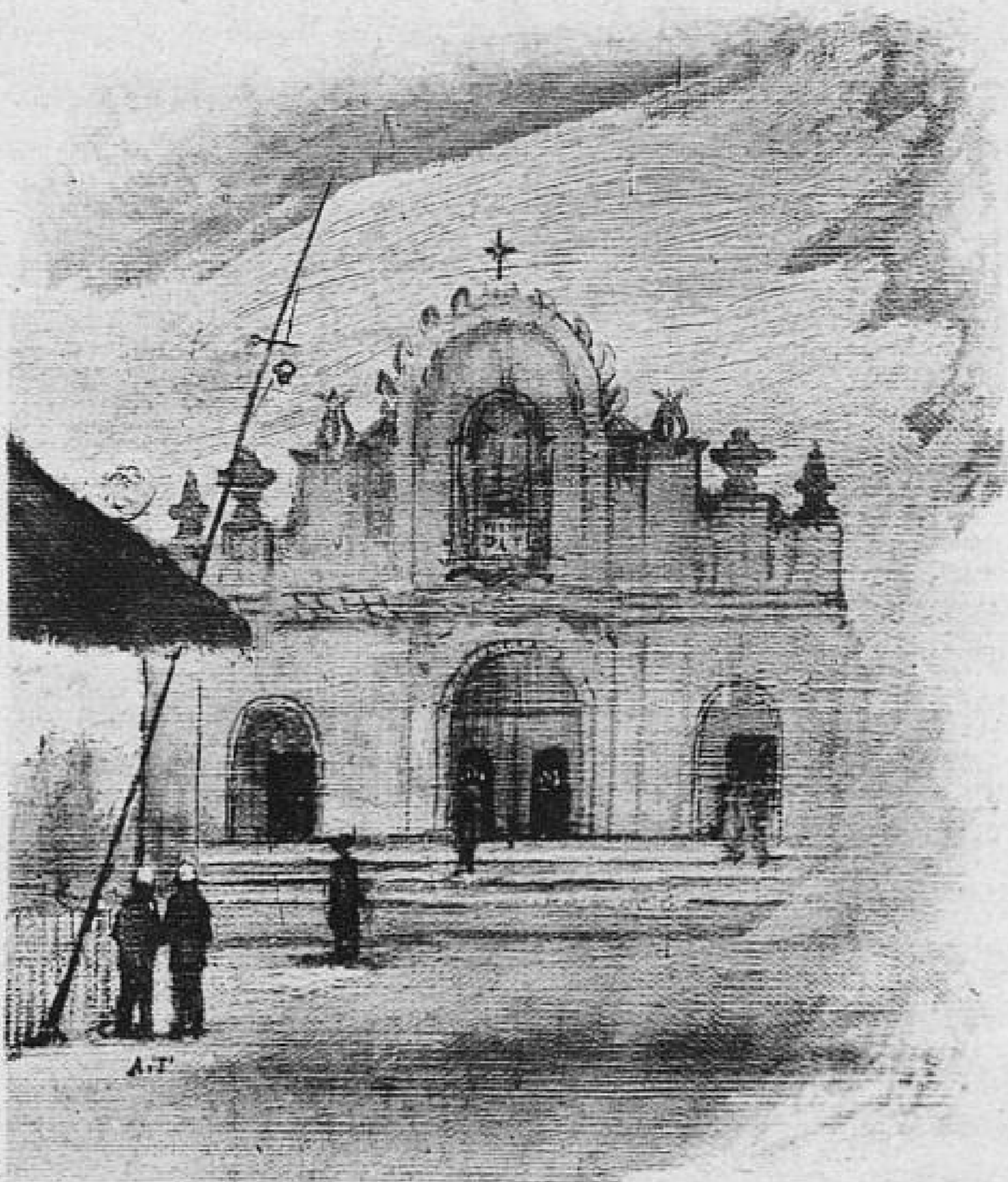
Bientôt les lourds brouillards tombent sur la terre paisible et s'aplatissent dans la vallée. La ligne noire des bambous se distingue maintenant sur les deux rives assombries où passent et disparaissent des points lumineux. La lune, rouge et monstrueuse, se lève entre deux grands arbres qui dominant là-bas la montagne haute et boisée du côté de Tuyen-Quan! Elle surgit derrière un rideau d'arbres dénudés dont les branches noueuses, capricieusement tordues, semblent se découper sur un brasier de flammes et son image, comme un trou béant ouvert sur les profondeurs infinies, va miroiter sur la surface du fleuve qui s'illumine de phosphorescentes lueurs. Les coolies eux-mêmes, secoués de leur torpeur, scandent le mouvement des rames. A la voix traînante du *Cai* (1), d'autres voix répondent comme en spalmodiant d'étranges litanies. L'un des bateliers prononce en chantonnant le nom d'un objet ou d'un être animé, un mot bizarre et drôle, comiquement long, et les autres répètent dans une même cadence : *gô là bakai ta giô ta!* (2) Au même instant, ils inclinent leurs corps aux lignes fines et indécises d'êtres non classés, et se penchent avec des ondulations félines, la tête basse, dans une brusque chute en avant. Les

(1) *Cai*, chef d'équipe, caporal.

(2) *Gô là, bakai ta giô ta*, l'équivalent de : Oh hisse ! rame à babord, rame à tribord ! (?)

bras doucement tendus sont vivement ramenés au ras de la poitrine et le pied gauche, dans un mouvement de balancier, vient régulièrement heurter les planches mal jointes.

Mais le sampan vient de heurter contre la rive au milieu des nombreux radeaux de bambou et de bois amarrés en face du grand village catholique dont les maisons laissent filtrer à travers les clayonnages disjointes l'incertaine lueur de lampes à l'huile fumeuse. Discrètement les chiens sortent sous les portes à peine fermées et s'enfuient devant nous en aboyant rageusement. Un des serviteurs du missionnaire nous éclaire d'une torche qui projette sur le fleuve nos ombres démesurées, et nous allons jusqu'à l'église dont les grands cierges aux points lumineux brillent au fond de l'allée. La porte est largement ouverte entre quatre grandes colonnes de bois. Le képi sous le bras, nous gagnons les places qui nous sont réservées et nous marchons, sous l'éblouissement de la clarté qui nous inonde,



Et nous allons jusqu'à l'église.

entre deux rangées de faces jaunies dont les regards se concentrent sur nous tous. Jamais je n'oublierai pareille vision par cette froide nuit de décembre, dans ce pays si peu favorable aux exaltations mystiques. Le prêtre, notre ami Lang, est debout, tourné vers l'autel, devant son calice caché, dans une pose muette et contemplative. Ses mains sont jointes avec ferveur et je remarque ses ongles débordants pareils à des tentacules. Ses cheveux noirs mal coupés, rebelles et drus, taillés à la diable, s'effilochent au-dessus des oreilles, retombent à plat sur le col de sa chasuble et font involontairement penser à la toison inculte d'un écolier mal peigné. Il n'a pas voulu commencer la messe avant notre arrivée et depuis quelques instants il attend les chefs Français qui cer-

tainement vont édifier ses chères ouailles. Quand le bruit de nos pas et des chaises remuées a cessé dans le silence général, il se retourne lentement et montre sa bonne tête de cire vieillie, sa frimousse d'enfant drôlement impassible avec sa petite moustache pendante et sa barbiche aux poils clair-semés. Ses yeux, religieusement baissés, sont rapidement et furtivement dirigés vers nous. Son corps fluet semble raidi sous de somptueux ornements bizarrement exotiques, faits des étoffes légères du pays et des soieries du Tonkin aux couleurs ardentes avec des broderies dorées et argentées, des franges frissonnantes, et sa ceinture ayant tout l'aspect de celle d'un officier de marine.

Il descend maintenant de l'autel en regardant déceinement les bouts de ses pieds qu'il pose lentement sur chaque marche trop étroite. Puis il se tourne à nouveau et commence d'une voix traînante : « *In nomine patris, et filii, et spiritouï. . . .* » avec l'intonation particulière que donnent les Espagnols à la langue latine, et avec une sorte de bredouillement escamoteur si cher à la grande masse des prêtres habitués et condamnés à relire tous les jours les mêmes oraisons, à répéter les mêmes phrases et à se bercer des mêmes mots murmurés. Et pendant qu'il va, vient, monte, descend, répétant les paroles d'église : « *Dominus vobis coum ! . . . .* Je regarde le milieu étrange où je suis heureux d'avoir pénétré.

C'est d'abord l'autel avec ses nombreux cierges dont les flammes oscillantes dansent sur tous les assistants. On dirait un de ces reposoirs, aux draps blancs bien tendus piqués de feuillage, rapidement improvisés dans un coin de rue d'une petite ville de France, le jour de la Fête-Dieu. Là s'amoncèlent des vases remplis de fleurs, des papiers bariolés et dorés, des articles de bazar, mais surtout des lithographies, une nuée d'images souriantes derrière leurs grands cadres de bois enluminés. Cette profusion de tableaux s'étage dans le fond du chœur jusqu'au plafond bas de la petite chapelle. Partout des saints et des saintes qui nous fixent vaguement de leurs yeux doux et aimables et montrent la régularité agaçante de leurs traits. C'est le bon saint Joseph avec sa face débonnaire, saint Pierre avec les clefs du Paradis, saint Paul grave et dur drapé dans sa robe. Puis des petits Jésus diversement représentés : l'un rose et bouffi niché dans les bras de sa mère, l'autre gracieux et charmant sous ses cheveux méthodiquement bouclés, tient dans ses mains un petit agneau pas farouche du tout. Voici saint Jean-Baptiste inspiré dont la nudité se cache sous les blanches frisures d'une peau de mouton ; saint Ignace lui-même, O dérision ! les mains croisées sur sa poitrine dans une pose d'apôtre infiniment miséricordieux ! Enfin les Saintes superbes sous leurs bandeaux noirs, avec leurs nez droits et réguliers sortis du même moule et des yeux extatiquement levés vers le ciel : c'est sainte Thérèse, sainte Catherine, et la *mater dolorosa* sur la montagne, arrosant de ses larmes les genoux du grand crucifié. Dans un coin, trois tableaux figurent l'Enfer

avec ses nombreux diables à longue queue cramponnés au bord d'un précipice d'où bavent des flammes. Au bout des grandes fourches gigotent les malheureux damnés médiocrement ravis, s'il faut en croire les grimacantes contorsions de tout leur être ; puis le Purgatoire et enfin le Ciel où rayonne Dieu le père entouré d'une auréole divine avec sa belle barbe blanche retombant à flots sur sa poitrine. Il est assis sur un trône magnifique, au milieu de sa cour de Saints, d'Archanges, de Saintes et de Bienheureux, tandis que la Mère des élus se perd à ses pieds dans une admiration éternelle, cette grande félicité promise sur la terre aux justes et aux sages. C'est ce dernier et naïf chef-d'œuvre qui doit certainement convenir le mieux à ces contemplatifs Asiatiques, car cette adoration sans fin de la divinité n'exigera pas beaucoup d'efforts ; elle donnera au contraire la béatitude infinie, provoquera les somnolentes extases et aura le précieux avantage de remplacer là-haut l'opium absent.

Enfin, pour terminer cette longue série, je remarque dans un angle plus sombre une peinture représentant le déluge tel qu'a pu le concevoir l'imagination d'un pieux artiste indigène. Robida aurait crayonné une charge de cet épisode de l'histoire Sainte, que certainement, pour égayer notre fantaisie, il n'aurait pas trouvé de situations plus étranges de naïveté et des antagonismes aussi fantastiques. Voilà le vénérable Noé avec sa vieille femme, sur l'avant d'un gigantesque ponton adossé contre un rocher. Ils tendent leurs mains vers tous les êtres de la création dont la reproduction doit être assurée et leur bienveillante invitation semble être entendue. Ce sont devant eux des cochons dodus, des oies à la démarche grave et bête, des hippopotames superbes, des souris toutes blanches, des buffles paresseux, des cerfs gracieusement campés et des paons étalant orgueilleusement le ruissellement de leurs plumes. Sur la rive rongée par l'écume et battue des flots, on ne distingue plus qu'un grouillement de tous les animaux invariablement accouplés. Et le bon patriarche affairé semble dire : « Hâtons-nous, mes chères bêtes, . . . le temps s'envole, le danger presse ! ! . . . » sur un air connu. Les éléphants semblent attristés de ce déménagement, mais se laissent conduire avec résignation par l'une des belles filles de Noé qui les pousse gentiment devant elle armée d'une simple petite gaule. Sem, Cham et Japhet, sans doute préposés au bureau des renseignements et à la distribution des cabines, se tiennent près de la passerelle. Et devant eux défilent des tigres subitement radoucis, de jolis agneaux aux blanches frisures, des rats énormes tout réjouis à l'idée d'un long séjour à fond de cale, des crapauds avec de grands yeux ronds traînant lourdement leurs ventres, des chiens, la queue en trompette, — et même l'un d'eux, en gavroche irrespectueux, la patte en l'air, projette sa furtive pulvérisation sur l'un des pans de la jolie robe moirée de ce pauvre Sem ! — Enfin une nuée d'oiseaux de toute espèce voltigeant dans l'air, viennent s'abattre sur les

cordagés. Pour conduire tout ce monde là, l'ingénieux artiste a figuré trois congais Annamites dont le nez épaté, les cheveux collés sur le front se cachent sous de larges chapeaux aux énormes glands de soie retombant sur chaque épaule. Ce sont les trois femmes des fils de Noé qui chassent devant elles, en agitant les bras, tous les représentants de chaque espèce destinés à repeupler un monde nouveau. Et involontairement, en cherchant dans mes souvenirs, il m'a semblé que j'avais autrefois entrevu quelque chose d'aussi simplement primitif, avec les mêmes tons vagues de couleurs, avec la même indécision dans la forme et la même naïveté des lignes ! Et qu'on me pardonne cette profanation, je me suis rapidement souvenu des fresques du Panthéon, des peintures de Puvis de Chavannes, ce grand devinateur des temps légendaires.

Dans ce fouillis de fadaïses mystiques, au milieu de cette profusion de figures mignardes, au centre de l'autel et au-dessus du tabernacle, rayonne une statuette de la Vierge, une toute mignonne poupée, veux-je dire, bizarrement accoutrée avec de petits rubans autour de la taille, une robe constellée d'étoiles, et une petite couronne qui se dissimule sous un voile de gaze.

Au milieu du silence à peine troublé par les montées et les descentes du missionnaire, je suis lentement détourné de ma contemplation par une plainte hésitante et douce comme un chant berceur. De tous les coins de la petite église les voix s'élèvent peu à peu plus vibrantes pour retomber dans des notes sourdes et traînantes qui semblent être données dans une seule expiration jusqu'à la limite possible d'un souffle prolongé. Ce sont les indigènes qui dans leur langue viennent d'entonner les hymnes religieux. Au même instant, à la même seconde, sans préparation de rythme et néanmoins avec un ensemble surprenant, ils tombent insensiblement sur une note aiguë ou grave qu'ils tiennent fort longtemps au fond de leur gorge serrée et des lèvres fermées tout en lui donnant une sorte de tremblement pleurard ; puis les voix nasillardes se modulent dans quelques mots rapides et se fixent encore sur une même note qu'ils gardent jusqu'à ce que la respiration vienne à manquer.

Les fidèles agenouillés sont là près de nous, accroupis sur leurs talons, pressés les uns contre les autres, dégageant de tous leurs corps une odeur rance et forte de choses vieilles. Les hommes à droite, les femmes à gauche. Et c'est de ce côté que notre camarade Hustein, au risque de perdre tout prestige, dirige complaisamment ses regards. Leurs longs cheveux noirs, largement dénoués, retombent sur les épaules en signe de respect et d'humiliation. Tous les yeux restent fixés sur l'autel, tandis que les mains jointes égrènent les points des chapelets aux boules de verre coloré. Lorsque sonne l'élévation, quand le petit prêtre dresse son calice au-dessus de sa tête, un étrange bruit de tonnerre crépite dans l'étroite chapelle causé par les coups de poings vigoureux et répétés dont

ces malheureux frappent leurs maigres poitrines qui résonnent comme de gros tam-tams assourdis ; puis le front baissé, ils exhalent de furieux gémissements, des cris de repentir et d'ardente contrition. Quelques pénitents et de nombreuses pénitentes vêtus de blanc, symbole du deuil, s'avancent humbles et courbés pour la communion. Ils reçoivent l'hostie dans une sorte de ravissement bruyant et affecté, mais surtout bien exagéré chez ces grands enfants, à l'esprit mobile, si peu enclins aux transports extatiques et dont l'âme égoïste et superficielle est à l'abri des névroses troublantes qui exaltent la pensée et enfantent les fanatismes horribles et sublimes ou les folles abnégations.

La messe touche à sa fin : « *Ite missa est !....* », murmure le prêtre qui sort bientôt par une petite porte latérale suivi de ses trois enfants de chœur dont les blanches robes, jaunies par le temps, comme imprégnées d'une couleur locale, contrastent avec le luxe apparent du maître.

Les Annamites bien en règle avec le bon Jésus, roulent alors leurs cheveux, improvisent hâtivement des chignons, attachent leurs bandeaux autour de la tête, baillent largement en étirant leurs bras, comme s'ils étaient heureux de voir arriver la fin de la corvée, puis s'en vont par groupes pour se confondre et disparaître dans l'ombre du dehors.

Mais voilà notre ami Lang dévêtu de ses somptueux ornements qui vient vers nous, tenant son bonnet carré d'une main, et de l'autre salue ; puis tout affairé et empressé il demande au commandant : « Si nous bien contents ?.... » Alors chacun de répondre :

— *Contenti, contenti, soumous ; habemous magnam gratitoudinim.*

— Si vous vouloir venir *cái* nhà moi, *bibere liquorem* ? — C'est-à-dire : voulez-vous venir chez moi et accepter un petit verre ?

O Lhomond, c'est à se voiler la face ! car notre conversation se poursuit impitoyablement émaillée de timides solécismes et bien plus encore diamantée de superbes barbarismes. A nous toutes les langues du monde entier, vivantes ou mortes, le latin, l'Annamite, le Grec, l'Espagnol, le Français ! je crois même que par entraînement certains mots Allemands et Anglais ont fait leur malicieuse apparition. Le Volapück, mais le voilà trouvé, irréprochablement et correctement prononcé !

Avant d'entrer dans la maison, je remarque près de la salle de réception, sous une galerie découverte, un réduit sombre avec un grillage mystérieux rayant un petit trou voyeur. Comme je suis très intrigué le père me dit en riant :

— *Peccata, peccata.... remissio !*

— Ah très bien, je comprends, maison confesser.

— Oui, oui,

— Y en a *moulli peccatores* ? C'est-à-dire : (As-tu beaucoup de pécheurs ?)

— Y en a titi, titi !

Ce qui veut dire quelques-uns. *Y en a !* cher commencement de phrase, inévitable introduction de toute conversation, et *titi* diminutif caressant ! Ces deux ou trois mots ont bien rendu service aux nouveaux venus qui tâtonnent, cherchent des tournures enfantines comme bégayées et emploient l'infinif et irrésistiblement parlent petit nègre : D. — « toi vouloir faire congai moi ? R. — Combien capitaine donner moi, etc.... » Et c'est ce sabir, ce mélange bizarre que les Annamites nous servent de leur côté pour mieux se faire comprendre.

Nous entrons dans une salle basse aux parois de torchis qu'éclairent deux ou trois bougies, tandis que dans le fond demi-obscur les serviteurs et les catéchistes, aux allures effeminées, se tiennent debout les bras croisés sur la poitrine. A chaque ordre ils se raidissent puis s'en vont tour à tour en criant : *ia !* Sur les murs des images ; toujours des Saints, des Saints, le Paradis, l'Enfer, des agneaux, des cœurs embrasés ! sur une table, quelques livres dont l'innocente simplicité pourrait faire les délices d'une vieille bigote. Le brave Lang nous fait passer du tabac, des bouteilles de vin aux pompeuses étiquettes Espagnoles, des flacons de curaçao, et un grand litre de pimperminth, tous les vieux rebuts de quelque boutique de mercanti aventurier. Oh ! ce pimperminth avec ses reflets verts ! il fallait en boire à tout prix, pour satisfaire ce malintentionné pater !

Mais il est tard, et autant pour nous soustraire à un empoisonnement certain que pour aller jouir d'un repos bien mérité, nous serrons cordialement les mains de notre hôte, dont les ongles démesurément longs grincent sous notre étreinte.

— Bonsoir *pater, gratias !*

— Bonsoir capitaine ! bonsoir tous ! *vale !*

Et nous remontons sur le sampan, alourdis par un impérieux besoin de dormir, comme engourdis par cette innocente orgie d'une nuit blanche contrairement aux habitudes régulières et simples de notre vie de tous les jours. Tout le monde se tait sur l'embarcation. Mais dans la profondeur de la nuit les chiens aboient, et les êtres et les choses élèvent vers le ciel leurs plaintes et leurs murmures infinis.

Hustein, ce détrousseur de vertus indigènes, semble préoccupé. Depuis plusieurs semaines il a répudié sa femme et voudrait bien la remplacer.

— Eh bien, mon cher, avez-vous fait votre choix parmi les jaunes agenouillées de tout à l'heure ? lui dit le commandant en débarquant.

Mais oui, mon commandant ! à demain votre bénédiction.

---





# UNE EXÉCUTION



## UNE EXÉCUTION

Sur le fleuve Rouge, où les nécessités du service m'ont envoyé, dans le poste de Tan-Quan enserré par la brousse et les roseaux, entouré de forêts impénétrables, les distractions sont rares. Combien je regrette maintenant ma jolie rivière Claire avec sa vallée riante et limpide, dont les collines et les montagnes sont si heureusement ombragées d'arbres exotiques aux nuances uniformément tendres et douces, aux formes si gracieuses et si légères !

Aussi suis-je enchanté d'aller tous les quinze jours voir les camarades d'un poste voisin situé dans l'intérieur, à Phu-Binh, où l'existence d'un gibier aussi nombreux que varié, — cailles, perdreaux, paons, poules d'eau, coqs sauvages, — peut satisfaire mes goûts cynégétiques.

Justement ce soir, tandis que je me repose sur le belvédère dominant la vallée, voici un *tram* (1), tout essoufflé par la montée du mamelon, qui m'apporte une lettre du capitaine commandant la région de Phu-Binh ; quelque invitation, sans doute, pour une partie de nuit, à l'affût du sanglier ou du cerf. Voyons :

« Nous avons beaucoup de malades, mon cher docteur, et nous comptons sur votre aimable visite demain matin. Si vous êtes curieux, vous pourrez assister à l'exécution d'un pirate dès votre arrivée. On chassera dans la soirée.

« A vous bien cordialement,

« Capitaine *Pimanscc.* »

Brr!..... Certes, je suis curieux, mais pas assez cependant pour rechercher avec avidité les émotions malsaines des spectacles sanguinaires. Irai-je ? Mais, réflexion faite, à quoi servirait ce long séjour dans un pays lointain, presque inconnu, si on ne savait faire taire les dégoûts et les répugnances ? Que retirerait-on de cet exil de deux longues années si on n'était fouetté par les terribles curiosités, par l'âpre désir de connaître les angoissantes émotions, et dans une étreinte anxieuse de notre âme de se sentir captivé pendant une seconde par la suprême souffrance d'un autre être, de trembler enfin dans cet affolement que soulèvent les indignes monstruosité d'une autre civilisation ? Revoir dans un éblouisse-

---

(1) *Tram*, indigène chargé de porter les courriers.

ment les mêmes tortures qui inspiraient à Paul Bonnetain ses plus belles pages, pouvoir être comme lui obsédé et poursuivi par les visions des éclaboussures sanglantes ! pourquoi pas ?

Le lendemain, dès la première heure, suivi d'une escorte de huit tirailleurs, je pars cahoté sur mon petit cheval noir dont j'ai peine à contenir les frémissements impatients et rageurs. Et tandis qu'il trotte de son petit pas menu à travers la route accidentée, sous la voûte épaisse des lianes immenses et impénétrables, le long des arroyos, dans les ravins montagneux, humides et glissants, je suis des yeux ma bonne *Dên* qui, le museau au vent, affairée et bondissante, disparaît brusquement dans les fourrés à la recherche de quelque coq sauvage que le hasard de son vol amènera peut-être à la portée de mon fusil. Parfois, dans un joli creux de vallée, le long des clairières, je descends pour faire quelques pas et chasser sur le bord des rizières où les poules d'eau cachées interrompent leurs plaintifs et monotones gloussements.

Après quatre heures de marche, j'arrive à Phu-Binh. On me raconte bien vite qu'on s'est emparé de plusieurs pirates : l'un d'entre eux, un chef de bande, paraît-il, gravement compromis par une longue correspondance trouvée dans sa demeure et reconnu coupable, est condamné à mort. Suivant les lois et les coutumes annamites, il aura la tête tranchée dans quelques instants.

Avec les officiers je vais voir le prisonnier dans le casernement des *linhs*. (1) Un feu brûle au centre entre les deux longues rangées de chalits qui s'étendent le long des parois avec leur surcharge de mille objets et de tout l'attirail indispensable à la vie du soldat Tonkinois : des caisses rouges et dorées, des nattes roulées, des *cài dio* (2) primitifs en bambou, des marmites bosselées avec des soucoupes et des petites assiettes veinées de bleu, des fusils reluisants et coquets, des cartouchières de toile, des couvertures rouges dans lesquelles des tirailleurs pelotonnés grelottent de fièvre et scandent dans un même rythme monotone et triste leurs gémissements et leurs plaintes : *ôi cha ôi !* (3)

On me fait remarquer quatre hommes autour du brasier. Deux d'entre eux, des Annamites dont la tête émerge entre les bras d'une longue cangue, nous regardent indifférents, les mains tendues vers la flamme, la physionomie vide et froide, se laissant envahir par la douce chaleur qui se répand du foyer. Le troisième, les mains derrière le dos, ligoté à un pilier de bois se trouve à côté d'eux.

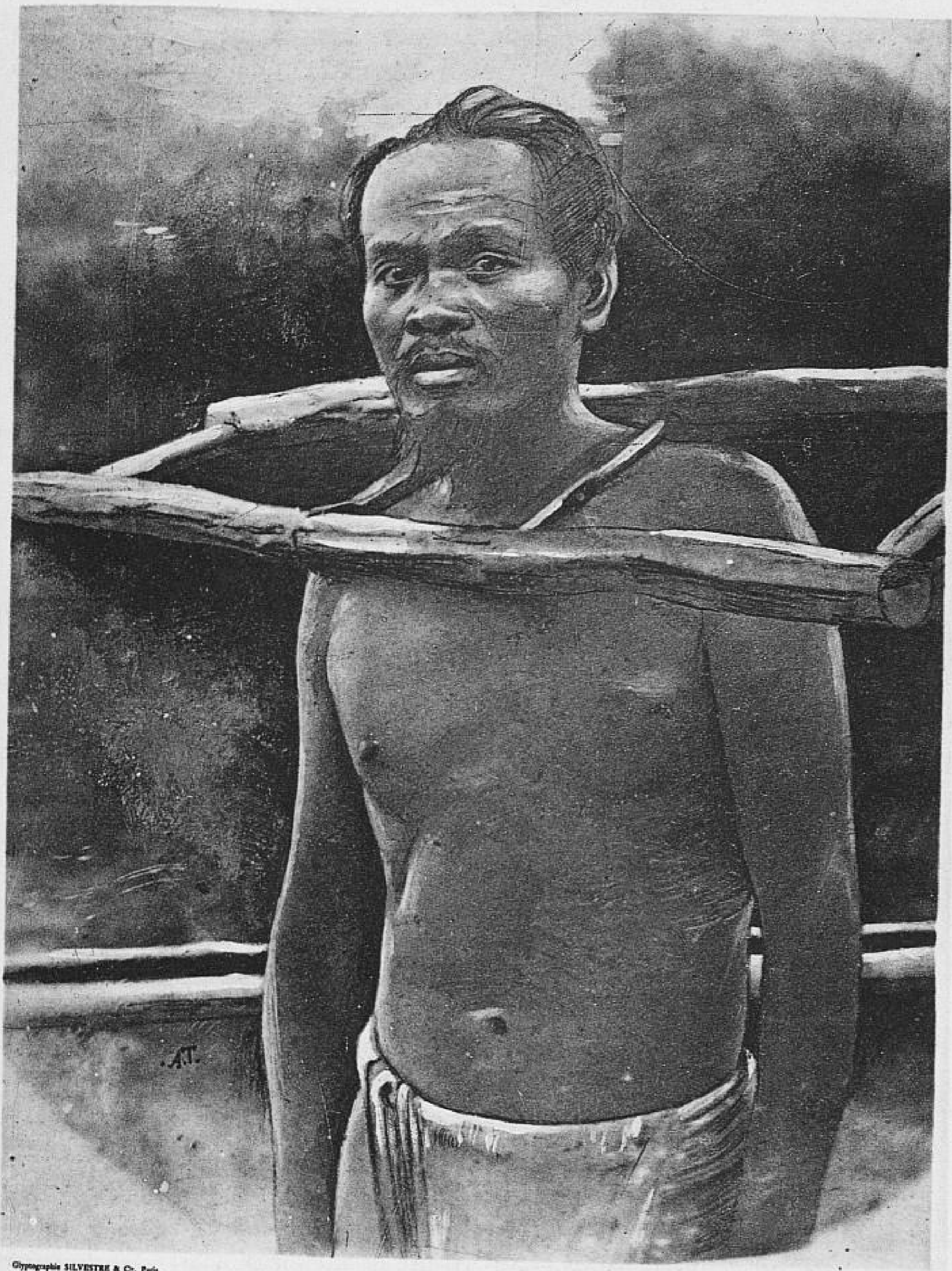
— C'est celui-là, Nguyen-Xa-Sa, me disent les officiers.

---

(1) *Linh*, soldat.

(2) *Cài dio*, sorte de pipe, narghileh très simplifié.

(3) *Oi cha ôi !* exclamation plaintive.



Typographie SILVESTRE & Co, Paris.





Et je regarde ce misérable mollement affalé sur ses jambes, ayant aussi la cangue sur les épaules, abruti par l'incertitude de sa vie, car il doute encore, il espère..... et ses yeux lentement tournés vers nous ont la tristesse lamentable d'un chien qu'on va battre, et la mobilité hagarde d'un fauve traqué qui veut fuir. Ses cheveux sont mal attachés, son *cài khàn* (1) défait. Pas une plainte, pas un murmure ne sortent de ses lèvres décolorées. Ses paupières sont lourdes et gonflées et sur sa face jaune et crispée passent des reflets pâles de cierge qui font luire ses pommettes saillantes. Il est là silencieux et désespéré.

Et tandis que je l'observe, le quatrième se lève tout près de moi. C'est un Chinois, déjà vieux, obèse et sale, dont la barbe mal rasée repousse sur sa figure flasque et jouffue d'hydropique. Sa maigre queue mal nattée pendille sur ses épaules.

— C'est un pauvre diable, me dit le capitaine, un vagabond qui s'est égaré sur sa route et que nous avons surpris. Il ignore lui-même dans quel endroit du Tonkin il peut bien être. On n'a pu obtenir de lui ni une réponse ni un éclaircissement. Il ne semble pas fâché de sa nouvelle situation, ne s'inquiète de rien, et chaque fois qu'il m'aperçoit il vient vers moi la face réjouie et niaise pour me demander par signes et par monosyllabes une cigarette. En somme c'est un être inoffensif, un faible d'esprit perdu dans les montagnes de la région.

— Inoffensif et fou, croyez-vous, mon capitaine. C'est peut-être ce qu'il a de mieux à faire en ce moment, surtout si vous lui témoignez quelque intérêt. En tout cas je le crois plus dangereux, beaucoup plus dangereux que l'autre.

Et le Chinois, que je ne perds pas de vue depuis quelques instants, fatigué de la fixité de mon regard, peu rassuré peut-être par la présence d'un chef étranger au poste, vient brusquement vers moi, désigne une cigarette en roulant vivement ses deux pouces contre l'index, puis se penche convulsé par un rire faussement idiot et niais qui découvre ses grosses dents blanches et acérées : Ha ! ha ! ha !..... hi ! hi ! hi !.....

Cela veut dire : « Donne-moi une cigarette. »

Et ce, pendant que sur le commandement crié d'une voix aiguë et enfantine par les gradés Annamites, les tirailleurs de piquet se groupent et s'alignent au milieu du poste dans un cliquetis de fourreaux et de baïonnettes entrechoquées. Les Européens, légionnaires et sous-officiers, réunis devant la porte, battant de la semelle, — car il fait presque froid — attendent en causant, les mains dans les poches, le passage du défilé pour assister, eux aussi, à la cruelle exhibition dont ils ont entendu si souvent parler sans jamais l'avoir vue ailleurs que dans les journaux illustrés de France. Sur la route, des Annamites qui passent, se décou-

---

(1) *Çài Khàn*, bandeau roulé autour de la tête et maintenant les cheveux.



vrent en inclinant leurs chapeaux sur le côté droit, puis pressent le pas et s'en vont raides et épeurés sans oser nous regarder.

Bientôt deux hommes s'approchent du condamné, le détachent, le soulèvent et lui ordonnent de marcher. Mais ses jambes fléchissent ; et le corps plié, la face atone et veule roulant au-dessus de la cangue, le malheureux se laisse traîner entre les deux rangs de l'escorte. Devant le poste on fait une halte de quelques minutes car il faut attendre le Quan phu (1) qui a reçu l'ordre formel d'assister officiellement et avec tous ses insignes à l'exécution. C'est qu'il n'est pas à l'abri de tout soupçon, ce brave Quan phu et il ne vient certainement pas à la fête ! Il est sourdement accusé, en attendant des preuves plus précises et plus graves, d'avoir prêté son appui moral à la bande Nguyen-Xa-Sa pour en retirer quelques avantages matériels, tandis qu'avec cette duplicité particulière à sa race il endormait notre vigilance en caressant de ces *lais* (2) répétés et obséquieux, de ses sourires pleins d'une hypocrite effusion la puissante autorité des officiers français.

Mais là-bas, au bout de la route qui longe la rivière, se fait entendre et s'approche le bruit d'un petit tam-tam qu'on frappe de coups régulièrement espacés pour annoncer le passage du mandarin. Il arrive bientôt accompagné d'une nombreuse suite de gens, les notables de l'endroit, d'une foule de serviteurs qui portent invariablement tout ce qui est nécessaire à la vie et aux habitudes journalières du maître. L'un presse avec ferveur contre sa poitrine la petite caisse noire laquée contenant du tabac, des noix d'arec divisées par tranches, des feuilles de bétel et de la chaux ; l'autre tient le narghileh de porcelaine avec son long et mince tuyau ; un troisième balance la théière chaudement tenue dans une petite boîte capitonnée ; un quatrième, comme les licteurs de Rome, marche avec un faisceau de cadouilles sur ses épaules. Puis des porteurs d'éventails, d'étendards, de longues piques rouillées ou de lances fantastiques montées sur des bambous. Et lui, descendu de son palanquin par égard pour les officiers, s'avance sous son parapluie vert orné de bouffettes et de pompons, rayé d'arabesques rouges, blanches et bleues, tandis que marche le premier de tous précédant ce cortège, le bourreau vulgairement cynique dans son allure insouciant et dégagée.

Alors, Nguyen-Xa-Sa comprend que tout est perdu et que rien ne pourra le sauver ; et lorsque le convoi s'ébranle, un tirailleur le pousse brusquement devant lui. Mais il s'arrête encore, se retourne vers nous et d'une voix faible et traînante, il murmure : Ong Quan lon, (3) Ong

(1) *Quan phu*, petit mandarin, chef administratif d'une subdivision de province.

(2) *Lai*, salutation.

(3) *Ong Quan lon*, traduction : Monsieur le chef, très grand.

Quand Ion ! C'est un appel à notre pitié, une plainte éloquente, une prière suprême qu'il exhale ! Rien ne rappelle la fierté guerrière et la noble bravade du chef intrépide et dédaigneux de la vie. Tout est misérable, vil, étriqué dans l'attitude de ce malingreux ! Pas un cri de haine, pas même une insulte sortie de cette bouche contractée par l'angoisse. C'est l'abrutissante désespérance de tout !

Et en écoutant ces supplications lamentables à peine soupirées, je ne puis m'empêcher de sourire en rappelant dans ma pensée tous les récits qui exaltent le sang-froid, l'impassibilité et la résignation superbe des suppliciés Annamites durant les derniers moments de leur vie. Je ne tiens pas à revoir de pareils spectacles pour bien me convaincre de l'inexactitude de tout ce que j'ai pu lire à ce sujet. C'est assez d'une fois ; et certes le condamné qui passe là devant moi n'est pas brillant. Il s'en va chétif et petit, tremblant de tous ses membres, répétant toujours la même phrase comme dans un rêve troublé, dans un de ces cauchemars terribles où il semble que tout va s'écrouler dans un éternel anéantissement. Il marche entre les pointes des baïonnettes scintillantes, à côté de ses deux complices, attachés eux aussi et conduits sur le lieu du supplice pour qu'ils puissent assister à la mort de leur maître. On les forcera plus tard à compléter les révélations et les aveux par crainte d'un semblable châtement.

Au moment où la tête du cortège débouche sur la place du village où se trouvent réunis dans un grand cercle tous les Annamites de la région, hommes, femmes, enfants, — car c'est jour de marché, — un grand murmure s'élève comme un long soupir de joie, un cri final d'énervement et d'impatience pareil à celui qui sort de toutes les poitrines au lever d'un rideau trop longtemps retardé. Oui, ces milliers de faces jaunes ont la curiosité cruelle et débordante ! C'est si agréable, si captivant de voir les flots de sang bouillonner et maculer la terre sèche par leurs flaques rouges et miroitantes. C'est une réjouissance que ce spectacle promis — et on a failli les faire attendre

Les causeries deviennent bruyantes et gaies ; les insultes basses et lâches, les mots drôles qui font rire sont échangés dans cette foule qui crache sur ce misérable maintenant agenouillé au milieu d'un carré légèrement exhaussé, ayant devant lui l'écriteau qui porte sa condamnation et son infamie. Aux quatre coins, des tirailleurs placés l'arme au pied montent la garde. Le bourreau s'approche souriant et familier tout en causant avec les spectateurs. Il enfonce un court piquet dans la terre, y attache ensuite les mains du condamné désormais débarrassé de sa cangue, puis découvrant sa nuque, il défait ses longs cheveux, les tresse, les relève et les noue au sommet de la tête. Sur le cou tendu du patient, il trace de son doigt glissé dans sa bouche et teinté du jus de sa chique de bétel, une raie rouge.... Oh ! l'affreuse sensation que le sale effleurement

de cette main qui va bientôt frapper ! Nguyen-Xa-Sa, inerte et inconscient, ne résiste plus, et tandis qu'on le tourmente ainsi, tournant encore vers nous, pour la dernière fois, son œil perdu et vague, son visage pâle et bistré par les affres de la mort, il a la force de regarder longuement le Quan phu et d'une voix lente qui supplie toujours il demande : « Grâce ! Grâce ! » Il parle longtemps, mais faiblement. J'observe le mandarin qui rougit sous son parapluie subitement incliné par son ordre pour cacher son embarras.

— *Ong quan lon ! ong quan lon !* murmure le malheureux, tu me laisses mourir ! tu as oublié ! Et cependant je t'avais autrefois donné un superbe cheval et de nombreuses barres d'argent.

— Assez, il n'est plus temps !

Un bandeau noir est placé devant ses yeux. Il laisse tomber sa tête, ses lèvres s'agitent rapides et frémissantes, son corps ploie et se penche en avant ; .... il ne vit déjà plus. Le bourreau, sans trop se hâter, ramasse son grand sabre et saisissant la poignée entre ses deux mains serrées, l'élève au-dessus de sa tête. Le voilà debout maintenant, les jambes écartées, comme contracté dans un grand effort ! Un temps d'arrêt ! .... il va frapper.... C'est affreux ! C'est affreux ! vais-je regarder ? Comme mon cœur bat ! .... Je dois être horriblement pâle..., ma gorge se serre, je sens mes jambes trembler. Je voudrais fuir, car la peur m'envahit et soulève tous mes dégoûts d'occidental affiné. Le capitaine tout près de moi s'appuie, prêt à défaillir, et le sous-lieutenant tourne le dos.... Allons vite.... Je veux, je veux et je dois tout voir.... Là, je suis prêt, mes yeux sont largement dilatés, et je regarde, oui je regarde.... Ah ! la lame tombe.... Un bruit sourd, le corps roule et s'affaisse. Mais la tête tient toujours, on n'aperçoit qu'une forte entaille ; le coup a été mal dirigé. Et le bourreau n'est pas lapidé et hué par cette foule ! Non certes, il rit et s'excuse, et chose inénarrable, qui dépasse toute conception, il parle au supplicié.

— T'ai-je fait mal, dit-il ?

Puis le prenant par les cheveux, il le soulève au-dessus du sol et de sa main droite il coupe et scie maladroitement les chairs pantelantes qui se déchirent. Eclaboussé par le sang qui jaillit, il taille patiemment, morceau par morceau, les muscles d'abord, les vaisseaux et la trachée ensuite. Mais ses efforts sont inutiles, la tête tient encore, les vertèbres résistent. Alors laissant retomber le cadavre, il frappe sur la nuque, il hache au hasard. Mais les coups portent mal sur ce singulier billot sans résistance fait de terre grasse et rouge.

Tout à coup, pendant que je regarde éperdu, les poings crispés comme un fou en délire cette boucherie humaine, un long rire s'élève parti de tous les points du marché, un rire féroce cruel qui salue cette longue et monstrueuse agonie. La tête est séparée maintenant, elle

est là horriblement mutilée, bouffie et blafarde entre les mains du bourreau qui la montre à la foule. Il la lance dans l'air où elle tournoie pour retomber sourdement en roulant près du corps, au milieu d'un grand murmure de mille joies repues.... Et lui, toujours plaisant et joyeux, essuie sa lame sanglante dans une large feuille de bananier.

Pas une colère, pas seulement un murmure de haine et de révolte, et qui sait peut-être, pas même une larme amie, pas même la charitable et

silencieuse offrande d'un regret chez tous ces misérables assemblés! Non, rien que des rires et des insultes tombant sur cet homme de leur race et de leur pays, ni plus méchant, ni plus voleur, ni plus fourbe que tous ceux qui sont venus là pour voir sa tête tomber. Son seul crime c'est de s'être laissé surprendre. Pas de chance, pauvre diable!

Et à cette minute, je les ai trouvés vils et lâches, ces avortons jaunes, incapables d'un héroïsme, d'une révolte sublime et grande. J'ai compris à quel degré de bassesse et de servile indifférence avaient progressivement conduit ce peuple, pourtant intelligent, tous ces



La tête est séparée maintenant

mandarins voleurs et concessionnaires, et cette succession d'opresseurs depuis les souverains de Hué, les grands pirates chinois, et les chefs de bande pour venir jusqu'à la domination française. Sur cette terre grasse du Tonkin, toujours et toujours de nouveaux maîtres pour la pressurer, l'un chassant l'autre depuis des siècles; les derniers venus aussi despotes, aussi pillards et injustes que les anciens. Pour ces indigènes misérables, sans cesse dépouillés, ne subsiste plus que l'incertitude de vivre, l'impossibilité de réaliser une fortune, l'instabilité de la propriété et la fictive possession de quelques trésors éphémères soigneusement enfouis au fond de cachettes mystérieuses et dissimulées à toutes les convoitises. Le résultat est facile à prévoir: une déchéance absolue, un continuel renoncement à

toute indépendance, un oubli des droits les plus élémentaires, la résignation stupide et l'ignorance de la vie noble et grande. D'idéal il n'en est plus, c'est la fin d'une âme et la décrépitude morale reste, devenue comme une seconde nature chez cette race.

Eux qui ne connaissent la générosité pour les faibles, la pitié pour les malheureux, la reconnaissance et le dévouement envers les bienfaiteurs que pour les avoir seulement tracés en pompeuses mais vaines maximes sur les tablettes de pagodes, comment pourraient-ils avoir la solidarité devant l'ennemi commun et surtout la fierté patriotique ?

Et voilà les tristes pensées que me suggère cette tête tombée.

Mais partons, partons bien vite. J'ai besoin de marcher, de respirer l'air froid du matin, je ne veux pas voir ce mandarin à la face menteuse et souriante qui s'avance vers moi pour me saluer de ses mains jointes et tendues. Je suis fatigué, brisé par ces émotions. Je sens un grand vide se faire en moi. Là, sur ma nuque, je sens une douleur lancinante et continue, un agacement effroyable et je porte ma main sur ma tête comme si elle allait tomber.

La nuit, dans un rêve enfiévré, il me semble sentir le froid d'une lame grincer contre mon cou, tandis que je vois venir brusquement vers moi le vieux Chinois obèse et sale dont la barbe mal rasée repousse sur sa figure flasque et joufflue.... Il désigne ma cigarette qui fume en roulant vivement ses deux pouces contre l'index, puis se penche convulsé par un rire faussement idiot et niais qui découvre ses grosses dents blanches et acérées : Ha ! ha ! ha !.... hi ! hi ! hi !....



IDÉES DE TY-BA



## IDÉES DE TY-BA

Ty-Ba, tu t'étonnes parfois de me voir si longtemps penché sur ces feuilles où je note mes souvenirs, où j'essaie de graver les lignes de ton corps aux reflets d'ambre et les mystères de tes pensées. Comme un chat qui ronronne délicatement pelotonné au coin d'une table, dans une attitude de sphynx impénétrable et inquiétant par l'énigmatique fixité de ses yeux, tu suis avec curiosité, pendant de longues heures, la marche de ces lignes noires, de ces caractères étranges que ma plume souvent hésitante trace sur le papier.

Ne m'as-tu pas dit l'autre jour dans ton délicieux jargon : « *Ong quan hai* (1) y en a faire beaucoup papier, même chose résident civil ? » C'est-à-dire que tu es en admiration devant mon savoir et qu'en me voyant griffonner, écrire ou travailler tu ne sais trouver de compliment plus flatteur que celui de me comparer à un fonctionnaire administratif. Pour m'humilier encore davantage, tu m'encourageais en ajoutant : « Ça, beaucoup bien, Mésié Léra deviendra résident. »

Ah ! je me suis fâché. Je devais être bien drôle à vouloir te faire comprendre une chose inouïe, inconcevable pour toi, fille de races immobilisées. Dans ta vieille Asie, les mandarins militaires sont des forts de la halle, des brutes rompus à tous les exercices du corps qui restent confinées dans les derniers échelons de la hiérarchie sociale et dans les infimes degrés du grade sans jamais pouvoir monter plus haut. Chez toi, on les méprise, car seuls tes grands chefs civils, les administrateurs de ta province, les mandarins de la justice et des finances sont des intellectuels, de vrais lettrés qui connaissent les mille caractères, jonglent avec les subtilités des maximes légendaires, et ont pénétré les arcanes et les arguties d'une morale et d'une philosophie plus vieilles que le monde. Naïvement, par analogie, tu as pensé qu'il devait en être ainsi chez ces sauvages d'Occident. Quelques-uns, sans doute, de nos malicieux mandarins lettrés que tu admires, ont complaisamment laissé subsister le malentendu, heureux de faire accepter la fausse légende pour diminuer

---

(1) *Ong quan hai*, traduction : Monsieur le chef deux, c'est-à-dire le chef qui porte deux galons.



leurs compatriotes, ces beaux traîneurs de sabres, auxiliaires indispensables pourtant dans l'œuvre civilisatrice.

Tu crois peut-être, Ty-Ba, que nous sommes venus dans ton pays comme de sincères et enthousiastes défenseurs d'une même cause pour vivre dans la concorde et l'union inséparables du succès. Détrompe-toi. Nous passons au contraire notre temps à nous dénigrer, nous usons nos forces et notre activité en discussions stériles, en sottises controverses et en puérides rivalités de préséances. Nous sommes les frères ennemis en présence de ces mandarins annamites, gouailleurs et fourbes, qui comptent nos maladresses ; exploitent nos jalousies et dont les petits yeux bridés sourient malicieusement lorsqu'on raconte, par exemple, qu'un jeune résident, la veille fonctionnaire subalterne de la marine, s'est plaint qu'un vieux général, ayant tout un passé de gloire et d'honneur, n'est pas venu lui faire sa visite d'arrivée avec assez d'empressement, ou bien quand ils voient de rares officiers français passer à côté de femmes françaises sans porter la main à leurs casques, oubliant ainsi tout sentiment de respect et de galanterie, aveuglés par les haines stupides, par des légendes ridicules de sectaires, parce qu'enfin ces femmes, d'un esprit élevé, sont de la famille d'un illustre savant, d'un ardent patriote, Paul Bert.

Oh ! petite Ty-Ba, j'ai été très vexé et surtout comiquement désolé, dans mon impuissance à vouloir te convaincre, de ne connaître que les cent pauvres mots de ta langue. Je te montrais alors mes chers livres, si souvent feuilletés ; car je suis, nous sommes des lettrés, ô Ty-Ba, et dans les pays d'Occident où tu n'es jamais allée, rien n'est plus noble et plus grand que la carrière des armes. Cesse donc de mépriser ces mandarins militaires de mon pays, car c'est le rêve orgueilleux et la suprême joie de toutes les mamans de voir nos rangs s'entr'ouvrir pour faire une petite place à leurs fils !



Mandarin de la justice

UNE ÉTAPE DANS LA FORÊT







## UNE ÉTAPE DANS LA FORÊT

Après six jours de montée à travers les roches fantastiques qui assombrissent les eaux tourmentées et bouillonnantes de la rivière Noire, je suis arrivé à Lang-Yut. J'ai quitté la veille les jonques du convoi et je vais continuer ma route à travers la forêt dans l'intérieur des provinces Muongs...

Quatre heures du matin. Il fait encore nuit et je suis réveillé par un bruit de caisses remuées, de coupes-coupes frappant sur les bambous, par les appels répétés et impatients du sous-lieutenant chargé d'escorter le convoi. Je me lève bien vite et j'attache rapidement mes houzeaux pour me débarbouiller ensuite au bord de la rivière Noire qui roule ses eaux sous un voile de brume. Tandis que le premier boy plie mes nattes et la moustiquaire, l'autre selle mon cheval qui vient de passer la nuit à la belle étoile sous un immense banyan.

Les coolies sont accroupis deux à deux devant leurs lourdes charges : des tonneaux de vin, des barils de lard, des sacs ventrus, des cantines et de nombreuses caisses pour mon nouveau poste. Leurs têtes émergent entre les genoux, ils attendent la distribution du riz qu'ils mettent ensuite dans des poches libres en forme de gros boudins roulés autour du corps avec le sel soigneusement plié dans de larges feuilles vertes. Pauvres diables ! et de quel navrant cortège je vais être entouré ! Je suis pris de pitié pour eux, car ils sont vraiment misérables sous leur loques sales et déchirées par tous les pans, laissant entrevoir des formes squelettiques, des jambes maigres et sèches avec des tibias à lames tranchantes, des épaules anguleuses, des poitrines cerclées comme des cages grillées, des ventres plats et creux de faméliques vidés par des fièvres ardentes qui consomment et les dyssenteries qui dessèchent. Leurs visages sont terreux et vieillots, les yeux caves, aux reflets de vieil ivoire jauni, regardent indifférents, et les cheveux mal noués grisonnent de vermine. Ils geignent, exhalant des plaintes ininterrompues, en montrant au sous-lieutenant des plaies hideuses et noires et des vêtements maculés par toutes les souillures du corps. Il se dégage de ces parias une odeur nauséabonde de mauvais malades salis par toutes les pourritures. Ils ont passé la nuit couchés sur leurs ordures, vivant entassés dans un réduit humide et noir. Et pourtant

ils vont marcher toute la journée ; leurs os craqueront et ploieront sous les pesants fardeaux qui doivent arriver à tout prix. Chaque jour et surtout après chaque nuit, on compte de nouvelles évasions. Et certes, qui pourrait s'en étonner ? Brusquement et contre leur gré, ils sont transplantés dans un pays montagneux et difficile qui diffère de leurs monotones et vertes rizières du Delta, de leurs villages populeux et riches. Ils sont forcés, pour nous servir, de monter dans des régions que tout indigène de la plaine considère comme mortelles et terribles : « Jamais une femme tonkinoise n'a fait ses couches au-dessus du barrage de *Cho-Bo* ! » (1) dit un proverbe du pays, et cet exil, cette nostalgie peut-être, venant s'ajouter à certaines privations matérielles, cette terreur des grandes forêts, cette crainte d'une eau malsaine en décimant leur nombre, en éparpillant leurs cadavres dans tous les coins parcourus, rendent notre occupation très impopulaire. Aussi, attendent-ils, inertes et résignés, la bonne occasion, le moment favorable pour disparaître dans la brousse. Ils profiteront de l'instant où le factionnaire tournera le dos, s'écartera de quelques pas ; ils guetteront la minute de défaillance où le soldat brisé par les fatigues du jour s'oublie dans un demi-sommeil et s'endort debout, seulement appuyé sur son fusil, inattentif et indifférent à tous les bruits.

— C'est une sale corvée, n'est-ce pas ? me dit le sous-lieutenant. Comme vous, je sais que ces maigres échaldas n'en peuvent plus, et bien souvent, furieux et rageur, je crie, je violente, je fais cadouiller, mais je comprends aussi que c'est lâche et qu'il devrait être fait autrement. Mais voilà, les hommes, les camarades manquent de vivres là-bas et les habitants eux-mêmes, les Muongs-Chau meurent de faim : il faut arriver quand même ! Aussi quand l'un d'entre eux tombe et s'affale sous la charge et reste indifférent à toutes mes menaces, se lamentant dans une même plainte : *Chét, Chét oi* ! (2) je redeviens mauvais et ma colère me fait oublier tout sentiment de justice et de commisération. Après ça, n'allez pas croire que je sois une brute. Dure nécessité ! Et les plus doux, les plus humains en feraient autant en face des responsabilités encourues. Ah, nom d'un chien ! Qu'on me renvoie bien vite dans ma compagnie !

Le convoi s'ébranle lentement. Le commandant du poste me souhaite un bon voyage. Tirant mon cheval par la bride, je marche derrière les coolies, suivi du boy et de ma pauvre petite Ty-Ba, navrée et maussade, car elle ne croyait pas tomber dans cet enfer.

A Mañ-Chau y en a beaucoup chinois, beaucoup pirates ! y en a *linh tab* faire *chét* et *nioc saù lam* moi pas contente.

---

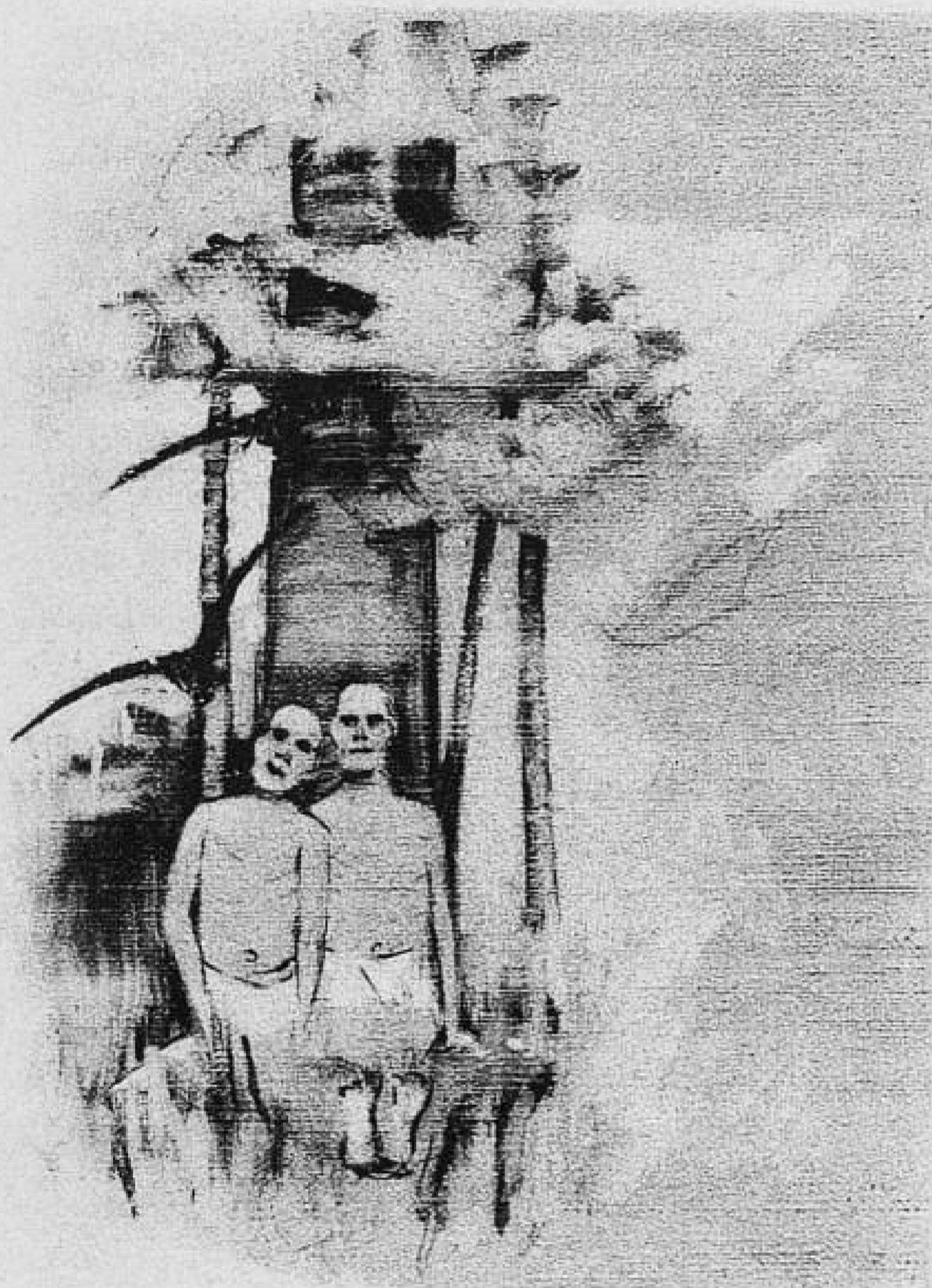
(1) *Cho-Bo*, barrage sur la rivière Noire.

(2) *Chét, chét oi*, traduction : Je suis mort !

C'est-à-dire : les pirates sont nombreux à Mañ-Chau, l'eau y est plus malsaine, et beaucoup de soldats meurent.

Voilà ses lamentations depuis quatre ou cinq jours, quand elle a vu qu'on s'enfonçait de plus en plus dans la zone montagneuse et boisée.

Quel affreux chemin pour un piéton, mais aussi comme il est joli à voir ! C'est d'abord tout le long d'un arroyo, un sentier détrem্পé par



Au pied d'un grand arbre... deux cadavres

les grosses gouttes qui tombent des branches épaisses et mouillées. Une pluie fine et pénétrante, le crachin, descend impalpable dans l'air humide, tandis que le jour se lève sous un ciel brumeux et terne. Il faut descendre, glisser sur le derrière le long de la terre glaise, s'accrocher aux racines, attendre qu'un coolie tombé, à moitié écrasé sous sa charge ou sous une lourde caisse, soit relevé comme à regret par les tirailleurs, pendant que le sous-lieutenant, désespéré, hurle comme un damné. Mon cheval me suit, toujours prudent dans ses mouvements : il tâtonne, pose un sabot, puis l'autre, allonge son

cou, flaire un nouvel obstacle, saute lourdement et roule quelquefois en me heurtant violemment de ses reins tendus. Il faut maintenant passer le torrent avec de l'eau jusqu'au ventre, puis après une pause de dix minutes sur l'autre rive, grimper sur une montagne brutalement escarpée et raide, suivre son mince chemin qui va tout droit devant lui sans être adouci dans sa pente par de capricieux zigzags. L'ascension est longue et pénible, le soleil inattendu vient chauffer les cimes des arbres et sans qu'un souffle de brise vienne chasser l'humidité de l'air attiédi, nous marchons sous les feuilles immobiles au milieu de l'enlacement de cette forêt et sous des festons de lianes. Il faut encore, encore monter, atteindre un premier plateau, puis un deuxième, enfin le dernier où il semble que tout est fini, où la vue se



repose sur les plus proches montagnes perdues dans le bleu indécis du lointain avec des maisons solitaires où les Muongs vivent dans l'heureux isolement du monde.

La route devient accessible pendant quelques instants. Tout près, dans un ravin, derrière un épais rideau de branches, une cascade bouillonne pulvérisant ses eaux contre les rochers étagés en immense escalier.

Brusquement, je suis suffoqué par une forte odeur de pourriture avancée. Je m'arrête, et les narines bouchées, je cherche autour de moi. Là, dans un écartement de longues tiges, au pied d'un grand arbre, sur des feuilles séchées, deux cadavres sont étendus dans une attitude de calme-repos : les doigts et les mains sont décharnés, affreusement longs et démesurément crochus. Sur le crâne encore quelques lambeaux de peau, avec des plaques de cheveux ; la face est rongée et polie, les pommettes luisent et les orbites creuses et profondes semblent deux taches sombres regardant l'infini, tandis que les dents noires et laquées grimacent un rire atroce sous un nez échancré. Une ceinture de toile, une sorte de pagne, reste encore nouée autour des reins et couvre à demi la nudité du ventre dont la peau verte et bleue moulant le bassin adhère aux côtes nettement cerclées. Dans l'air, de grosses mouches au ventre bleu d'or, bourdonnent, et des papillons blancs, rouges, noirs, piqués et rayés de nuances infinies voltigent et dansent sur ces chairs sordides et empoisonnées. Ce sont les restes de coolies roulés par la fièvre et l'anémie, qui, brisés par la fatigue, échappés sans doute de Man-Chau et n'en pouvant plus, se sont étendus vers la fin du jour auprès de ces arbres attendant la mort dans une inconsciente résignation. Peut-être aussi ces deux misérables ont-ils voulu s'entre-tuer pour se dépouiller et se voler les quelques pièces blanches lentement gagnées. Oh ! mourir seul, la nuit dans le grand silence de la forêt tandis que les fauves rôdent affamés et font craquer les branches sèches sous leurs pas !

Je m'éloigne bien vite pour fuir l'écoeurante émanation qui m'envahit de tous côtés et me poursuit encore. Heureusement, la route continue dans un ravin couvert et frais que nous remontons pendant deux heures au milieu d'une eau claire et verte qui lèche continuellement nos pieds et glisse fuyante et rapide tout le long des rochers polis par sa chute incessante. Comment résister à la tentation de mouiller nos lèvres sèches dans le courant limpide qui filtre sur un sable d'or ? Il fait si chaud... et aussi quels grands enfants nous sommes ! car nous nous laissons aller dans les trous les plus profonds, délicieusement rafraîchis jusqu'au ventre par l'eau si jolie et si caressante. Hélas ! la pesanteur de tout à l'heure revient obsédante, se dégageant parfois de fourrés obscurs qui cachent aussi quelque nouvelle charogne humaine délaissée.

Il est onze heures. Nous arrivons dans une grande clairière, Dong-Ban, où se trouvent quelques abris rapidement improvisés avec d'épais bran-

chages et des larges feuilles de bananiers. Pour nous une bicoque hexagonale faite de chaume, où quelques jours plus tard un général bien connu commandant la colonne de Man-Chau a passé la nuit, va nous servir de refuge. Tandis que les coolies et les tirailleurs se dispersent à la recherche du bois sec et vont prendre l'eau dans leurs petites marmites pour faire bouillir le riz, le lieutenant et moi ouvrons les boîtes de conserves pour reprendre la série habituelle de nos repas : des pâtés froids aux truffes douteuses enchassées comme des cristaux de charbon, des civets parfois fermentés, et des œufs durs. Pour dessert de petits biscuits, ou encore des romatours nauséabonds contenus dans des petites boîtes en fer blanc, et enfin de délicieuses confitures Saint-James avec leur marque bien connue : un portail aux allures de vieux castel. Puis couchés sur les nattes déroulées, au bruit des grincements de mille insectes ailés, nous nous assoupissons sous les paillottes brûlées par le soleil.

A deux heures, nous reprenons notre marche dans un sentier ombreux qui déroule ses sinuosités le long des rochers et descend maintenant vers un nouveau versant celui de Son-Ma. Bientôt la chaleur est moins accablante et le paysage commence à s'éclaircir : ça et là quelques rizières déployant dans une plaine limitée par un cirque de hautes montagnes leurs taches uniformes et douces de verdure tendre, des villages Muongs aux *Gai nhà*s grises suspendues à deux mètres du sol et dissimulées par les cactus énormes et gros, les aloës aux feuilles épaisses et rigides, les minces aréquiers dont les longues tiges aux verts panaches épanouis oscillent sous le vent. La route n'est plus rocailleuse et se coupe parfois de jolis ruisseaux dont l'eau ne me tente plus. Encore un petit pont à traverser, un léger coude du chemin à dépasser, et là-bas, tout au fond de l'étroite plaine, les blanches spirales de fumée montent et s'écrasent par longues traînées dans l'air pesant au-dessus d'un groupe de paillottes. Au centre d'un carré formé par de petites toitures en bonnet de police, les trois couleurs flottent gracieuses au sommet d'un bambou, tandis que tout près de là des silhouettes se meuvent et semblent nous regarder dans l'attente. C'est le camp de Man-Chau

A ce spectacle, depuis la tête du convoi jusqu'aux derniers traînants, un long murmure s'élève. Encore une dernière pause. Et des cris de joie, des battements de mains éclatent dans tous les groupes. Pauvres gens, qui s'en allaient tout à l'heure le visage morne et triste, les membres rompus et chancelants ! pauvres diables que la fatigue faisait buter tout le long du chemin, les voilà maintenant transformés ! Ils sourient à tout le monde, et leurs yeux s'éclairent d'espoir, car là-bas c'est le repos, le bon sommeil réparateur pour toutes les souffrances endurées !

---



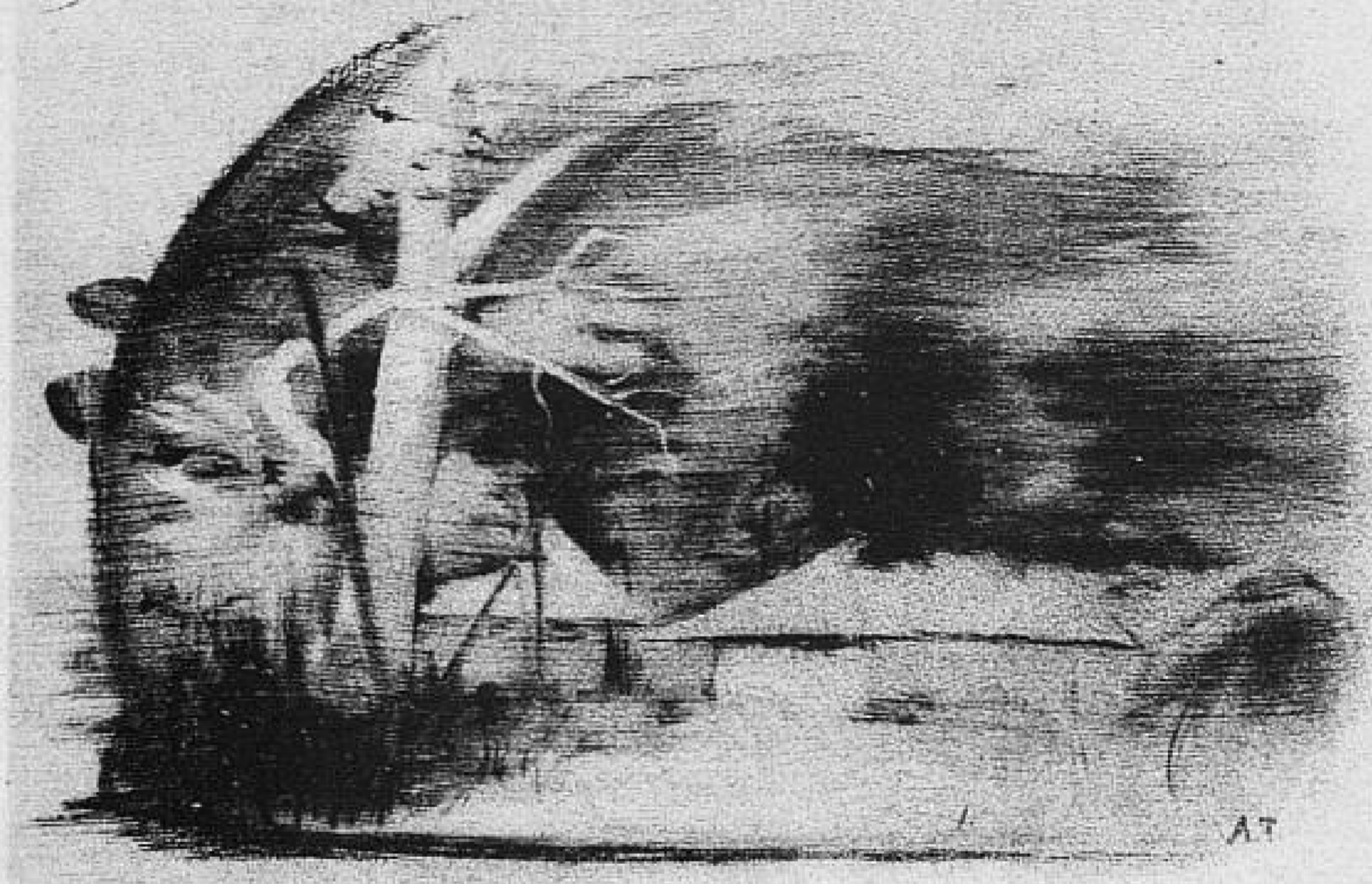
PAYSAGE



## PAYSAGE

Il est certainement très beau ce coin perdu de Man-Chau tout nouvellement occupé. C'est un fouillis de gracieux détails dans un grandiose décor.

Les rizières incultes raient la plaine de leurs tertres carrés comme des dalles énormes. Les petits arroyos zigzaguent sous les bambous et courent les uns sur les autres, et tout au fond de la vallée insensiblement rétrécie dans une perspective lointaine, des villages de féerie. Les maisons, semblables à des chalets abandonnés,



Les maisons, semblables à des chalets abandonnés, se cachent sous les arbres

se cachent sous les arbres ; et les hautes montagnes boisées s'élèvent dans un grand cercle comme des murs infranchissables bornant éternellement l'horizon bleu. Seuls, les toits de paille font une tache grise sur la verdure sombre, et par intervalles des silhouettes mouvantes, des buffles visqueux avec leurs gardiens, des gamins juchés sur leurs croupes, des femmes Muongs portant coquettement de lourds paniers retenus sur les épaules voûtées par des liens passés au-dessus de la tête, et nos petits chevaux libres et gais galopant furieusement.

sur l'herbe, passent sur la plaine limitée. Plus haut, sur les versants boisés et rayés de grands blocs rocaillieux, quelques cabanes se perdent comme des points imperceptibles dans l'immense forêt. Ce sont les derniers refuges où les Muongs cachent leurs récoltes, leurs biens, et surtout leurs enfants et les femmes si convoitées des bandes chinoises.

Bien souvent l'ennui me chasse du camp triste et pauvre avec ses *cai nhà*s à peine commencées, ses toits de chaume, ses troncs d'arbres déracinés et coupés qui envahissent le sol fraîchement remué. Je fuis la cohue de cette longue et première installation, cruelle pour nos malheureux Légionnaires qui se traînent sous le soleil énervant et lourd. Ah, les braves garçons ! quelle vie de sacrifice, de courage et d'admirable renoncement est la leur ! Quand ils ne marchent pas en reconnaissance, exposés aux balles et aux surprises des pirates, on les utilise pour couper, scier, piocher durant de longues journées, et la sueur perle sur leurs faces creuses et jaunies. Les longues fièvres qui vont les abattre s'élèvent parmi les touffes vertes de ce sol vierge.

Je vais tout près de là, le fusil sur l'épaule, errer dans les grands cimetières Muongs. Ici encore un étonnement révélé qui pénètre l'âme d'une tranquille mélancolie. Pas un souffle, pas un bruit, pas même une légère brise ne fait frémir les branches immobiles. Rien. C'est le silence qui plane au-dessus des morts ensevelis. L'air semble figé sous ces arbres majestueux qui me couvrent de leur ombre et se dressent d'une seule envolée comme des colonnes immenses et noires se perdant là-haut sous la voûte et s'épanouissant pareilles à des chapiteaux démesurés. On dirait le vaste péristyle d'un temple caché et on voudrait entendre quelque musique sacrée sourdre confusément dans le lointain impénétrable et tomber comme une douce caresse sur ces choses endormies. Et j'écoute. — Comme pour réaliser mon rêve, un gong aux résonnances lentes et espacées épand ses vibrations lointaines de cloche perdue dans les bois. Sans doute quelque Muong rend-il ses derniers devoirs à quelque cher mort !

Oh oui, ces arbres sont beaux ! Ils sont tels que jamais je n'en ai vu de si imposants. Il tombe de leurs feuillages un recueillement profond, un silence effrayant fait des mystères de tout un monde disparu. Il semble que leur grandeur s'exalte encore par le caractère sacré de leurs ombrages et par l'atmosphère de paix et de calme qu'ils font planer sur ce champ de repos.

Tout autour de moi les anciennes tombes, au sol déprimé, sont nettement indiquées par des pierres plates enfoncées verticalement dans la terre qui surgissent nombreuses, pareilles à de petits cromlechs. Les plus récentes sont recouvertes à un mètre du sol par des miniatures de maisons. Sur le tertre du charbon est répandu, et sur le plancher de bambou, dans l'intérieur de la frêle demeure, des parents pleins de sollicitude ont

---

eu le soin de placer quelques grains de riz, du bétel et du tabac dans des paniers tressés. Le défunt n'aura pas à souffrir des nécessités matérielles dans sa nouvelle vie errante d'âme dont la destinée reste indécise et vague pour la pensée de ces cerveaux primitifs et bornés que ne traverse nul souci des choses inconnues et qui, à défaut des grandes religions déterminées, acceptent la lie des superstitions les plus abrutissantes.







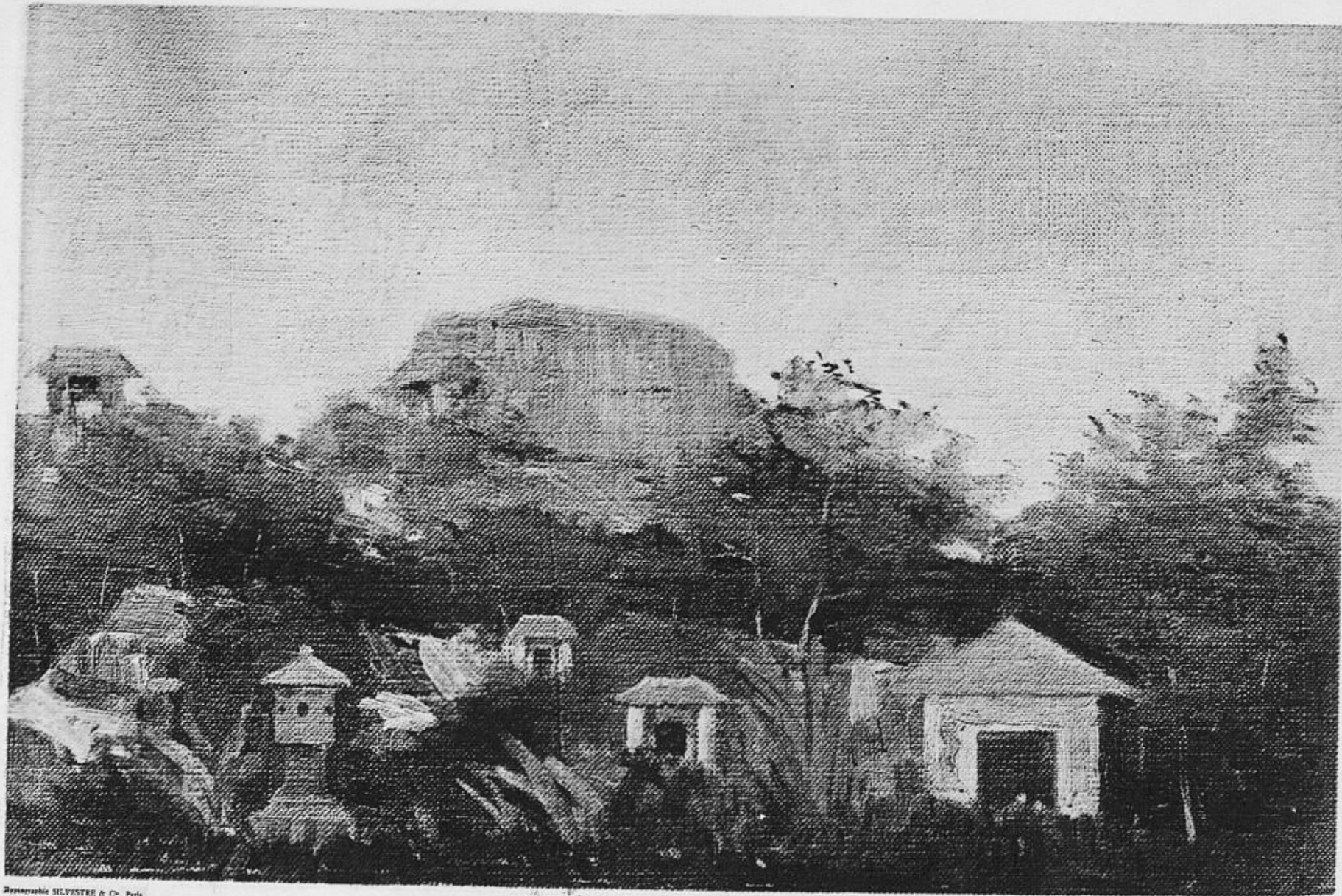


Illustration SILVESTRE & Co. Paris





TY-BA ET LE TIGRE



## TY-BA ET LE TIGRE

Ty-Ba, tu m'as souvent donné l'explication des vieilles légendes et des superstitions du pays. Celle-ci, parmi tant d'autres, m'amuse davantage, car elle me permet enfin de répondre aujourd'hui par une inoffensive taquinerie à tes malicieuses réflexions.

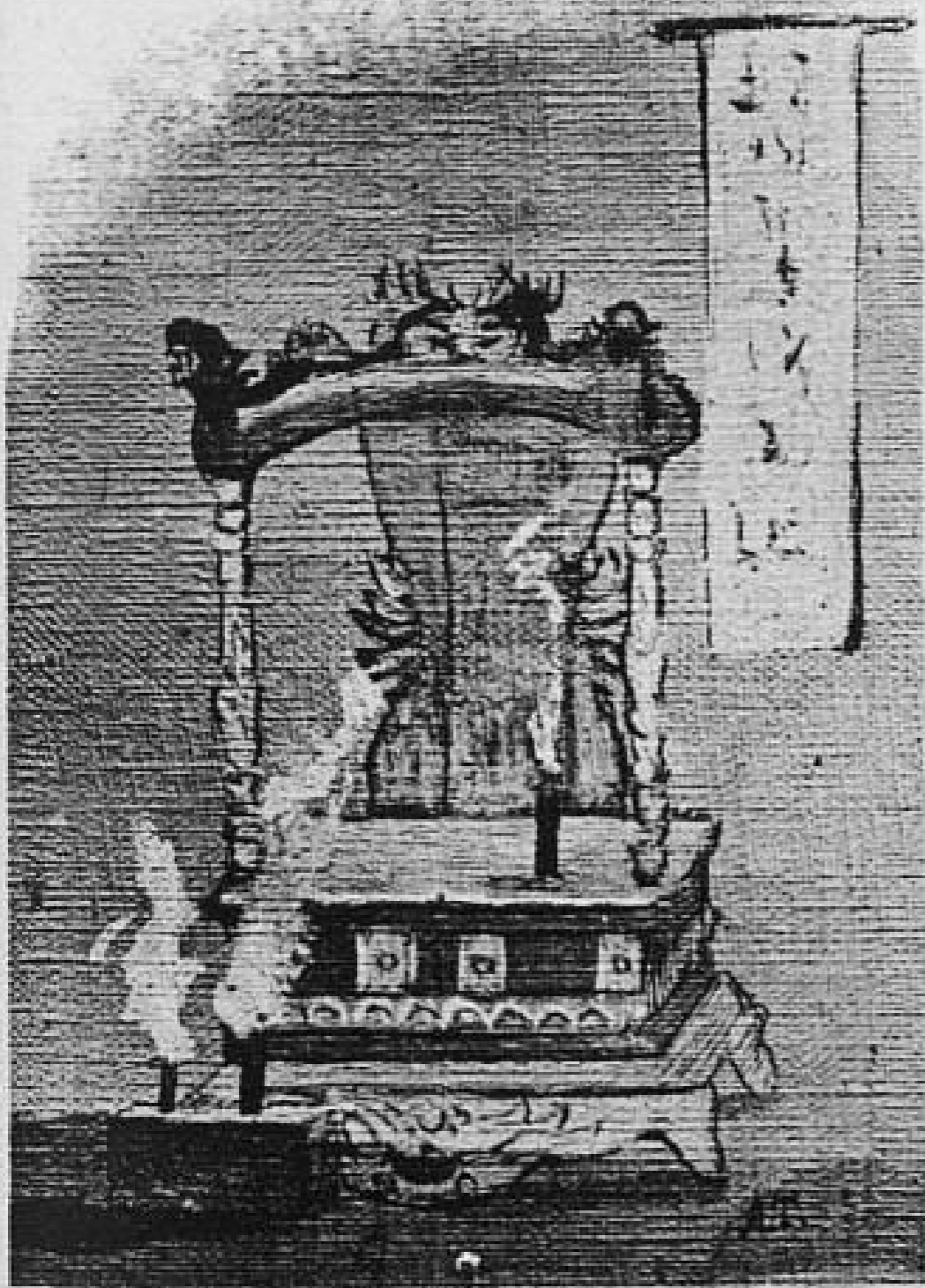
Tu me dis qu'il faut parler bien bas, très bas, du tigre, oh ! pardon, de Monseigneur le Tigre, veux-je dire, — c'est ainsi qu'on le désigne très respectueusement dans ton pays. — Nous ne devons pas en dire du mal surtout, car ce grand personnage dont l'ouïe est des plus fines pourrait entendre les imprécations proferées contre lui et sournoisement exercer sa vengeance impitoyable. Tu m'apprends que sur les autels des ancêtres, à l'entrée des villages, sur des pierres tumulaires, on affiche de pompeuses louanges, de basses flatteries, on brûle des bâtonnets parfumés en l'honneur de ce puissant destructeur pour détourner sa colère et ses maléfices.

Tu m'apprends que sur les autels  
des ancêtres,  
on brûle des bâtonnets parfumés

firmes à très haute voix qu'il est lâche, hypocrite, fourbe ! Et toi de crier, tremblante et inquiète, en fermant hâtivement les portes derrière moi, en appliquant tes cinq petits doigts contre mes lèvres pour arrêter cette avalanche de blasphèmes :

Assez, assez !.... monsieur le Tigre lui bien entendre ! Lui pas content !

Mais je vais te rassurer, tremblante Ty-Ba, car aujourd'hui même, ce



matin, dans les sentiers de la forêt, j'ai rencontré le terrible ennemi, ce demi-dieu si redouté. J'ai fait un pacte avec lui :

— Respecte Ty-Ba, lui ai-je dit, ne touche pas au plus petit cheveu de sa tête, n'aie pas de mauvais dessins contre elle. De mon côté, je m'engage à ne jamais tourner les deux **yeux de** mon fusil contre toi.

— C'est convenu, m'a dit monsieur le Tigre en rentrant ses griffes et en plaçant son énorme patte dans ma main.

— C'est convenu.

Nous voilà devenus de bons camarades. Toi tu redeviens joyeuse et tu tournes autour de moi en battant des mains, convaincue désormais que *Monseigneur* ne viendra plus troubler ton sommeil et que si tu le rencontres un jour paresseusement allongé dans les clairières ensoleillées de la forêt, il se lèvera respectueux et craintif pour incliner, par trois fois jusqu'à terre, ses reins souples et puissants qui s'humilieront en de gracieuses et félines révérences.



NOCTURNE





## NOCTURNE

C'est la nuit. Plus de lumière sous les *cai nhàs* basses et muettes du poste de Mañ-Chau. Les dernières conversations des légionnaires languissent. Tout semble dormir dans le poste. Le falot du sous-officier de ronde vient de s'éteindre brusquement, et tandis que résonne le dernier : *halte-là, qui viou !* répété d'une voix aiguë et enfantine par un tirailleur Tonkinois de faction sur la palissade, j'allume une cigarette et, perdu dans un rêve qui monte vers les étoiles semées dans le ciel sombre comme de petites taches blanches, j'écoute les mille bruits qui s'élèvent confus et mêlés dans le silence de l'ombre. L'oreille inattentive d'abord et comme bercée par le continuel murmure des choses, note bientôt chaque souffle, sépare chaque plainte et distingue la moindre vibration.

Là, tout près, dans la forêt voisine, qui borde notre fossé d'enceinte, un doux frissonnement de feuilles agitées sous le léger effleurement du vent vient adoucir mes lassitudes et réveiller mes forces engourdies.

Peu à peu, de ces grands arbres aux noires silhouettes qui tordent leurs branches énormes et prennent des allures de fantômes, un grand soupir sort large et profond, mystérieux et doux, fait de tous les gémissements des êtres qui naissent, luttent et meurent, immense bourdonnement de la nature en travail déroulant sa destinée invariable et éternelle, concert grandiose des gigantesques enfantements toujours renouvelés.

Là, dans le mystère de la grande forêt, suivant la coutume des Muongs, des générations sont ensevelies. Parmi les hautes herbes, dans l'enchevêtrement des racines ou bien dans le creux des ravins, les ossements des grands fauves errants blanchissent. Les feuilles mortes lentement détachées s'envolent, et à chaque moment, à chaque seconde, le sol est éternellement jonché de leur pluie d'or. Insensiblement les branches les plus vivaces tombent desséchées, et parmi les grands arbres géants, les plus vigoureux, les plus puissants s'écroulent, abattus par la tempête ou chargés d'années pour s'émietter et se fondre dans la terre. C'est la mort poursuivant son œuvre destructrice bientôt suivie d'une splendide résurrection. Car sur cet humus fécond, fait de végétations et de faunes disparues, jaillissent de nouveaux arbres à la sève débordante, des lianes

aux spires échevelées, des banyans superbes aux ramures mystiques, des letchis ronds et touffus, des cactus épineux, des aloès aux feuilles épaisses et rigides d'une hauteur invraisemblable, des lataniers aux larges éventails d'or, et mille plantes encore plus merveilleuses dans leur magnifique épanouissement. Sur toutes ces pourritures accumulées naissent de nouvelles vies, des infiniment petits, organismes imperceptibles, des fleurs aux couleurs éclatantes d'un lourd et fade parfum, des larves rampantes qui finiront demain leur cycle éphémère et seront perdus dans le tourbillon des choses disparues.

J'écoute encore. Il me semble entendre le craquement du bois sec tombant des hautes cîmes et le bruissement des feuilles agitées. A chaque minute le cri plaintif et sourd des oiseaux de nuit se répétant comme un triste ululement : hou ! hou ! — Maintenant, c'est le beuglement formidable d'un crapaud d'une espèce inconnue, se confondant avec le court miaulement du chat tigre qui rôde et se déplace, en quête d'une proie, dans tous les coins de la forêt. Enfin, dans le lointain indécis, des grandes clairières vides et mornes auprès des étangs visqueux et fétides, le cerf brame longuement et son appel lamentable se répète comme une plainte amoureuse et désespérée dans un écho qui se perd sur les montagnes voisines.

Je marche lentement et soufflant le point rouge de ma cigarette qui brûle dans l'obscurité, j'écoute toujours les mille bruits qui montent plus assourdissants jusqu'à moi et voltigent en vibrations infinies dans l'air humide et lourd. L'ouïe affinée pénètre peu à peu le cri cri des grillons, le grincement strident et prolongé des insectes ailés dont les hélices ont des résonnances de crécelles, le chant saccadé d'un énorme lézard désigné par son cri : *tocké ! tocké !* et là, dans la mare, le croassement berceur des grenouilles qui s'interrompent au moindre bruit pour reprendre ensuite une à une, dans un crescendo vertigineux, leur invariable chanson.

Au milieu de tout cela, les ronflements sonores aux tonalités multiples exhalés par des légionnaires étendus sur leurs chalits de bambou dans le casernement voisin, viennent donner une note grave à cet immense concert, tandis que des paillottes de l'ambulance sortent les plaintes monotones et scandées des malades se tordant dans l'angoisse de leur douleur, les râles et les hoquets des longues agonies et les cris des délires bruyants et enfiévrés.

Oui, je les écoute depuis quelques instants. L'un d'entre-eux, surpris par l'impitoyable accès, anéanti dans les rêves où la pensée vacille vers les limites de l'inconnu, égaré dans les chimères de son inconsciente douleur, s'acharne avec envie aux vieux souvenirs de sa vie. C'est à présent une réminiscence de l'autrefois. Il se revoit fier et brave, dans toute la plénitude de ses forces et de ses vingt ans, lui qui ne sera bientôt plus ! Ah ! je le connais bien, ce pauvre Ignard, un malade désespéré, ancien

soldat de la marine, qui pendant la guerre de 1870 avait vaillamment conquis la médaille militaire à Bazeilles. Après avoir posé devant de Neuville pour *la dernière cartouche*, il s'en va indécis et dégoûté, traînant une existence mouvementée et aventureuse qui le conduit jusqu'à la Trappe, disent ses camarades de la Légion, toujours crédules pour les romans des autres et passionnés pour les histoires merveilleuses. — Il jette le froc et s'engage enfin au régiment Étranger, fait colonne dans le Sud-Oranais et vient mourir obscurément, pauvre héros chevronné, philosophe dédaigneux et insouciant de la mort, dans un coin perdu et sauvage du Tonkin.

Je l'ai vu tout à l'heure dans ma ronde de nuit, et malgré son œil atone et vague, malgré l'écume bavant de ses lèvres et sa face cyanosée d'homme qui suffoque, j'ai bien retrouvé le type crâne et fier, au grand nez énergiquement tordue qui figure sur le tableau du maître.

Et maintenant, à chaque minute, entre deux souffles d'une navrante tristesse, il répète ces mêmes mots martelés d'une voix forte et impérieuse qui résonnent lugubrement dans tout le camp :

— Tournez à gauche !

Un silence.... puis encore :....

— Tournez à gauche, vous dis-je, ah ! troupiers de malheur, va !

Il se tait et reprend bientôt après :

— Voulez-vous tourner à gauche....

Oh ! oh ! c'est trop fort !

Et comme les soldats imaginaires qu'il commande ne paraissent pas le comprendre, il se désole, découragé et comme impatienté.

— Mais tournez à gauche ! — Voyons m'écoutez-vous ? vous allez m'obéir, n'est-ce pas ? J'étais à Bazeilles, moi ! oui à Bazeilles, Bazeilles !!

Il continuera longtemps ainsi, et ce, pendant que les chiens aboient longuement dans la nuit et semblent se répondre dans le lointain des villages.

A l'autre extrémité du camp, devant la *cai nhà* du commandant, les heures sont piquées sur un gong par un homme du poste de police. Et les vibrations lentement détachées se dispersent et meurent dans l'ombre de la nuit. A ce signal, aux quatre coins des palissades, les factionnaires, des légionnaires ou des tirailleurs psalmodient en des tonalités inégales et



Señtinelle, veillez !

exotiques le : « Sentinelle, veillez ! » répété comme un appel qui chassera l'irrésistible sommeil.

Je m'approche enfin de chez moi, mais le tirailleur Tonkinois de garde croise la baïonnette et de sa voix aiguë et épeurée me crie :

— *Halte là ! qui viou !*

— Puis comme s'il achevait une leçon mal apprise, il reprend plus lentement :

— *Abance au oualliment !*

Et je rentre pour m'endormir bientôt, étrangement bercé par les cris perçants et les frémissements des rats qui, là-haut dans l'enchevêtrement de la toiture et sous le chaume, se poursuivent au-dessus de ma moustiquaire dans une course bruyante et vertigineuse....

.... Il est deux heures. On frappe il me semble....

— Qui est là !

— C'est moi, monsieur le docteur, Brochet, de garde à l'ambulance.

— Ah ! quoi de nouveau ?

— Ignard vient de mourir.



CHEZ LES MUONGS



## CHEZ LES MUONGS

C'est le soir, un peu de fraîcheur vient réveiller les somnolences des longues heures passées dans l'attente d'une brise, dans l'alanguissement de tout le corps brisé et ruisselant de sueur. Je vais alors dans les villages voisins rechercher de nouvelles impressions, découvrir des coins de tableaux jamais entrevus, surprendre des scènes simples et naïves et jouir de l'effarement de tout un monde terriblement intrigué par ma présence inattendue.

Ce sont d'abord des toutous gris et fauves, à la queue panachée, qui fuient et aboient en me montrant du haut des escaliers la blancheur de leurs crocs. Puis les Muongs robustes et forts dont le torse nu aux attaches vigoureuses et larges ont des reflets de bronze. Inquiets, ils s'arrêtent près de moi, le regard fuyant et bas; leurs mains ballantes serrent des coupes-coupes dont le grossier fourreau de bois est élégamment suspendu à la ceinture, et les yeux ne reprennent leur mobilité qu'après mon passage.

Ce sont des congais, jeunes ou vieilles, qui décortiquent le riz dans une auge couchée devant la maison en le frappant lentement avec la pointe d'un palier qui tombe et remonte tenu d'une seule main, tandis que l'autre est collée sur les hanches. Elles sont nonchalantes, presque gracieuses. Leurs visages seraient réguliers si des lèvres épaisses et charnues, dans un disgracieux retroussis, ne venaient en alourdir les traits. Les yeux sont noirs et caressants. Sur la tête une étoffe gros-bleu, dont les pans retombent coquettement à l'égyptienne sur le front et cachent les cheveux abondants retenus en arrière par une chaînette d'argent. Les bras ornés de quelques bijoux informes se détachent de la poitrine et se fondent dans une belle proportion avec le reste du corps. Les seins durs et puissants frémissent à chaque pas et sont à peine contenus par de longues ceintures rayées de couleurs multiples se renouvelant dans un même dessin. La taille veule et large a des déhanchements de bête toujours prête pour l'effusion des suprêmes tendresses. Un simple jupon jeté sur ces croupes mouvantes, retombe à peine au-dessus des genoux, moule complaisamment des cuisses athlétiques, et cache faiblement tout ce que la pensée a déjà pénétré. Et la vue de ces mollets



découverts, la divination de ces rondeurs riches de fécondité, de ces formes à peine dissimulées roulant sous la toile indiscrete, toute la luxure de cette chair livrée sans mystère à la concupiscence des yeux complaisants, éveillent des idées de bestiale lubricité, donnent des envies folles et soulèvent, dans un coin de la brute, des désirs qui séchent la gorge. Oh ! rouler ces proies faciles et inertes sur l'herbe épaisse dans un coin sombre de la forêt, dans un étroit sentier délaissé, et les baiser goulûment ! puis oublier, comme tout honteux de l'impulsion inconsciente.

Bien souvent, j'apparais brusquement derrière une haie de cactus et



Sur la tête

alors la scène change. Ces femelles effarouchées prennent la fuite, ballottant leurs petits suspendus sur le dos. Elles s'en vont dans les retraites connues de la forêt en poussant des cris désespérés et des appels qui préviennent toutes celles qui restent encore dans le village.

Elles disparaissent affolées devant le chef étranger porteur d'une boîte bizarre et mystérieuse, mon appareil photographique. Peut-être pensent-elles qu'il y a là-dedans une nuée de mauvais, de bien mauvais génies qui n'attendent qu'un signe de moi pour s'accrocher à leurs jupes. Cependant, pour mieux les observer, j'arrive bien lentement en assouplissant mes gestes et m'efforçant d'exprimer la douceur et l'humilité de mes sentiments par l'attitude la plus avenante et la plus inoffensive. D'une main, j'essaye de cacher ma maudite barbe, car je ne suis plus un homme pour ces gens-

là, mais un être fantastiquement velu, et de l'autre je montre des petites pièces blanches aux gamins qui, plus insouciants et plus curieux, veulent bien se laisser approcher. Je tâche de calmer leurs appréhensions par des gestes très doux, par mon sourire le plus hypocritement ébauché. Mais, peine perdue, je sens que je suis antipathique.

Si parfois j'entre par surprise dans une maison, au risque de me casser les reins aux marches branlantes de l'escalier et d'endommager mes jambes entre les larges fissures du parquet où le pied s'enfonce et disparaît, tous ces sauvages prennent des attitudes de chiens malheureux qui, par crainte de la bastonnade, se sauvent dans les angles de la chambre, le regard soupçonneux et détourné. Les enfants piaillent affreusement et se démènent comme des diabolotins groupés autour des

mères avachies et retirées dans l'ombre de la salle ; car il y a là plusieurs familles et aussi plusieurs maris pour la même femme, conséquence des incursions fréquentes des pirates chinois et peut-être aussi vieux souvenir de mœurs et de traditions importées du Tibet où la polyandrie est chose naturelle. Celles qui n'ont pas encore connu le verbe — il y en a encore quelques-unes, paraît-il — disparaissent bien vite et gagnent en rampant le haut de l'escalier ; si je leur fais dire par mon boy de ne pas avoir peur, les hommes répètent bêtement : ia ! ia ! Je recommence alors la distribution de ma monnaie blanche, et quand tout ce monde ahuri semble rassuré, je regarde dans tous les coins sombres, portant mes doigts sur toutes choses, remuant des objets couverts de poussière et noircis par la fumée s'élevant librement du foyer qui flambe dans son grand cadre de bois plein de terre. Au-dessus du feu, sur un clayonnage, des vers à soie accrochés à un bouquet de branches coupées terminent leurs cocons dorés. Une vieille fait bouillir dans une marmite ceux qui sont arrivés à leur complet développement, puis les prenant dans l'eau brûlante les effile patiemment de ses doigts roulés ; et la soie jaune et ténue tombe dans un panier dessinant des méandres infinis comme le fil d'un écheveau lentement dévidé. Ici un métier analogue à ceux de nos derniers tisserands des campagnes de France, seulement les proportions sont plus réduites et la toile plus grossière. Là des arbalètes, des carquois avec leurs flèches aux pointes noircies par des poisons inconnus, des fusils rouillés aux ressorts incertains retenus par des bouts de ficelle, des sécateurs pour couper le riz, des paniers aux fins tressages, de vieilles hardes entassées dans des hottes indiquant l'instabilité de cette existence de nomades, des moustiquaires noires où s'abritent les petits mômes défiants et les aïeules décrépites. Enfin, près d'une fenêtre, à l'endroit le plus éclairé, sur une natte confortablement étalée, une fumerie d'opium, luxe suprême du vice qui n'épargne même pas ces isolés de la race jaune, malgré leur pauvreté. Au-dessous du plancher branlant de bambou, les buffles ruminent et soufflent. Ils se vautrent lourds et visqueux dans d'épais fumiers faits de leur bouse et de toutes les déjections humaines descendues le long des fissures.

Dans le coin retiré d'une habitation je remarque deux énormes troncs d'arbres parfaitement ronds, d'égale hauteur et polis sur toute leur surface. Ils sont recouverts d'étoffes voyantes, aux dessins anguleux et hiéroglyphiques, de couleur bleue, rouge et noire. Tous les deux reposent sur un léger tréteau, et semblent sciés en deux moitiés égales dans toute leur longueur, car la fissure se dissimule mal sous le mastic grossier qui la couvre. Je soulève les draperies, tandis que toute la famille effrayée me regarde avec angoisse ; et comme je m'étonne de la présence de ces meubles étranges, on m'apprend que les vieux parents, morts à très peu d'intervalle, sont couchés depuis près de quinze mois sous cette épaisse



enveloppe creusée pour les recevoir. Leur inhumation ne peut avoir lieu qu'après certaines fêtes de famille et doivent s'accompagner de cérémonies qui se retrouvent à peu près les mêmes ici que chez les Tonkinois. Seulement, chez ces pauvres et besogneux montagnards, victimes passives des pirates chinois, les fils attendent d'être assez riches pour pouvoir régaler d'un porc ou d'un buffle tous les parents et amis du village en l'honneur des ancêtres. C'est en bien mangeant la part qui était virtuellement réservée à Bouddha ou aux énigmatiques et indécises divinités, qu'on est agréable aux défunts et qu'on leur attire les bonnes grâces et la tranquillité dans ce semblant de vie future à peine entrevue. Alors seulement les morts sont accompagnés dans le sein de la forêt, on brûle quelques branchages sur la terre qui les couvre, et là, dans le grand silence des nuits, ils reposent éternellement entre quatre petits cromlechs au-dessous des grands arbres mystérieux.

Et tout surpris de cette tradition bizarre, je songe aux conceptions fantastiques des visionnaires disparus : Edgard Poë et Baudelaire, je pense encore au subtil et macabre Rollinat, le poète des *Spectres* et des *Ténèbres*, dont l'âme assombrie, après avoir chanté les tristesses et les larmes des résignés, se complait dans l'analyse des dissociations dernières, et rêve devant le mystère des suprêmes désenchantements et le secret des lentes putréfactions :

. . . . .  
 Sous le drap que mangent et rouillent  
 L'humidité froide et le pus,  
 Les innombrables vers qui grouillent  
 Sont-ils affamés ou repus ?

. . . . .  
 Que devient donc tout ce qui tombe  
 Dans le gouffre ouvert nuit et jour ?  
 . . . . .

Mais quand à l'âme revit-elle  
 Avec son calme ou ses remords ?  
 Faut-il crier qu'elle est mortelle,  
 Ou qu'elle plane sur les morts ? . . . . .

Et quels beaux vers inspirés par les hantises des farfadets et des fantômes invisibles errant dans cette demeure, quels rictus amers seraient encore venus s'ajouter à l'*Enterré vif*, à la ballade du *Cadavre*, au rondeau du *Guillotiné*, au chant de la *Morgue*, si comme moi il avait pu voir ces cercueils étranges, objet d'une longue sollicitude de quinze mois, ces deux lourdes masses dissimulant dans leurs fibres des corps atrocement ridés, des chairs décomposées silencieusement rongées par les vers ? Certes sa fantaisie, sans le cruel effort d'une imagination exaltée, aurait



Glyptographie SILVESTRE & Co, Paris.





serti des rimes frémissantes de réalisme pour exprimer ce contraste qui vient à mon esprit. Car dans cette case isolée de Muongs, à chaque heure du jour la vie sourit à la mort et la frôle. Ici, tout près, une nichée de petits êtres, des enfants nus rient, pleurent, grimacent, essaient leurs petons incertains sur le plancher vermoulu, se suspendent aux mamelles gonflées de la mère, glissent et montent sur ses jambes, s'accrochant aux jupes, puis dorment de leur sommeil paisible... Là, au contraire, deux aïeux restent immobiles et anéantis dans la mort ! on les garde comme des objets familiers, des meubles aimés sur lesquels on aime à s'accouder.

La nuit, dans ce site paradisiaquement sauvage lorsque le vent souffle dans les ravins et tord les grands arbres, quand la tempête gémit sous les paillettes ébranlées faisant craquer les bambous disjoints, tandis que l'orage grondant et terrible réveille tout ce monde, que deviennent les folles terreurs, les craintes des réapparitions spectrales de trépassés ? De telles conceptions peuvent-elles troubler l'esprit de ces simples primitifs ?..... Hélas ! Que ne suis-je poète pour deviner et chanter de tels cauchemars ? Et plus prosaïquement, je pense que le sauvage montagnard qui me parle debout devant sa maison, se réveillera ce soir, cette nuit peut-être, près de sa femelle dont les chairs attiédies sous les vieilles étoffes provoqueront les bestiales ardeurs. Alors sans plus songer aux ancêtres, à ces choses mortes, ils s'accoupleront et leur étreinte mouvante secouera dans leurs cercueils les vieilles momies ratatinées. Car c'est ici comme dans la forêt voisine où l'arbre nouveau jaillit des entrailles de la terre près de celui qui s'est écroulé chargé d'années et va se dissocier sur les feuilles humides.

O l'éternel recommencement de la vie !





# LES PETITS HÉROS

;





## LES PETITS HÉROS

D'un tout petit réduit voisin de l'ambulance on sort une longue caisse carrée faite des débris de caisses du commerce plus petites, car sur l'une des planches on peut encore lire : « haut — fragile ! » Sur ce cercueil improvisé qui cache les restes d'un légionnaire, on étend un drap blanc, puis on place une vareuse aux boutons de cuivre défraîchi, un képi avec sa grenade rouge sur turban noir, une épée baïonnette tenant au ceinturon, et enfin une couronne faite de feuillages sombres où sont piqués quelques camélias blancs et roses. Le tout est fixé par des cordes sur des traverses de bambou que quatre légionnaires enlèvent sur leurs épaules.

— Portez armes ! — Arme sous le bras droit !

Et le petit convoi s'ébranle lentement, silencieux et recueilli, dans le petit sentier tortueux de la forêt où le soleil qui filtre le long des branches comme au travers d'un crible, semble danser par places sur la blancheur immaculée de nos casques. Le commandant du Castel, toujours correct, irréprochable dans sa tenue comme le serait un élégant officier dans une garnison de France, marche le premier, très grave, très triste, suivi du capitaine des Tonkinois et du lieutenant de la Légion. Puis derrière nous viennent les sous-officiers, tous les Européens du poste et enfin un groupe de tirailleurs indigènes qui frôlent doucement les feuilles sèches sous leurs pieds nus.

Le chemin se rétrécit parfois arrêtant la marche des porteurs qui déposent leur charge funèbre pour la faire passer ensuite avec des précautions infinies. Durant ces longues minutes d'attente anxieuse, nos yeux inquiets suivent les dures secousses et les oscillations de la lourde caisse. Plus loin les branches inclinées, les troncs énormes des arbres déracinés, les chapelets de lianes immobilisent encore le convoi. Devant ce nouvel obstacle la pensée semble s'attrister davantage, tandis que les ordres donnés à voix basse, des chuchotements rapides viennent seuls troubler cette religieuse mélancolie.

Sur les hautes tiges inclinées des bambous, les tourterelles aux tons de cendre jettent dans l'air leurs appels langoureux et semblent suivre de

leurs roucoulements prolongés comme d'une musique primitive le mort que nous accompagnons.

C'est là, tout près, dans la forêt, dans ce coin paisible à peine débroussaillé, où de petites croix grises avec des noms à demi effacés surgissent trop nombreuses, qu'il a fallu créer le cimetière de ce poste récent, car dans la plaine des rizières l'eau envahissait les trous creusés laissant surnager lugubrement les corps ensevelis.

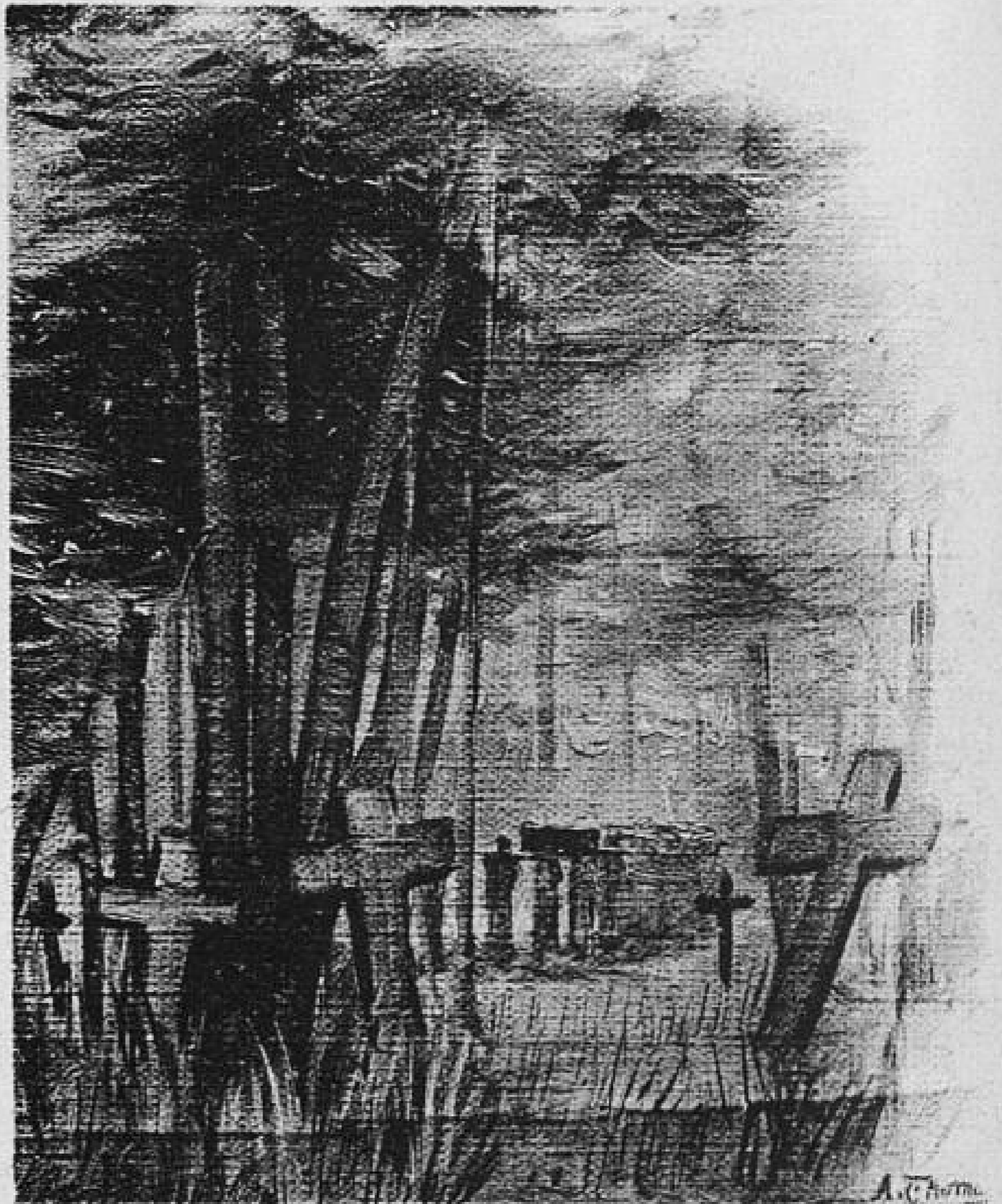
Nous approchons maintenant de la fosse béante et profonde, entre ses deux monticules de terre fraîche et dorée qui cède et glisse sous nos pas. Les hommes de piquet, raides et pâles, se placent de chaque côté et portent les armes devant ce camarade de la veille : premier et suprême honneur du soldat !

Au milieu du cercle, le commandant, dont tous nous connaissons les idées religieuses, sort de sa poche un tout petit missel et lit les prières des morts ; puis d'une voix qui s'élève solennelle et sincère, il répète la grande et sublime invocation que

les faibles et les humbles de tous les mondes et de toutes les religions clament aux heures de souffrance et d'épreuve vers l'Être tout puissant et mystérieux : « Notre père qui êtes dans les cieus..... »

Au même instant, le cercueil descend et disparaît dans la terre, lentement, sourdement, avec un bruit de pierres tombées sur quelque chose de creux. Chacun de nous s'avance, se découvre et jette sa pelletée de sable comme un adieu à celui qui n'est plus, les officiers d'abord, puis le groupe des soldats qui sortent tour à tour des rangs et semblent troublés par leur intime douleur.

Et tandis que le trou noir se comble des flots de terre précipitamment déversés sur les planches qui résonnent, nous rentrons rêveurs et l'âme envahie par une tristesse infinie. En enjambant les tombes de nos morts,



C'est là... dans la forêt... où de petites croix grises

nous songeons involontairement aux inconnus qui viendront s'ajouter à ceux déjà couchés sous nos pieds et feront se répéter encore une fois cette cruelle et triste cérémonie. A qui le tour maintenant? et les plus faibles, les plus fatigués pâlissent.

Ah! nos morts ne sont pas des grands comme les Garnier, les Rivière, les Courbet tombés bravement pour la grande patrie et que la France a quelquefois acclamés et pleurés. Non, ces morts sont des modestes, des obscurs qui reposent silencieux et ignorés comme des héros inconscients de leur dévouement sublime, sans les riants espoirs et les vastes horizons de la gloire lointaine. Qui parlera d'eux? Qui dira leurs noms? Qui versera des larmes sur leurs tombes cachées et relèvera leurs croix bientôt pourries et rongées! Demain peut-être, nous aurons quitté cette contrée pour toujours.

Dormez donc, braves et chers amis, dormez dans le sein de la grande et mystérieuse forêt où votre cimetière semble un berceau! Reposez sur ces montagnes du Tonkin, sous des guirlandes de lianes à l'ombre des banyans gigantesques qui égoutteront leur rosée sur vos tertres jaunis, près de la clairière où le cerf brame sa plainte comme un chant de deuil sous les feuilles tombées des grands arbres où des oiseaux rouges et bleus papillonnent dans les branches et chantent comme s'ils voulaient nous redire vos rêves! Des êtres chers ne pourront vous couvrir de fleurs, mais hélas! là-bas sur la terre natale, l'impitoyable oubli serait aussi venu, plus rapide et plus banal peut-être! Ici, du moins, vos cendres dormiront éternellement sans être jamais remuées, ni réveillées par la pioche du fossoyeur.

Qu'un d'entre vous conserve pieusement vos noms et les redise pour ceux qui sauront vous aimer, pauvres chers morts! Sergents Barlé, Duboscq, André, Brun, jeunes enfants de vingt ans volontaires dans la marine, caporal Ignard, soldats Rudiger, Bertrand, Repsamenn, Point, Buisson, Rose, Chouard, Conrath, braves et intrépides légionnaires, j'en passe et des meilleurs, tous tombés comme bien d'autres semés dans tous les coins de cette terre du Tonkin que vous humbles et petits avez faite nôtre.





PARFUMS D'ORIENT



## PARFUMS D'ORIENT

A Lang-Yen, dans une ville du Delta, avoisinant la mer où je suis venu me reposer des fatigues supportées dans la haute région.....

Notre repas du soir est fini, le thé fume dans les fines tasses bleues de Chine. Lap, connaissant nos habitudes, étend sur la table un maigre tapis aux couleurs douteuses et dispose avec un talent de croupier les cartes usées et dévernies qui depuis des semaines servent à nos interminables parties de whist. Mais au moment de prendre place, nous apercevons entre les colonnes en bois de teck qui soutiennent le portique de la pagode la malicieuse tête de Ty-Ba brusquement apparue dans l'entrebaillement du store soulevé. D'un petit air mystérieux elle fait signe à l'ami Bonafol d'approcher comme pour lui confier un secret d'importance. Pendant quelques minutes un colloque animé s'engage entre eux. Nous entendons des chuchotements, puis le rire franchement moqueur de Ty-Ba et nous remarquons la mine contrainte et intriguée de Bonafol dont le visage s'empourpre sous l'émotion d'une agréable surprise, car il ne cesse de répéter :

— Merci, merci, tu es bien gentille.

Et Ty-Ba de reprendre :

— Si le capitaine veut voir tout de suite, la congai est là.

Bonafol n'ayant prévenu personne du petit complot tramé avec la complicité de Ty-Ba, paraît de plus en plus embarrassé et nous enverrait volontiers à tous les diables. Mais j'ai compris :

— Allons, vieux satyre, à quoi bon toutes ces cachotteries inutiles ? Mais j'ai parfaitement deviné, mon cher, que depuis quelques mois la chanson monotone des chastetés contenues te lasse. Ta riche nature souffre des tourments d'une continence trop prolongée. Je te vois inquiet, taciturne et, lorsque nous sortons dans les rues de Lang-Yen, ton œil s'allume reluisant de concupiscence et de convoitise à la vue de la moindre femelle annamite frôlée sur ton chemin. Sur toute ta physiologie, en ce moment là, éclate l'orage des désirs inassouvis et rageusement contenus. Je sais bien que tu as peur des coups de pieds de la Vénus jaune, c'est ce qui t'a prudemment retenu jusqu'à ce jour ; mais « l'amour est le plus fort », et pour combler le vide de ton cœur, tu as chargé



Ty-Ba, avoue-le donc, de trouver l'âme sœur de ta flamme anonyme. Et combien pour la commission ?

— Es-tu bête ?

— N'est-ce pas que je touche juste ? Tiens je parie même deux « Veuve Cliquot » que la femme révée soupire derrière le store. — Alons Ty-Ba, introduis l'accusée.

Et ma congai de rire aux éclats en se tapant les cuisses, hésitant malgré tout devant le silence de Bonafol. Alors, sans plus demander d'autorisation, je sors de la pagode et je traîne par la main un chétif avorton baisant la tête, grognant, maussade et ahuri par les regards des camarades maintenant intéressés. En même temps Ty-Ba pousse devant elle un second personnage au visage hypocritement composé.

L'enfant peut avoir treize ans à peine. C'est une fillette indigène à peine nubile, aux formes indécises et grêles, aux épaules anguleuses et dont l'aplatissement des hanches et l'absence de poitrine permettent toutes les suppositions et laissent tout d'abord l'observateur hésitant dans l'imprécision d'un sexe. Sa figure safranée est déjà vieillotte et misérable ; ses yeux presque chassieux, ses méplats fortement accusés, son nez horriblement camus, suffiraient pour décourager les meilleures volontés, et soulever des nausées.

Ses vêtements, frappés et salis, dégagent une vague odeur d'huile rance avec des relents de hardes surannées et de vieux linges macérés dans la crasse humaine. Et enfin, par dessus tout, une platitude d'expression, un indéfinissable abrutissement répandu sur tout son être !

— Mes félicitations, mon cher !

Puis chacun de nous, très grave et très comiquement recueilli, va serrer la main à ce pauvre Bonafol. Mais lui ne veut pas comprendre, et tenaillé par les impatiences d'une immédiate et complète possession, met une complaisance infinie à détailler favorablement les charmes absents de la nouvelle venue.

— Plaisanterie à part, elle est relativement passable cette petite, n'est-ce pas, demande-t-il ?

— Ecoute Bonafol, je connais un peintre de talent ; il sera certainement séduit quand je lui proposerai le sujet de ce tableau : Bonafol en amour, un bandeau sur les yeux.

— Mais enfin, tout le monde ne peut pas avoir une Ty-Ba.

Puis, sans plus se soucier de nos moqueries, sans plus nous demander conseil, Bonafol entre en pourparlers avec la hideuse vieille, la mère, dont l'œil s'allume cupidement à la vue des piastres miroitantes sous la lueur de la lampe posée sur la table. Le prix est longuement débattu. Ty-Ba défend énergiquement les intérêts de mon ami et dans son jargon enfantin répète les exigences croissantes des deux femmes. Elle réclame des piastres, encore des piastres, la vieille dont les sordides appétits

s'exaltent d'autant plus que Bonafol dissimule mal son impérieux besoin de posséder sa nouvelle conquête. Elle empoche bien vite les nombreuses pièces blanches qui lui sont comptées, et se sauve enfin après d'obséquieux *tchin-tchin* et mille paroles débordantes de reconnaissance et de joie. Au milieu de nous tous, et donnant la main à son nouveau maître, la fille reste seule, encore plus lamentable d'aspect et plus affreusement laide.

— Hyménée ! hyménée ! glapissons-nous tous en chœur, comme pour rompre un silence qui commence à devenir gênant. Alors le gros Nurgère s'avance au milieu de la salle, prend une pose hiératiquement grotesque de génie de pagode avec son ventre bedonnant et sa grosse face épanouie :

— A genoux, mes enfants, s'écrie-t-il, à genoux !

Comme Bonafol hésite, nous nous précipitons sur lui et l'obligeons à s'affaler de force sur les dalles. La petite congai imite son exemple.

Nurgère, avec un air inspiré et solennel, étend ses deux mains sur leurs têtes :

— Par le scintillant nombril de ce Bouddha qui de cet autel vous contemple, je vous bénis. Allez et... péchez !

Et nous de nous tordre, secoués par un fou rire, tandis que Ty-Ba irrésistiblement pâmée se roule sur une longue chaise en rotin, puis le couple disparaît sous la huée de nos quolibets et de nos plaisanteries.

\* \* \*

Dans la chambre, l'obscurité profonde. Le mystérieux silence plane autour de l'alcôve, seulement interrompu par le rythme de deux respirations au souffle haletant. Sans avoir pu effeuiller les pétales de cette chaste fleur, après de vains efforts et les inutiles assauts livrés contre l'opiniâtre résistance d'une faible puberté, après la chimérique poursuite de l'insaisissable et complet bonheur, Bonafol, anéanti et las, s'endort d'un lourd et fiévreux sommeil.

Il rêve maintenant. Par une lente métamorphose de son être, dans un envollement loin de la réalité des choses terrestres, par une montée aux douces gradations, à travers des chemins paradisiaquement enchanteurs, sous le discret bruissement des palmes agitées, au milieu de la troublante orgie de fleurs éclatantes semées sous ses pas, dans la majestueuse tranquillité et la paix profonde tombées des grands arbres aux ramures démesurées et sous la lumineuse clarté d'un ciel idéalement bleu, il chemine vers la glorieuse et divine splendeur d'un pays légendaire.

Pourquoi, par une étrange et incompréhensible transformation, se trouve-t-il élevé à l'égal des dieux ? N'est-il pas le frère de quelque divinité d'Orient ? Un nouvel Allah Musulman, ou quelque grand esprit ressuscité parmi les fastes religieux de l'Inde mystérieuse ? Et voilà qu'au terme de sa route, surgit brusquement devant lui un palais de féerie, une sorte d'Alhambra, sa nouvelle demeure, où il pénètre entre une double rangée de colonnes de jade et de porphyre en gravissant les deux cents marches de marbre rose qui le conduisent sous une coupole gigantesque. Là, des marqueteries de nacre répandent des lueurs d'arc-en-ciel, des chapiteaux rayés de blanches arabesques qu'atténue la douce profusion des lapis-lazuli, des vitraux mauresques filtrant la lumière dont le ruissellement polychrome inonde la superbe mosaïque qui rampe sur le sol.

Et il s'avance puissant et triomphal dans le bercement d'une musique lointaine, dans le concert de symphonies sacrées où les luths, les cythares languissantes, les tympanons mélancoliques, les timbres argentins, les harpes mystiquement éplorées confondent leurs douces harmonies. Devant lui, les thuriféraires s'inclinent et répandent à profusion les fumées de l'encens. Des cassolettes de cuivre, des grands vases de bronze supportés par des tortues d'or monte toute la gamme des parfums subtils de l'Orient, le cinname, la myrrhe, le santal et l'ambre. Leurs troublantes vapeurs embaument l'air et s'élèvent en blanches spirales sous les dômes de la sublime demeure, se mêlant à la poussière d'or des grands rayons du jour. Le nouveau dieu monte à présent sur un trône constellé de pierres précieuses qui projettent des étincelles, et il s'assoit au milieu des délirantes clameurs d'une multitude prosternée.

Devant lui, s'avance processionnellement une longue théorie de



La plus splendidement belle

bayadères et d'almées qui vont charmer ses regards par les danses les plus lascives et les plus voluptueuses. La gorge nue, les hanches frémissantes, elles tourbillonnent dans la ronde magique, cambrant leurs reins et tendant les pointes de leurs seins gonflés. Les bras cerclés de bijoux merveilleux et d'escarboucles éblouissantes, les chevilles enserrées de bracelets d'or aux fines ciselures, se meuvent en des gestes d'une langueur et d'une mollesse enivrantes ; tandis que les serpentines ondulations de leurs robes transparentes, laissent deviner la perfection de leurs formes divines.

De ce groupe merveilleux, dans le religieux silence de tout un peuple assemblé, la plus splendidement belle, la plus séduisante entre toutes se détache et montant lentement les marches du trône, dans un rayonnement de gemmes nimbant sa chevelure, s'avance près du dieu, incline la tête pour déposer sur ses lèvres l'ineffable, le délirant baiser.

Sous le charme de cette suprême caresse, Bonafol sursaute et se réveille brusquement.

O cruelle et triste désillusion, navrant retour vers la réalité, évanouissement du songe bienfaisant ! Notre malheureux ami, par une épouvantable chute, est précipité de cet Empyrée où l'aile du rêve l'avait transporté. Autour de lui, l'ombre profonde. Comme musique, les frémissements des rats se poursuivant dans les gouttières. Son trône, un misérable cadre de bois lui servant de couche ; et comme parfum une odeur bien terrestre, des senteurs que seules de viles créatures humaines peuvent dégager et qui laisseraient croire que sa chambre s'est subitement transformée en succursale des gracieux chalets, ornement de nos boulevards. A demi asphyxié et déjà inquiet, il allonge le bras. A côté de lui la place est vide. Un horrible soupçon traverse son esprit, Il frotte prestement une allumette, et à sa faible clarté, dans un regard circulaire promené dans tous les coins de sa demeure, il aperçoit, quoi ?... la petite congai, les yeux ronds, le visage convulsé, tranquillement accroupie, satisfaisant sans doute un impérieux besoin et déposant... sa carte, pour bien marquer sa visite.

— Le lendemain, nous ne fimes pas grâce de nos sarcasmes à notre malheureux camarade qui nous conta l'aventure.

— C'est, vois-tu, lui dit le gros Nurgère en guise de consolation, l'émotion d'une nuit tourmentée qui a troublé cette enfant, pareille en cela à la belle Cécile Monbilan, l'actrice bien connue, que les faveurs et le choix de notre dernière tête couronnée avaient paralysée d'effroi et de crainte au point de la faire s'oublier dans le court trajet du cabinet de toilette à l'alcôve. Une véritable trainée, quoi, malencontreusement échappée à l'idée de cette étreinte impériale !

Mais Ty-Ba, l'espiègle Ty-Ba qui, plus que tout autre, s'amusait de la cruelle déconvenue de Bonafol, nous donna l'explication de ce mystère :

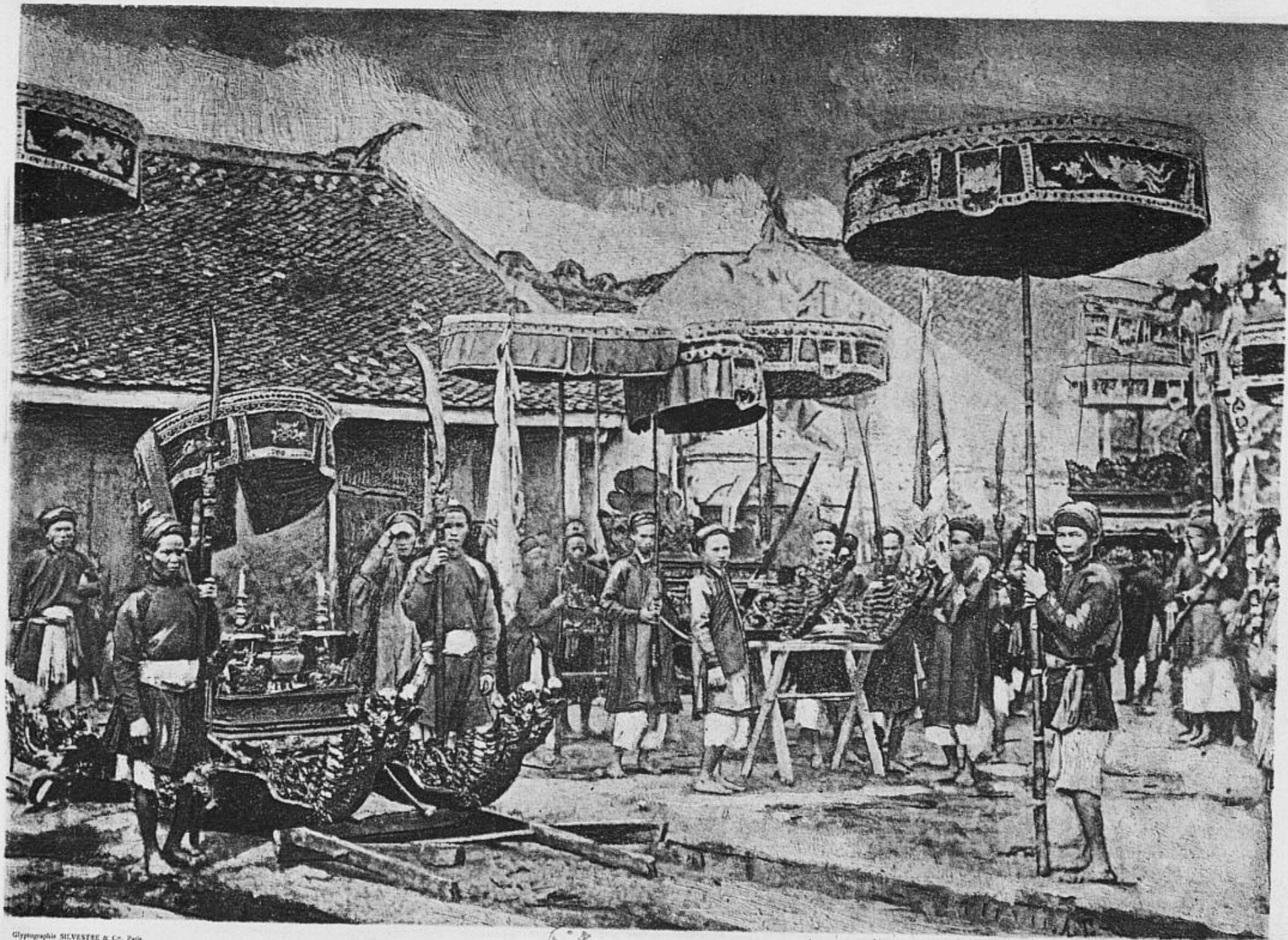
quand une congâi ne veut pas du mari qu'on lui donne, c'est toujours ainsi qu'elle signifie son congé et son refus.

Sans plus tarder, l'avorton fut rendu à sa mère et pendant longtemps, dans le poste de Lang-Yen, on a parlé de la nuit de nocce de Bonafol.



PROFESSEUR TY-BA









## PROFESSEUR TY-BA

Entre les pans soulevés de la moustiquaire enveloppant mon petit lit de camp, apparaît la souriante figure de Ty-Ba qui vient gronder mes flâneries matinales et me dire que si je cède encore une fois à mon incorrigible habitude de paresser dans mon logement, quittant la natte pour m'étendre encore sur une chaise longue, passant mon temps à lire, écrire et rêvasser en fumant des cigarettes, allongé, toujours allongé jusqu'à l'heure du déjeuner, je ne verrai pas la grande fête des génies, qui ce matin doit se donner dans Lang-Yen et dont elle veut me donner une savante explication.

Mais, petite maîtresse, c'est si bon de rester mollement couché, de vivre immobile, sans avoir l'obligation du moindre mouvement ou du plus petit geste, sans même l'effort des lèvres remuées pour articuler un désir. Avoir enfin la suprême béatitude de ces Bouddhas rayonnants d'extase devant leurs énormes nombrils.

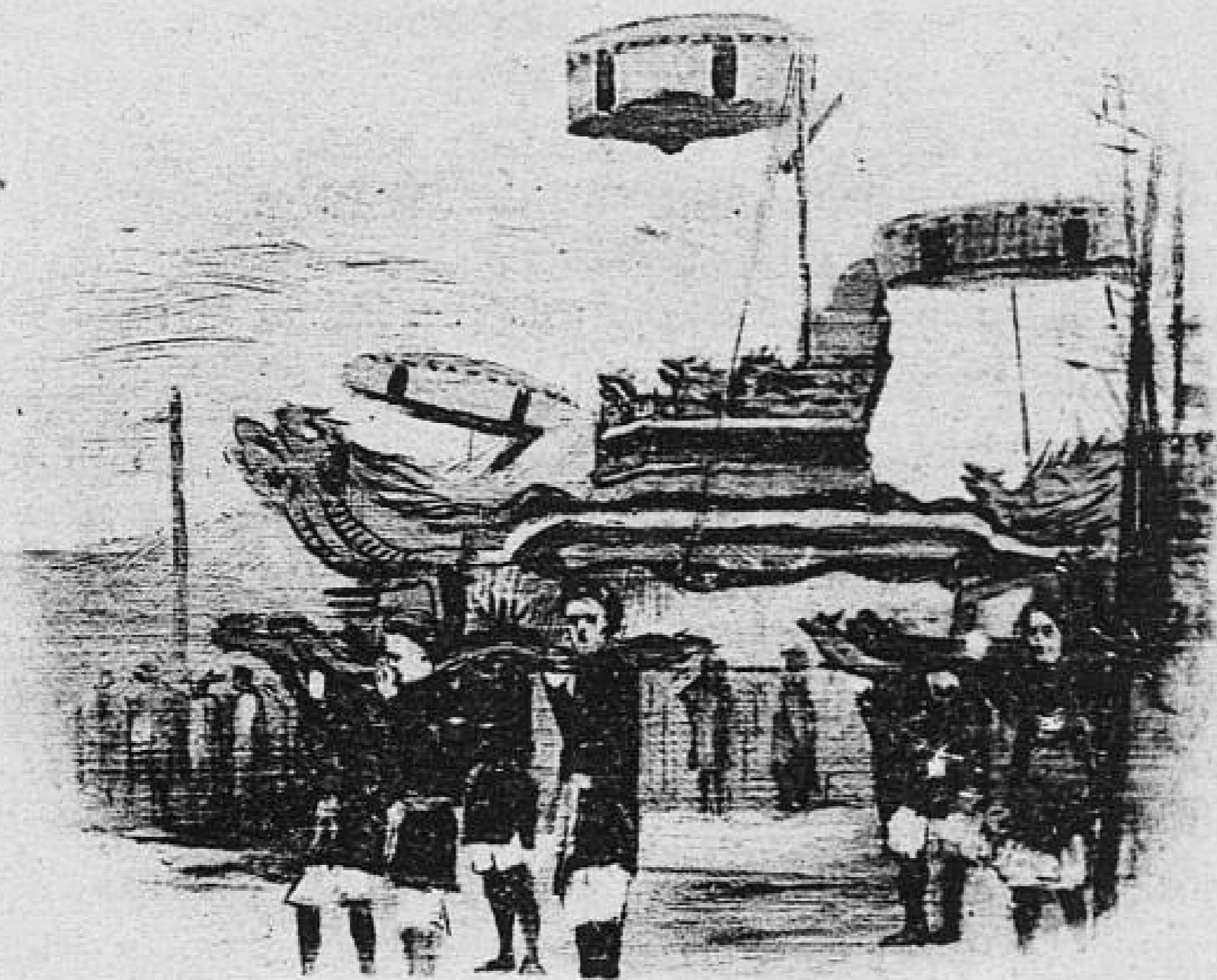
Le temps de recevoir une douche, de m'habiller et je suis prêt. Et tout en marchant vers les quartiers populeux de Lang-Yen, j'invite mon gracieux professeur à faire sa conférence.

Ces bons Génies, me fait comprendre Ty-Ba, sont les divinités protectrices des villages et des cantons de toute une région. C'est vers eux que montent toutes les prières pour obtenir des récoltes fertiles et les pluies bienfaisantes, pour détourner les terribles orages, les fléaux, la famine et les maladies. C'est à eux que sont adressés les ex-voto en papier doré ou argenté qu'on voit sur tous les autels des maisons ou des pagodes, fictions peu coûteuses d'ailleurs, qui sont ensuite brûlées ; et les spirales de leur fumée s'élèvent jusqu'aux marches du trône pour le transformer ensuite en espèces sonnantes. Ces bons Génies sont certainement les frères de nos saints patrons qu'on fête encore une fois l'an dans chaque paroisse de France, mais des frères devenus ici les tributaires et les esclaves des appétits et des caprices de tout ce peuple que préoccupent seulement les soucis de la vie matérielle. S'ils combient tous les désirs des solliciteurs, s'ils répondent favorablement à toutes les prières des adorateurs et des fidèles, on les exalte, on chante leurs exploits et leurs bienfaits et les mandarins les signalent à la bienveillance de l'empereur de

Hué en demandant pour eux des récompenses, un grade supérieur, par exemple, dans la hiérarchie des Génies. Ce bon monarque, qui croit sans rire que son autorité peut s'étendre jusque dans le domaine des choses extra-terrestres, envoie tous les ans à chaque gouverneur de province des brevets d'avancement signés par lui pour les Génies bien méritants de son royaume. C'est précisément aujourd'hui que toute la population des villages environnants s'est donné rendez-vous à Lang-Yen pour recevoir des mains du mandarin les parchemins accordés par le roi. Et c'est cette fête que Ty-Ba me fait voir.

fait voir.

En effet, dans les rues de la ville, j'aperçois une interminable théorie d'Annamites marchant processionnellement, des mandarins, des chefs de cantons, des maires, des notables, des paysans attifés de leurs plus beaux vêtements de cérémonie et



Une interminable théorie d'Annamites marchant processionnellement

casqués de petites mitres noires. De nombreux porteurs passent en agitant des étendards bariolés, des flammes d'étoffes lancéolées, des éventails de plumes, d'autres font tournoyer en l'air de larges parasols aux riches broderies et les derniers soutiennent des baldaquins dorés, des autels laqués aux riches et fines sculptures, tandis que dans l'air montent des parfums d'encens échappés des cassolettes de cuivre. Tout ce monde de petits pantins, aux défroques étranges, paraît très affairé. On voit que tous s'appliquent avec envie à bien remplir leur mission : ils s'avancent essoufflés, ruisselants de sueur, le visage animé et congestionné par la course et peut-être aussi par l'eau de riz trop copieusement absorbée. On dirait que leur incessant va-et-vient ne doit pas avoir de fin et leur interminable trotinement, avec des allures de nains, donne à ce défilé des apparences de cauchemar. Chose étrange, depuis leurs villages jusqu'à Lang-Yen, pas une minute ils ne se sont arrêtés.

Mais pourquoi ? Oh, voilà ! on ne doit pas faire languir ces divinités qui, dans leurs impatiences d'enfants gâtés, réclament du fond de leurs pagodes le joujou tant convoité, le brevet !

— *Si, lui. (le grand Génie) y en a attendre, lui pas content !* »

Moi, bien entendu, voulant faire une niche à Ty-Ba, et contrarier un bon Génie, j'arrête le cortège pour examiner à loisir le plus beau des baldaquins, ruisselant d'or, barbelé de monstres hérissés et furieux et de chimères horriblement convulsées qui se détachent sur la laque rouge. Devant mon impiété et ce sans-gêne sacrilège, toutes les faces jaunes sont consternées, mais silencieusement résignées. Combien drôles ces petits yeux bridés et fuyants se cherchant pour échanger de navrantes pensées et se racontant leurs tristesses : « Croyez-vous, semblent-ils dire ? « Quel scandale ! Ce Français, ce sauvage, ce barbare qui ose arrêter « notre procession et faire poser les Génies ? Quel grand malheur !... « Mais il n'en finira donc pas ?... Bouddha ! Bouddha ! protège-nous, « car les Génies vont se fâcher. »

Comme tout près de moi Ty-Ba maugrée et crie à la profanation, je rends la liberté à ces pauvres diables et le cortège se renouvelle avec le complément indispensable des gongs retentissants, des flûtes aigrettes, des monotones tam-tams, en somme tout le bacchanal des fêtes annamites.

Devant chez le Quan-Phu, au centre de la cour qui précède sa demeure, dans une mêlée indescrivable, toute la population rassemblée piaille, crie, gesticule au milieu des autels posés sur le sol et des grands parapluies appuyés contre les palanquins. Des porte-étendards, des joueurs d'instruments, des femmes, des enfants s'agitent dans un confus grouillement. Tout à coup le charivari atteint son paroxysme ; les flûtes, devenues assourdissantes, confondent leurs notes aiguës avec le continu bourdonnement de gongs ; sur les tam-tams, les coups scandés se précipitent en grondements de tonnerre. C'est du délire ! car apparaissent, enfin, les chefs de village, marchant gravement à pas solennellement comptés sous des larges parasols. Ils tiennent dans leurs mains des boîtes oblongues renfermant les précieux fardeaux qu'ils portent haut comme un prêtre élevant l'ostensoir.

— Et si ces Génies ne vous donnent pas de bonnes récoltes et n'empêchent pas tes parents ou tes amis de mourir du choléra ? S'ils restent sourds à vos prières ?

— Alors, me dit Ty-Ba *y en a fini !*

C'est-à-dire que les idoles sont renversées et les bons Génies dégradés de leurs fonctions, chassés de leurs temples, sont destitués comme de simples ministres.

— Allons, viens Ty-Ba, rentrons. Pour te récompenser, tu déjeuneras

ce matin à notre table avec mes amis et le joyeux capitaine Nurgère, tu sais, le bon gros qui t'aime tant ?

— *Moi pas content !*

C'est le refrain souvent répété par ma congai depuis que j'ai froissé ses convictions religieuses. Aussi pendant le repas, émoustillée par les vins de France que lui font boire à plaisir les camarades amusés de son étourdissant babil, retrouve-t-elle sa gaieté et reprend-elle sa revanche par de malicieuses observations, et de petites taquineries d'enfant. Elle me menace de ne plus limer et couper mes ongles pendant les heures de sieste, car c'est une manieuse expérimentée que Ty-Ba, sachant procéder avec une adresse attentive et patiente. Puis devenant de plus en plus moqueuse, l'indiscrete révèle à mes camarades qu'elle est chargée d'arracher avec une fine pince d'acier les fils d'argent qui commencent à briller dans mes cheveux.

Oh ! oh ! Ty-Ba, mais tu es complètement grise ! Tu m'appelles maintenant « *Monsieur le vieux* », ma longue barbe d'occidental beaucoup trop rude me donnant l'air d'un ancêtre ou d'un singe ; car toi, dont le corps reste uniforme et dépouillé comme une statue sans la moindre ombre abritant les mystères, tu n'as de tendresses que pour les figures glabres. Tu trouves que mon nez et ceux de mes amis sont démesurément longs comme la trompe de l'éléphant du mandarin, notre voisin ; et à ce sujet je connais encore ton idéal : des petits nez courts et camus, émergeant à peine à fleur du visage entre deux énormes méplats. Toi, l'élégante, la coquette raffinée qui épiles les malencontreux sourcils, ornement naturel de ton front, tu découvres que les miens sont hérissés et menaçants comme ceux d'un mauvais Génie. Tes petits yeux relevés sur les tempes, comme tous les yeux de l'extrême-Asie, ont des malices et des railleries à voir les miens largement fendus, droits et baissés comme pour d'éternels chagrins. — Tes dents que recouvre une laque noire, et que je trouve cependant si laides, se refusent à devenir les sœurs de mes dents blanches et sans apprêt, car tu dis qu'il n'y a que les « Chinois et les chiens qui les portent ainsi. » — Et pour comble, tu ajoutes que si les buffles poursuivent furieusement les Européens dans les rizières, c'est que nous sentons le cadavre !

Finiras-tu bientôt tes jaseries, bavarde Ty-Ba ? Tu es horriblement grise, te dis-je ! Va dormir, va !

---

UNE NUIT SOUS UN BANYAN

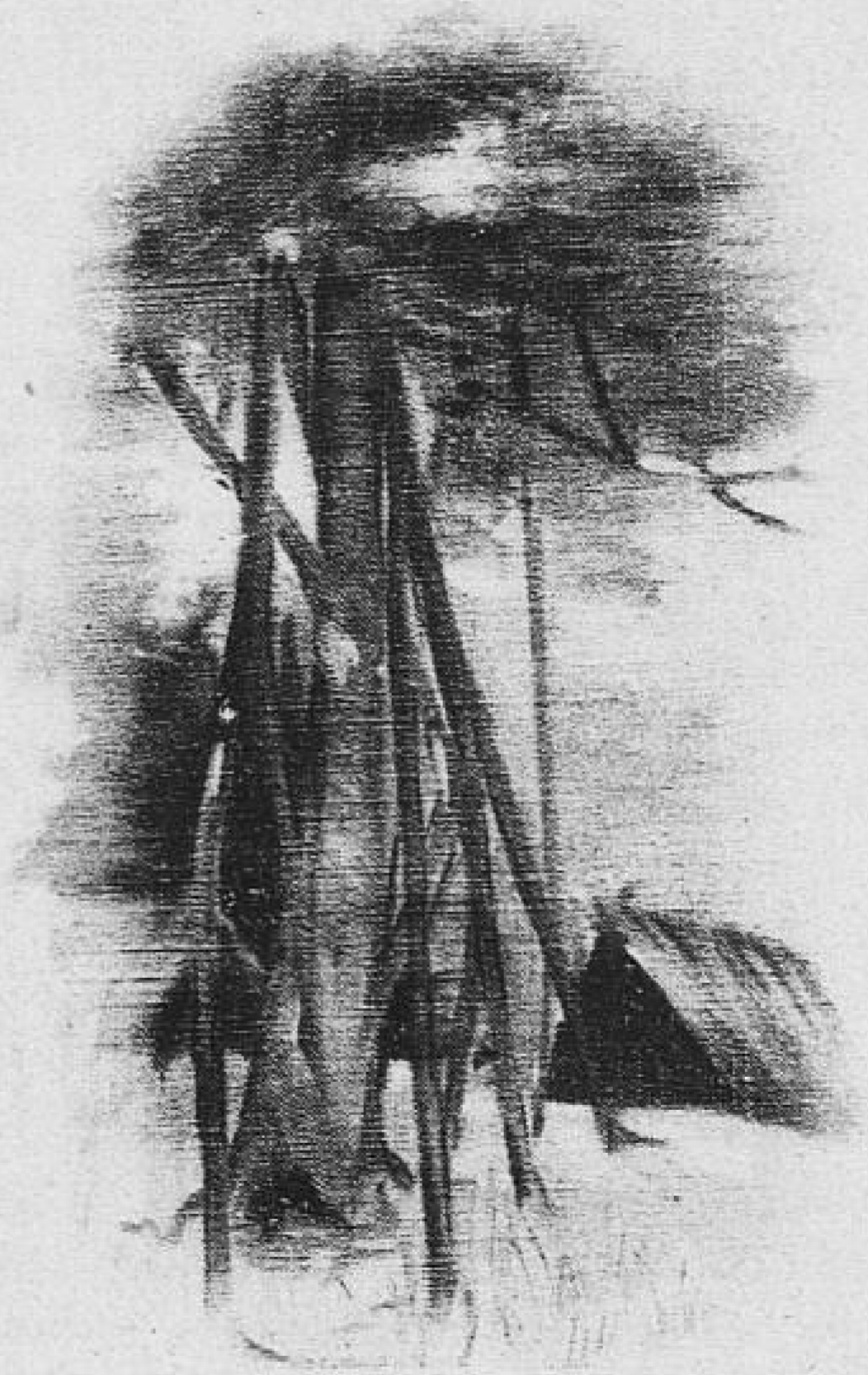


## UNE NUIT SOUS UN BANYAN

Une mission nouvelle m'a fait quitter le Delta et ses monotones rizières et va me permettre de revoir, pour quelques semaines, ma région préférée, la vallée de la rivière Claire.....

On a marché jusqu'au soir et la petite colonne traverse maintenant la rivière. Des sampans envoyés du poste le plus proche transportent sur l'autre rive des groupes serrés de tirailleurs Tonkinois, bientôt suivis par la hurlante cohue des coolies loqueteux avec tous les bagages et tout l'approvisionnement destinés au poste de Dang-Chiao. Mon petit cheval, lui-même, arc-bouté sur ses jambes, méfiant et rétif, est enfin poussé dans le courant, et le voilà nageant comme un chien, la tête hors de l'eau, les oreilles basses, l'œil inquiet, qui vient s'ébrouer bruyamment sur la berge où il a touché pied.

La nuit tombe sur le silence des grands arbres, et l'enveloppement de de son ombre fait planer comme une plus grande tristesse dans ce coin retiré et sauvage sans un refuge, sans une habitation. Un banyan est là pourtant, sur la lisière de la grande forêt ou demain nous cheminerons tout le jour, un banyan immense, chevelu, dont les branches tordues



Un banyan est là



abritent un large espace et laissent pleurer vers le sol des lianes légères et droites, des racines pareilles à des cordages tendus qui vont retrouver la terre, trônes multiples soutenant la même voûte, péristyle grandiose d'un temple de verdure.

C'est là que nous ferons notre halte et que nous passerons la nuit. Du moins, nous ne dormirons pas tout à fait à la belle étoile. Un campement provisoire est bientôt organisé. Sur une seule rangée les tirailleurs forment les faisceaux, et les maigres coolies exténués de fatigue, pauvres parias dont les reins saignent encore des coups de cadouille furtivement administrés par les despotiques *caïs*, déposent leurs lourdes charges : des sacs de riz, des caisses de biscuits, des tonnelets de vin. Mon cheval dessellé est attaché à l'une des racines du banyan, et avec des hennissements d'impatience, la tête fièrement dressée, il regarde de son gros œil tout rond mon boy Lap qui dans un panier tressé fait le triage de son paddy habituel. Bientôt sous ce toit de feuillage, sur les bords de la rivière, non loin de la grande forêt, règne la plus grande animation. Au milieu du cliquetis des armes se heurtant les unes contre les autres, dans le bruit de ferraille des équipements entrechoqués, on n'entend plus que des appels, des rires, des cris de joie manifestant le soulagement souhaité à la fin de cette longue et pénible étape. On ne perçoit plus que les commandements rageurs des sous-officiers, dont l'autorité semble amoindrie dans le désordre et l'insouciance que fait naître l'attente du délassement après les grandes fatigues. Mais tout n'est pas fini. Ne faut-il pas être prévoyant pour ces grands enfants et donner à chacun sa corvée ?

Les uns vont à la recherche du bois mort et ramassent les branches sèches tombées des cimes du grand arbre. D'autres vont remplir leurs bidons au bord de la rivière et soulèvent de lourdes pierres qui feront les fourneaux de cuisines installées en plein vent. Les coolies ne possédant pas de récipients s'acharnent après les troncs de bambous qu'ils coupent par segments et, faisant dans leur écorce de larges entailles, imaginent des marmites d'un modèle inattendu. Ils les remplissent d'eau et de riz et les poseront tout à l'heure sur les brasiers sans que la flamme puisse les consumer.

Pour moi, près du tronc principal de l'arbre, une miniature d'abri est installé en quelques minutes à l'aide de branchages et de tiges de roseaux formant les trois côtés. Comme toiture, de larges feuilles de bananiers et des palmes de lataniers sont superposées. Sur le sol, des herbes et des feuilles sèches formeront ma couchette.

Maintenant, l'un après l'autre les feux s'allument, de blanches colonnes de fumée montent en tournoyant pour s'écraser et se fondre dans les feuilles, là-haut. De claires flammèches s'élèvent et dansent dans la nuit, donnant des apparences diaboliques aux faces ocreuses des indigènes groupés en cercle. Ils tendent leurs mains vers la flamme de chaque foyer

tandis que l'eau chante dans les marmites. Oh ! la bonne et douce chaleur qui vient caresser les corps endoloris et endormir la pensée ! Derrière eux, les sous-officiers debout et plus calmes, puisque tout marche à souhait, fument silencieusement leurs pipes. Les groupes se reforment de nouveau pour partager, non sans discussion et avec gloutonnerie, le sommaire repas composé de riz bouilli, de biscuit et de poisson sec. Et ils ont des apparences simiesques, à la lueur vacillante des flammes, avec leurs silhouettes accroupies, leurs têtes à la hauteur des genoux et la bestiale prestesse de leurs bras dont les mains crochues, à défaut des baguettes habituelles, saisissent à même les aliments pour les porter à la bouche.

Lap, tout à l'heure palefrenier, transformé cordon bleu en quelques minutes, m'arrache à la contemplation de ce spectacle et m'annonce que le dîner est servi. Dans ma mignonne case, je trouve le couvert mis par terre, à côté d'une conserve de bœuf mode qu'il a précieusement gardée au fond de ma cantine. Deux biscuits, de fraîches bananes cueillies le long de la route et dans une timbale, quelques lampées du délicieux vin de l'administration militaire, complètent ce repas princier.

Je me lève pour faire les cent pas en fumant des cigarettes et en échangeant mes impressions avec les trois sous-officiers qui ont accepté avec plaisir quelques gouttes de tafia réconfortant que Lap a versé dans des quarts. Ce sont de braves et généreux garçons, fidèles à leur devoir, prêts à tous les sacrifices, dévoués surtout dans les heures difficiles, mais qui regrettent pourtant la vie d'autrefois et m'intéressent par les souvenirs de leur cher pays natal, par leurs rêves d'une existence heureuse, vaguement ébauchée dans un avenir lointain et par les projets d'une vie moins tourmentée. L'un me confie ses aspirations vers le calme du foyer familial : bientôt après sa rentrée en France, il se mariera. L'autre compte sur la protection de quelque haut personnage administratif ou politique pour voir ses bons services récompensés par la faveur d'un modeste emploi. Enfin le dernier voit rayonner, comme le couronnement de ses longues fatigues, le premier galon de sous-lieutenant, sa suprême joie, sa seule ambition.

Autour de nous, les hommes, tirailleurs et coolies, tassés les uns contre les autres, frileusement protégés sous les couvertures ou enveloppés dans de misérables haillons, vont s'endormir d'un lourd sommeil près des grands feux qui seront entretenus toute la nuit pour éloigner les tigres errants si fréquents dans la région où plus d'une fois ils ont fait des victimes. Quatre sentinelles se promènent aux limites du petit campement, traînant derrière elles leurs ombres fantastiquement agrandies. Quelques chansons monotones planent encore dans la tristesse ambiante ; et peu à peu le silence revient après les dernières conversations languissantes, après quelques paroles éteintes et les rares cris arrachés par de fiévreux cauchemars. Et le grand banyan protecteur, cette demeure d'une nuit,

dont les branches noueuses et tordues prennent à la rougeur des flammes tremblantes des lueurs de brasier, laisse tomber le long de ses colonnes multiples, sur tout ce monde endormi, le calme réparateur de toutes les fatigues et de toutes les souffrances, l'apaisement de sa mélancolique solitude et le murmure berceur de ses feuilles scintillantes comme une voûte d'or.

Allons dormir maintenant, ou du moins essayons. Je m'allonge sur ma natte, roulé sous ma couverture et la tête enfouie dans le capuchon de ma pélerine. Mais Dên, l'insinuante Dên, qui aime aussi le confort, estime que la chaleur de mon corps n'est pas à dédaigner. Tout doucement elle glisse à mes côtés, me dit un amical bonsoir en frottant son museau glacé contre la pointe de mon nez, petit signe de reconnaissance, s'affale, se pelotonne contre moi et après un profond soupir reste immobile et s'endort. A son tour, Lap qui croit que je sommeille, trouve qu'une place à mes pieds peut avoir ses avantages et je le vois de mes yeux mi-clos ramper avec mille précautions pour ne pas attirer mon attention. Pas bien loin, le cheval piaffe labourant la terre à coups de sabots.

Tous reposent peut-être en ce moment, et moi seul me complais dans la vision de cette scène tant de fois vécue et cependant toujours nouvelle. Dans l'impossibilité de voir le sommeil fermer mes yeux, j'appelle les souvenirs.....

Moi, l'hôte passager étendu sous ce banyan, je songe avec amertume, avec une sourde colère contre l'aveugle destin, à mon pauvre ami Kustel, ce joyeux frère de mon existence d'autrefois, cet inséparable compagnon, ce confident de toutes mes espérances et de toutes mes joies, mort tout près de Lang-Son et qui, lui aussi, par une singulière coïncidence, repose éternellement couché au pied d'un même arbre. Alors dans une muette évocation, sur une précision de souvenirs presque surprenante, par un occulte pouvoir de ma volonté, je revois, comme s'il surgissait devant moi, son visage pâle, imberbe, au profit de médaille romaine, ses yeux bleus et profonds, son masque énergique, sa haute stature d'homme vigoureux. Et la phrase me revient de son frère désespéré, dans une lettre, douloureuse et triste comme un sanglot, venue par le dernier courrier de France : «.... Il n'a pas eu le temps de nous écrire un mot, » peut-être pas celui de nous crier adieu ! Et il est mort, mort là-bas, » dans cet affreux exil des terres lointaines où l'on ne peut aller, d'où » l'on ne peut revenir qu'après des jours et des jours, des semaines, des » mois de voyage ; là-bas où l'isolement est si profond, où l'on est si » bien abstrait de tout ce qui est patrie. Mon brave et cher Léra, si tu » vois sa tombe, embrasse la petite croix noire pour me donner un baiser » à ton retour. »

Penser qu'il ne reste plus rien maintenant de ce grand cœur et de

cette belle intelligence et que les hasards de ma vie aventureuse ne me conduiront peut-être jamais sur cette tombe entre Lang-Son et Ky-Lua — c'est si loin de la région où je me trouve — pour lui dire un adieu désolé ! Ah, pauvre, pauvre cher ami !

Puis, peu à peu, tout se confond dans ma pensée. La fatigue reprend ses droits, une vague torpeur envahit mes membres harassés et lentement je m'achemine vers les confins du rêve. Dans un sommeil troublé, le banyan grandit au-dessus de ma tête, ses branches innombrables s'élargissent, s'étendent, rayonnent ; sa cime démesurée s'élève dans une envolée sublime vers le ciel, comme une merveilleuse divinité maîtresse du monde. Il m'a semblé qu'à genoux, sans crainte des railleries, sans souci des rires méchants, je lui adressais cette sublime invocation, cette prière païenne :

O calme, ô superbe et mystique Banyan !

Toi seul es grand dans la magnifique splendeur de ton épanouissement.

Toi seul es sublime, sur cette terre lointaine, dominant de ta taille ce monde petit et vieillot !

Vers toi, sans doute, montent les espérances, les craintes et les hantises de l'au delà ;

Et tu dois être l'arbre divin, l'arbre des vieilles légendes, le toit préféré des bons génies.

L'Arbre sacré jaillit au bord des grands lacs d'émeraude où tes noires ramures vont se mirer près des pâles lotus, ces frères d'Asie.

L'Arbre protecteur de ces pagodes solitaires et mornes que les petits nains jaunes élèvent à ta base.

Mais tu es plus majestueux, ô Banyan, que ces temples dont la lourde masse semble ramper sur le sol malgré l'effort de leurs monstres hiératiques.

De ces temples, image d'un peuple à l'âme impuissante et asservie, sans plus d'envolée vers l'idéal créateur que vers le ciel bleu.

Car avec tes frêles racines, les troncs nombreux échappés de tes voûtes et rayant la grande paix de ton ombre comme des colonnes gothiques,

Tu donnes l'illusion des grandes cathédrales, nos temples de là-bas, avec tout leur mystère et leur religieux apaisement.

Tu es l'hôte hospitalier qui, la nuit, donne aux voyageurs égarés la protection de ton large feuillage,

Et le jour tu fais tomber de tes sombres ombrages la fraîcheur bienfaisante et le sommeil, baume de toutes les douleurs.

Sous les festons de tes lianes qui courent inextricables, légères et enlaçantes,

Sous l'épaisseur impénétrable de tes frondaisons doucement enveloppantes,

On doit dormir heureux, dans l'oubli complet du monde, après les dures fatigues du jour !

Et si enfin vaincu et oublié, je dois succomber, c'est à tes pieds, géant robuste, que je veux être pieusement couché,

Pour dormir éternellement, comme l'ami regretté, mon dernier sommeil !

O calme, ô superbe et mystique Banyan !





Typographie SILVESTRE & Co, Paris.





UN DRAME SUR LA RIVIÈRE CLAIRE





## UN DRAME SUR LA RIVIÈRE CLAIRE

Le docteur Rochecourt était l'âme vivante du poste de Ha-Yang. Dans les heures de sombre tristesse et de découragement, il apportait un peu de gaieté au milieu de ses camarades abattus par le spleen et les fièvres. De sa bonne figure finement enjouée et toujours souriante se dégagait la confiance immuable et la joie bruyante de vivre. Dans tous ses gestes, dans ses paroles, dans son rire, dominait, avec une belle crânerie, comme un éternel défi jeté à la mort. Les soldats l'adoraient, car il savait calmer leurs peines, adoucir les rigueurs de leur séjour et les défendre avec acharnement contre toutes les souffrances. Au moment des rudes épreuves, dissimulant sa tendresse sous la verve comique d'un patois Picard qu'il parlait à merveille et connaissant le secret des paroles réconfortantes, il savait trouver le chemin pour aller au cœur de ces simples et bonnes natures. C'est ainsi qu'au jour de l'an il avait été l'objet d'une manifestation touchante. Les Européens du poste n'avaient pas osé venir exprimer leurs vœux au commandant, caractère indifférent et froid, qui, voulant fuir les scènes attendrissantes, avait consigné sa porte. Prétention stupide et rudesse inutile, dont ces êtres après tout essentiellement affectifs et bons, dévoués quand même à leurs chefs, devaient lui garder rancune bien plus que s'il les avait sévèrement punis. Alors ils vinrent surprendre le docteur chez lui, persuadés que cet élan de leur cœur serait favorablement accueilli par leur grand ami. Tous se présentèrent vers neuf heures du matin devant la porte de sa *caï nbà*, n'osant pas aller plus loin et parlementant tout bas avec l'ordonnance. Puis, gênés de leurs bras, la tête découverte, roulant leurs casques entre leurs doigts, ils s'avancèrent pour lire un petit speech préalablement rédigé sur une belle feuille de papier. Oh ! pas de phrases ! seulement l'orateur délégué par les amis pour prendre la parole, au dernier moment caponna et ne fit que remettre son manuscrit en ajoutant très simplement : « Monsieur le docteur, nous vous aimons bien ! bonne année et bonne santé ! »

Et le gai Rochecourt vivait heureux dans ce cortège d'affections et de sympathies.

Cependant, lui aussi, comme bien des camarades, vit sa belle humeur terrassée par le mal. Sa santé d'abord ruinée par les fièvres exhalées de

cette terre trop puissante, fut encore bien plus compromise par une affection chronique des intestins.

Un jour le choléra fit son apparition dans la région frappant mortellement plusieurs de nos soldats. Et c'est lorsque ce pauvre Rochecourt était à bout de forces, défaillant et brisé, pouvant à peine se traîner de son pavillon aux paillettes de l'ambulance pour prodiguer ses soins et ses consolations à de moins malades que lui, c'est au moment où le rapatriement, son seul espoir de salut s'imposait, que la hideuse et sinistre maladie faisait sa brusque irruption.

Lui, avec son courage et son intrépidité de soldat modeste qui jusqu'à la dernière minute fait face à l'ennemi, pas un instant ne cessa de donner tous ses soins dévoués, tout son cœur, et toute sa science. Avec une scrupuleuse sollicitude, il se hâta de prescrire les mesures indispensables pour enrayer le fléau. Puis, soutenu par deux légionnaires, il allait lentement, péniblement visiter les pauvres isolés, et le diagnostic bien établi, surveiller pendant de longues heures l'application du traitement. Répondant aux appels désespérés, aux lamentations et aux cris de douleurs par des paroles consolantes, il trouvait encore la force de mettre une note joyeuse pour faire oublier et sourire. Et il était d'autant plus admirable qu'il savait bien que la mort était proche, inéluctable....

Ah ! sûrement oui, ce pauvre Rochecourt était trop bien fixé sur son sort.... On lui avait souvent entendu dire autrefois, dans des conversations sur l'hygiène de ces pays : « Un dyssentérique, voyez-vous, ou un anémié est fatalement perdu s'il tombe dans un milieu épidémique.... » — N'était-ce pas un arrêt prononcé, car lui qui maintenant réunissait ces deux conditions d'extrême débilité, comment aurait-il pu se faire illusion ? Non, certes, il savait. Car un jour qu'il s'était surmené et qu'on avait été obligé de le rapporter exténué et tout pâle :

— Docteur, lui dit un camarade du poste, c'est fou ce que vous faites là, vos forces vous trahiront.

Il haussa les épaules : puis devenu tout songeur, le regard perdu bien loin, comme s'il devinait le dénouement d'un mauvais rêve, avec une voix mélancolique et triste :

— Oui, oui, je sais....

Le lendemain, mon malheureux ami se débattait sous les étreintes torturantes du choléra.

Le désarroi dans ce poste si cruellement éprouvé fut à son comble. Les mêmes hommes qui auraient gardé leur courage et leur calme en face d'assaillants — pirates ou pavillons noirs — dix fois plus nombreux, restaient découragés dans l'appréhension de ce mal invisible. Personne pour le prévoir et le combattre, personne ne pouvant complètement remplacer le savoir et le dévouement de ce brave Rochecourt.

Mais en attendant l'arrivée d'un autre médecin, — c'est-à-dire douze

à quinze longues journées pour venir de Hanoï à Ha-Yang, — que ferait-on pour sauver le malade ? Il avait bien droit à des soins éclairés, à mille témoignages de tendresse et d'affection, lui qui jusqu'à la dernière heure s'était donné tout entier à ses amis ! Bien vite l'idée de le savoir soigné par l'un de ses camarades, fit prendre la résolution de l'envoyer à l'ambulance du poste le plus voisin, situé à deux jours de là, en descendant la rivière Claire. Lui ne voulait pas, trouvant pénible cette évacuation pleine de difficultés :

— A quoi bon ? répétait-il, dans les moments d'accalmie, d'abord c'est expressément défendu, et puis ici ou là-bas ce sera la même chose, la fin. Comme tant d'autres, je n'ai même pas, moi, la dernière ressource d'un chimérique espoir ou d'une illusion.... Je me vois tel que je serai dans deux jours, c'est-à-dire fichu, fichu !

Puis il se résigna, continuant à vivre sa souffrance, gravissant à grands pas la dernière montée du calvaire, gardant un morne silence seulement interrompu par les cris arrachés sous l'étau des fulgurantes douleurs. Il fut alors couché au fond d'une jonque et confié à une escorte de deux tirailleurs Tonkinois et d'un Légionnaire, un grand diable d'Allemand avec de bons yeux bleus caressants et doux de chien fidèle. Deux rameurs indigènes devaient conduire l'embarcation.

— Vous entendez bien, Weber, dit un capitaine renouvelant ses recommandations, allez vite, marchez de nuit, ne vous arrêtez nulle part et soignez le docteur comme votre meilleur camarade.

— Fous n'avez bas besoin de me le tire, mon gabidaine, Monsieur le docteur a été touchours si bon pour la léchion ; che chure que mon gabidaine sera gontent de moi !

— C'est bien, bon voyage, bon voyage et à bientôt mon cher docteur !

Rochecourt répondit par un simple signe de tête. Tandis que, sur la berge, les deux ou trois officiers du poste seuls spectateurs de ce départ restaient silencieux et désolés dans le vague pressentiment d'un nouveau deuil et sous la menace d'une plus grande tristesse. Et leurs yeux mouillés suivirent longtemps la petite embarcation glissant doucement sur les eaux vertes de la rivière Claire, laissant derrière elle un long sillage qui venait se perdre et mourir sur les deux rives.

\* \* \*

Dix heures du matin.

La chaleur est accablante, le soleil éblouissant. Dans l'air planent des vapeurs de fournaise. Sur les eaux calmes et dormantes l'atmosphère

vibre. Sur la berge, où passent et disparaissent de rares silhouettes, les lourds bananiers laissent pendre leurs larges feuilles flétries. Dans le bleu du ciel, les gracieux panaches d'aréquiers et les sommets friselés des bambous restent immobiles et comme figés.

Sous la paillette de la jonque, dans un espace restreint, Rochecourt repose étendu sur un matelas, enveloppé dans un amoncellement de couvertures. Ses yeux grandement ouverts sont effrayants de fixité. Sa respiration est courte et rapide. Les traits du visage par intervalle sont convulsés. Tout près de lui, un quart plein de thé bouillant ; et à ses pieds, Weber attentif et prêt à répondre au premier cri, tout désolé de cette souffrance.

A l'arrière, les tirailleurs tonkinois, insoucians au supplice enduré par leur chef, se couchent sur de vieilles nattes. Paresseusement étendus, ils étirent leurs membres fatigués ; et comme ennuyés de ce repos inespéré et de cette immobilité forcée, ils baillent bruyamment. Ils ont trouvé dans un coin une pipe de bambou ; ils la bourrent de tabac très mince et hument tour à tour la fumée qui passe dans un tuyau plein d'eau clapotante. Avec des lenteurs et de longs silences, une conversation traînante s'engage ; des causeries vagues, des paroles oisives d'indifférents sont échangées. Pour entretenir un feu qui brûle dans un cadre de bois plein de terre, ils se penchent soufflant à pleins poumons sur le brasier. Des briques sont près du foyer qui serviront à réchauffer le malade. Dans une marmite l'eau chante et bout, qui doit faire cuire le riz. Puis pour tromper le temps, les deux tirailleurs dénouent leurs longs cheveux, les secouent en des gestes et des balancements de femmes, les lissent soigneusement et les enroulent ensuite en lourdes tresses pour en faire un énorme chignon sur la nuque. Maintenant le torse nu, ils font de sommaires ablutions. Puis bientôt accroupis autour de petits bols rayés de dessins bleus, avec de petites baguettes ils prennent leur premier repas.

Sur l'avant, les bateliers, deux paysans tonkinois, scandent d'un chant monotone la chute des rames.

Deux heures du soir.

Tout semble mort dans cette embarcation. La chaleur dévorante engourdit les hommes et les choses. Les mouches bourdonnent autour des tirailleurs profondément endormis. Les rameurs, comme alourdis sous ce soleil de plomb, ralentissent leurs mouvements. De temps à autre, sous la paillette, un cri et des gémissements viennent rompre la monotonie de ce lourd silence. La voix de Weber s'élève suppliante.

— Allons, Monsieur le Docteur, du courache, encore un peu de thé !

Six heures du soir.

Le soleil, dont les mourantes lueurs empourpent l'horizon, va

disparaître derrière les montagnes. Une brise rafraîchissante passe dans l'air. C'est l'apaisement, c'est le renouveau de vivre vers cette fin du jour. Le long des deux rives, des habitants conduisent des buffles au bord de l'eau pour les faire boire. Sur des radeaux de bambous où sont construits des villages flottants, des groupes d'enfants regardent passer les voyageurs, tandis que leurs mères, des congais presque nues, nonchalamment se baignent et bavardent. Du sampan, les deux tirailleurs tonkinois maintenant réveillés de leurs somnolences, les interpellent joyeusement et leur adressent des propos grivois et moqueurs. Parfois, dans un brusque évasement de ses rives, le fleuve s'étale et s'élargit laissant émerger des bancs de sable et des îles verdoyantes où des hérons mélancoliques, la tête sous l'aile, dans une pose immuable, rêvent sur une patte. Des troupes d'oies sauvages, se levant par masses noires et serrées, tournoient lentement pour aller se poser plus loin. Des bécasseaux criards raient l'espace de leurs crochets capricieux. Enfin, à chaque instant, comme chassées par le crépuscule, de gracieuses aigrettes, aux blancheurs de neige, dans un vol doucement rythmé, remontent à tire d'aile le courant de la rivière pour gagner leurs nids de roseaux.

La nuit est devenue profonde, impénétrable. Le calme renaît. Seul le bruit des rames dans ce silence. Tout à coup l'un des soldats indigènes, tenaillé par des douleurs aiguës et lancinantes, s'affaisse. Les deux mains serrées contre le ventre, il se roule sur sa natte en poussant des cris affreux : « *chet oï, chet oï !* (je suis mort, je suis mort !) répète-t-il à tous moments de sa voix brisée. Il se relève bientôt, mais pour souiller tout ce qui l'entoure de vomissements et de déjections. Il retombe en avant, le corps douloureusement bouleversé, secoué par des crampes, le visage sec et violacé, les yeux caves et cerclés de noir. Et tout le cortège des souffrances innomées se déroule pendant des heures.

La contagion inévitable et terrible vient d'abattre une deuxième victime aux côtés de Rochecourt.

Le pauvre Weber attiré par ce bruit apparaît sous la paillette de la jongue, un talot à la main, montrant ses grands yeux bleus effarés. Devant cette nouvelle infortune, le pitoyable garçon, sentant son impuissance et l'inanité de tout secours, bougonne à voix presque basse, ne sachant plus que dire : « Nom te Tieu ! Nom te Tieu ! »

Vers une heure du matin, le second tirailleur surpris, lui aussi, par le mal implacable, tombe à son tour à côté de son camarade. Et la même scène, horrible, brutale, se déroule une seconde fois. — Ils sont vraiment lamentables, sur l'arrière du sampan, au milieu du désordre de tout leur équipement dispersé, ces deux êtres, presque couchés l'un sur l'autre, les cheveux dénoués, les vêtements défaits et maculés, les jambes et les bras emmêlés par les soubresauts de la douleur.

Tout au fond, sous l'abri de la toiture, Rochecourt, qui s'affaiblit de plus en plus, ne peut encore rien distinguer. La nuit est toujours profonde, impénétrable.

Cinq heures du matin.

Les cimes, maintenant plus nettes des montagnes qui longent la vallée, se couvrent de teintes roses. Le ciel vers l'Orient s'embrase. Sur la rive opposée, les hauteurs s'illuminent sous les premiers rayons du soleil qui majestueusement se lève. Un vent presque froid souffle sur la rivière. Sur la berge, les graminées géantes s'inclinent et les arbres merveilleux aux frondaisons délicates et tendres, les palmes finement dentelées frissonnent légèrement. De nouveau, dans les rares villages riverains, quelques habitants se montrent aux portes des maisons. Des jonques chinoises, péniblement remorquées à la cordelle, remontent vers le Nord. Dans l'air, des nuées de perruches s'envolent rapides en raclant des appels discordants. Et sur les plus prochains monticules que bordent des rizières, tintinnabulent les joyeux chants des perdrix répétant à l'infini leurs sonores *tin da da*, parfois dominés par les appels lamentablement longs et tristes des paons descendus des futaies. Les blanches aigrettes repassent aussi nombreuses, aussi jolies dans leur vol, qui semble effleurer la surface des eaux. Sur les bancs de sable les hérons ont repris leur immobilité. Et là-bas, dans les noirs massifs de bambous, des tourterelles innombrables reprennent leurs roucoulements monotones. C'est le réveil de la nature, c'est la vie puissante et magnifique que le soleil maintenant éclaire splendidement.

A ce moment les deux tirailleurs, à quelques minutes d'intervalle, expirent.

Les bateliers affolés, transis de peur, regardent sournoisement les deux corps encore convulsés par les derniers spasmes. Le lieu sans doute doit leur sembler propice pour une évasion, car le paysage devenu sauvage et mystérieux se rétrécit et forme une gorge profonde. Des montagnes tombent sur les deux rives sans pentes atténuées et la forêt immense, impénétrable, fait pleurer ses lianes, ses branches tordues, et sa flore embroussaillée sur la calme transparence des eaux. L'un des rameurs jetant brusquement ses avirons, plonge et disparaît à la nage. Surpris par le bruit de cette chute, Weber survient, ne comprenant rien d'abord. Puis, devinant la fuite de la jonque maudite, il crie, jure, supplie. Mais l'Annamite touche déjà la berge et la tête basse glisse et se perd dans la jungle.

A son tour, le second batelier bondit dans la rivière, s'éloignant par grandes brassées en poussant de petits cris joyeux et narquois. Alors Weber se baisse, le visage terrible et menaçant, les yeux mauvais : « Nom te Tieu ! nom te Tieu ! » ne cesse-t-il encore de répéter, et prenant son fusil,

il épaula et vise le fuyard. Une détonation sonore et longue roule dans la vallée. Là-bas un brusque soubresaut, des mains battent l'air, convulsivement et dans un remous un corps s'enfonce, laissant par places des nuages de sang qui ternissent la limpidité du fleuve.

Au coup de feu Rochecourt sursaute. Soulevant à peine sa tête, il promène un regard effrayant. Autour de lui l'abandon et la mort. Ses yeux

largement dilatés fixent avec obstination les deux cadavres des tirailleurs.

— Ah ! Monsieur le docteur, dit Weber, les lâches, les lâches sont bartis !

— Ah ! murmure-t-il en retombant. Et après quelques minutes de silence et de vague rêverie : Weber, Weber, mon pauvre vieux, je suis perdu.

— Mais non, Monsieur le docteur, faut pas se découracher parce que ces sales Annamites sont bartis ; mais Weber est là, nom te Tieu ! qui vous saufera.

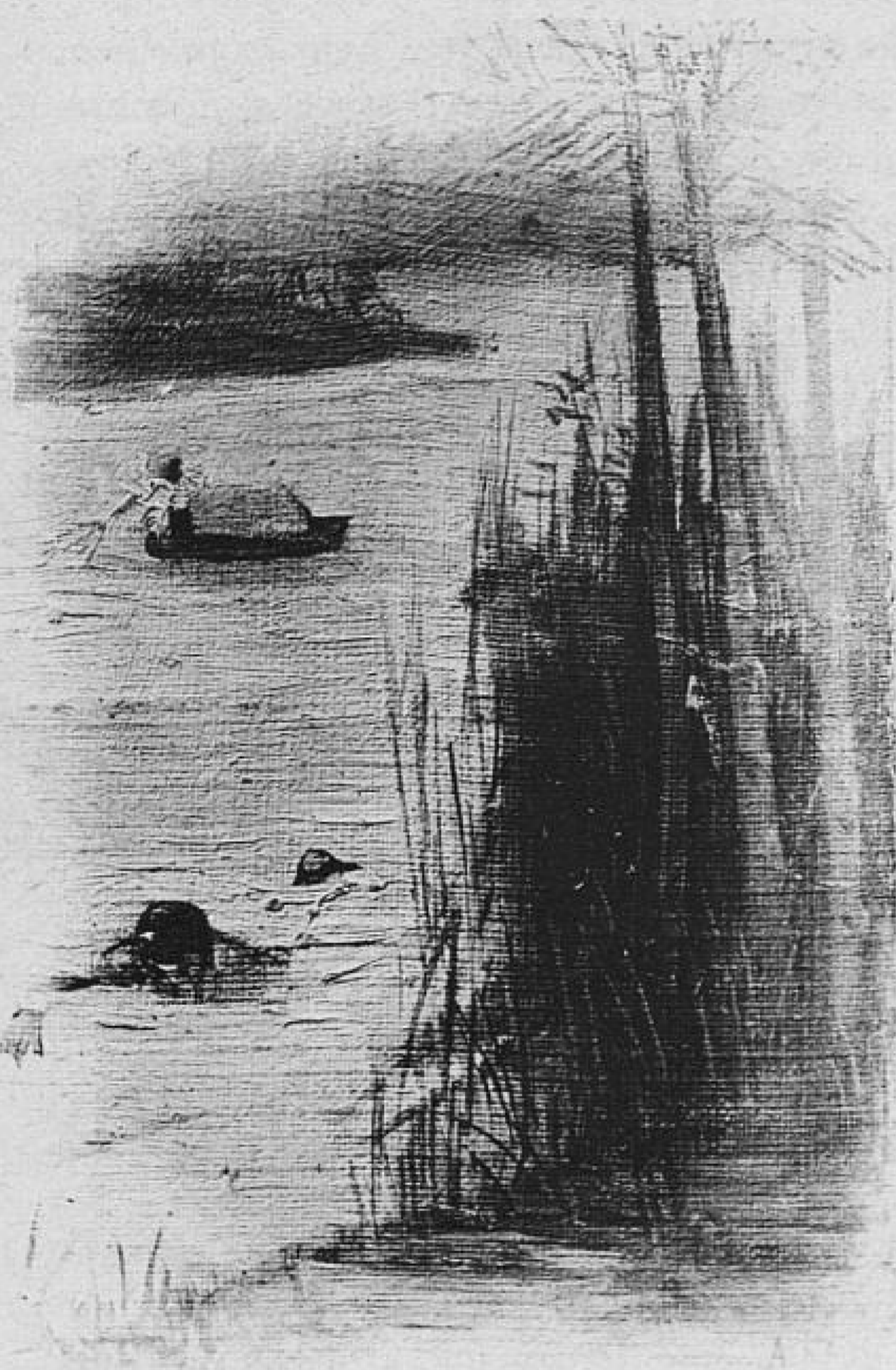
— Non, je sais bien que non ! Tiens, passe-moi ce portefeuille..... là..... dans ma vareuse.

Puis s'étant péniblement retourné, la tête va-

cillante, les coudes appuyés sur les planches de l'embarcation, dans une oscillation de tout son corps, de sa main tremblée, il trace ces mots sur un feuillet détaché.

« Petite mère chérie, avant de mourir, ma dernière pensée est pour toi. Là sur ces lignes je dépose un baiser, le dernier. Pour te consoler songe que..... »

Mais il ne peut achever, car la main défaillante s'arrête et la pensée s'éteint pour jamais, l'agonie commence, une agonie de quelques secondes, terminée par deux soupirs, larges, profonds.



Une détonation sonore



Et maintenant le bateau désemparé, dévalant à la dérive, continue à descendre doucement le courant de la rivière Claire.

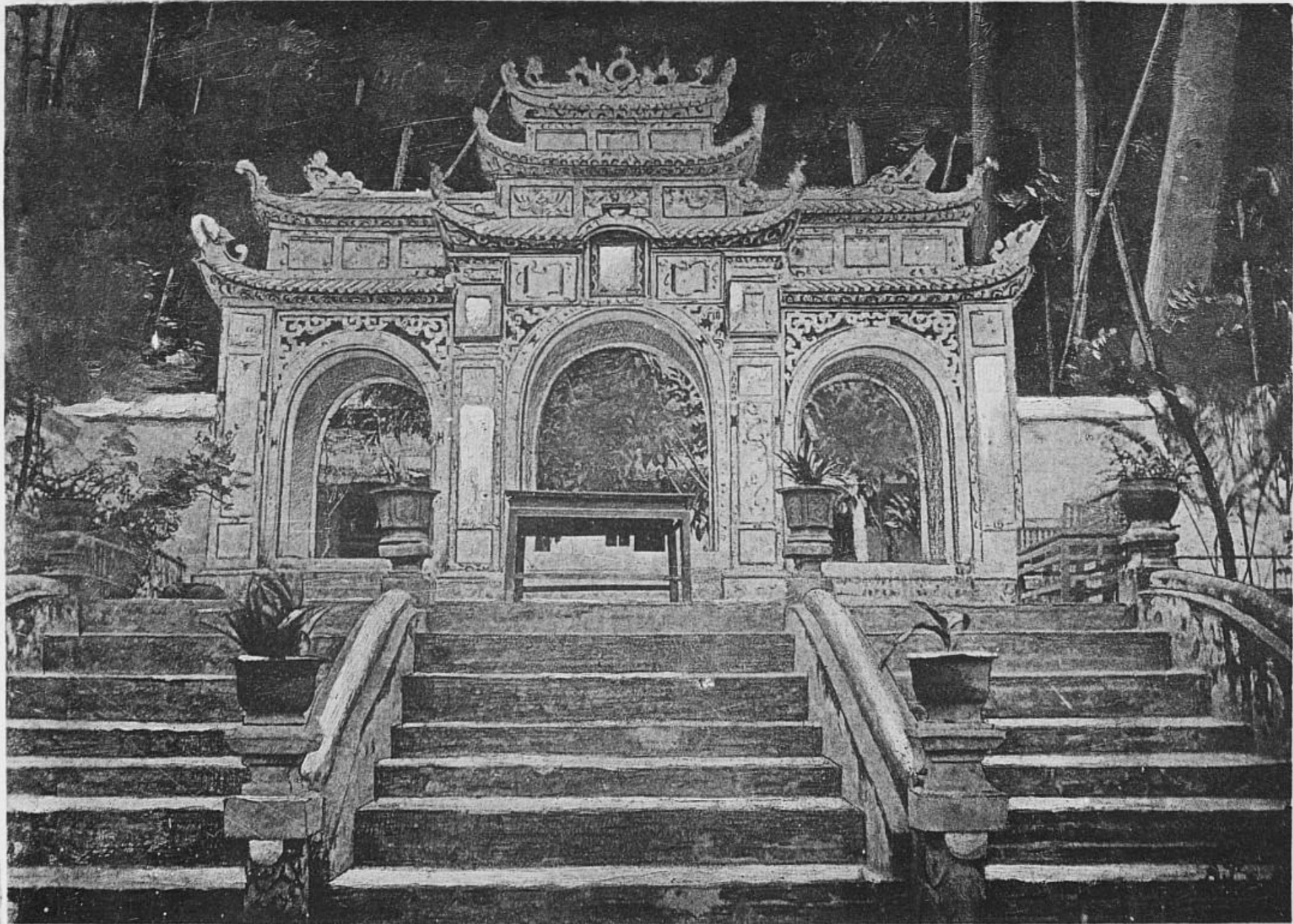
Midi.

Du belvédère qui leur sert de salle à manger, les officiers de Phu-Doan voyant une embarcation abandonnée passer en vue du poste, sans rameurs et sans escorte, la font arrêter et amarrer sur la rive. Leur étonnement est grand de voir dans l'intérieur trois cadavres étiques et vidés, horriblement confondus dans un lugubre désordre. Au milieu d'eux un légionnaire ivre, stupidement affolé, les yeux égarés et fous, vide à pleines gorgées un bidon de tafia répétant avec obstination d'une voix larmoyante : « Ah ! nom te Tieu, nom te Tieu ! ».....



NOUVELLES IDÉES DE TY-BA







## NOUVELLES IDÉES DE TY-BA

Ty-Ba, petite Ty-Ba, aujourd'hui c'est pour toi que j'écris ces petits souvenirs, ces mille rien qui feront sourire les gens graves. Ils s'étonneront de mes préférences futiles, et je vois d'ici leurs lèvres dédaigneuses; ils aimeraient mieux, sans doute, les discussions à perdre haleine sur l'hypothétique navigabilité du fleuve Rouge inventée par ce farceur de Dupuy, et les pédantes révélations sur l'avenir du Tonkin que je crois cependant prospère et plein de promesses.

Oh ! non, petite Ty-Ba, que m'importent les controverses stériles, les ennuyeuses et monotones communications d'explorateurs secs et froids, les savants commentaires sur la culture de la ramie et du coton et sur l'élève des vers à soie ! Je ne brigue pas l'honneur de faire sûrement bailler et dormir par une triste soirée d'hiver les assidus de la salle de géographie.

Ce que je veux garder, c'est le souvenir de ta petite âme que je croyais banale et terne comme une glace sans reflet. Plus tard ce sera ma joie de revivre ces heures d'intimité. Quelle troublante évocation si, relisant un jour ces pages, je revois ta délicate silhouette d'enfant ; si, retrouvant ton rire, je m'amuse encore de tes gamineries et de tes propos inattendus ? Alors je serai bien loin, parti pour toujours ; et toi aussi tu disparaîtras confondue dans le tourbillon de ce monde jaune. Personne ne me parlera plus de Ty-Ba et si parfois tu veux encore te souvenir du grand ami, tu ne sauras jamais ce qu'il est devenu. A son tour il sera perdu dans un monde différent, dans la cohue des cités peuplées d'Occident qui ne lui rappelleront pas la simplicité de tes paillettes, les horizons de tes grands fleuves et les ombrages de tes bambous. Il sera retourné vers le pays du froid et de la pluie, dans la patrie des concierges et des cochers de fiacre.

Je te reverrai alors, telle que je te vois aux heures de sieste, babillarde et gaie, accroupie sur une natte, vêtue de ton seul pantalon de satin noir, les pieds nus, tes cheveux plats bien lissés et soigneusement peignés, la gorge et les épaules découvertes, le cou rayé d'un triple collier d'ambre, tandis que sur ta poitrine de vagues rondeurs piquent un petit carré de soie très légère. Quand le soleil arde au dehors embrasant l'éther bleu,

versant partout le silence et les somnolentes langueurs, alors qu'il fait bon se calfeutrer dans la pénombre et la fraîcheur des maisons dont les stores et les volets sont soigneusement fermés, c'est à ce moment là que tu deviens expansive et que j'arrive à pénétrer les secrets de ta petite pensée. Je connais cent mots d'Annamite, — c'est déjà beaucoup — tu bredouilles cent mots de Français, et avec ce simple bagage, nous arrivons à nous comprendre, à bavarder pendant des heures. Nous hésitons parfois, nous trébuchons souvent le long de nos causeries qui malgré tout restent toujours intéressantes. Très amusante notre mimique expressive, quand le mot juste ne vient pas pour rendre nos sentiments !

Pendant que j'essaie de dormir, tu viens doucement t'asseoir près de moi sur la même natte, les jambes pliées comme une de ces divinités laquées d'or qui sommeillent dans le silence des pagodes ; et les coudes appuyés sur les genoux, le menton posé sur les mains dans une pose attentive, tu veux savoir si j'ai des frères, des sœurs, une femme, des enfants. Chose touchante, petite Ty-Ba, tu m'as dit que ma mère sans doute vieille, très vieille, devait souffrir de mon absence. Je sais que dans ton pays la mère est l'âme vénérée du foyer ; elle groupe autour d'elle toutes les affections de la famille, toutes les préférences et toutes les tendresses des enfants. Aussi, as-tu gardé un silence discret, comme un pardon pour les regrets réveillés, quand je t'ai appris que cette mère n'existait plus.

Si j'avais une femme, songe aux dangers que me ferait courir un éloignement de deux années. Car là-bas comme ici, tes frivoles sœurs blanches se lassent des longues fidélités, maudissent les nuits sans sommeil passées dans l'attente, regrettent avec colère les heures d'un bonheur perdu comme s'il leur était injustement ravi et pratiquent avec perversité ce que toi, Ty-Ba, tu feras par indifférence, c'est-à-dire l'oubli des plus chers et des plus troublants souvenirs.

Je n'ai pas davantage d'enfants. Mais pour combler cette lacune, je connais bien la petite femme qui s'offrirait volontiers. Encore aujourd'hui, Ty-Ba, tu me confies un irrésistible, un obsédant désir. Par mille câlineries de chatte gourmande, avec des hésitations dans la voix qui mettent de pudiques arrêts dans ta singulière confession, par des minau-



Comme une de ces divinités.

deries gracieuses, avec des pressions furtives de mains, tu me révéles l'étrange caprice de ta pensée : avoir un fils de moi, un fils à la peau très blanche et très fine que tu aimerais de toute ton âme, non certes pas en souvenir ou par amour du chef Français mais parce que Bouddha aime les enfants issus d'un étranger; les enfants au teint pâle et clair comme les mourantes étoiles d'une nuit vers son déclin et comble de longues félicités l'existence de leurs mères. Ce fils serait pour ta famille et ta maison une source de bonheur et de prospérité. Mais, pauvre Ty-Ba, je ferai l'impossible pour que ce désir ne se réalise pas, car bientôt viendra l'heure de la séparation et je connais les amertumes cachées et les douloureux remords de ces pères de hasard. J'ai entendu les poignants regrets, j'ai vu couler les larmes de ces camarades moins heureux que moi qui ont quitté pour toujours cette terre lointaine en y laissant la chair de leur chair et en emportant l'ineffaçable souvenir de la dernière étreinte de deux faibles petits bras enlacés autour de leur cou. Qu'il vienne d'une femme noire, d'une femme jaune ou d'une Peau Rouge, un fils reste, il me semble, l'être mystérieusement aimé qu'on ne peut oublier ou délaisser comme un objet perdu sur le talus d'un chemin désert !

Mais tu comprends que le sommeil me gagne. Tu reste près de moi immobile et patiente. Avec des chansons traînantes qui assourdissent tes lèvres à demi fermées, tu berces mes rêves et lentement, doucement, comme une caresse, ton éventail de plumes passe sur mon front chassant les moustiques invisibles et faisant évaporer la sueur qui perle le long de mes joues.







BALLADE NOCTURNE



## BALLADE NOCTURNE

Quelques jours avant le départ, le retour vers la France, je reviens à Haï-phong où je dois m'embarquer.....

Sur la terrasse du café Gandaubert, tout flambant neuf et longeant la grande rue, vers huit heures du soir, les officiers, les fonctionnaires, les commerçants en costumes blancs, affalés sur les larges chaises de rotins, les jambes écartées, le casque ou le képi posé sur les genoux, sont réunis et vident leurs tasses de thé ou de café. Tous dans des poses nonchalantes se laissent envahir par les lenteurs d'une digestion pénible et restent résignés dans les alanguissantes torpeurs après une longue et chaude journée sans un souffle de brise.

Les uns, que les maladies et les fièvres ont rendus grincheux et misanthropes, s'isolent dans les coins comme pour cacher leurs teints bilieux et la navrante bouffissure de leurs visages qu'encadrent mal les cheveux et la barbe aux poils clairsemés et secs. Ils sont vraiment désolants et minables, tant leurs membres sont grêles dans des vêtements devenus trop larges ! Leurs cous amaigris et cordelés se balancent sur des poitrines efflanquées et voûtées. Ils restent impénétrables et maussades et leurs yeux jaunis se meuvent lentement et tristement comme dans l'appréhension des visions obsédantes d'un lugubre dénouement.

D'autres, plus valides ceux-là, groupés en cercle, fument silencieusement des pipes ; et absorbés dans d'interminables flâneries, le regard perdu en de béates et indécises contemplations, soufflent dans l'air immobile de longues spirales de fumée et font des ronds d'azur dans le vide. D'autres encore, plus gais ou plus jeunes, des camarades qui se sont retrouvés, s'interpellent et devisent bruyamment.

A l'intérieur, dans le fond de la salle, des officiers de marine en bras de chemise font très consciencieusement des carambolages sur les tapis de billards neufs. Tandis qu'au-dessus de tout ce monde blanc, des pankahs agités dans un mouvement très lent, avec le grincement monotone des cordes glissant sur les poulies, font passer sur les têtes moites de sueur, sur les fronts et dans le cou, des caresses rafraîchissantes.

Tout à coup, dans la rue, fait irruption une joyeuse bande de lieutenants traînés en pousse-pousse. Ils me reconnaissent.

— Léra, Léra, me crie l'un d'eux. Que faites-vous donc là tout seul ? Allons, suivez-nous dans le quartier Chinois. C'est très curieux, vous verrez !

Et sans trop me faire prier, je monte moi aussi dans un pousse-pousse, très désireux au fond de connaître les bouges dont j'avais si souvent entendu parler.

Brusquement, les coolies aux larges pantalons relevés, les reins tendus, le corps fortement penché en avant entre les brancards de leur petit véhicule, les coudes écartés et le vaste chapeau pointu tombant sur le dos, seulement retenu au cou par un cordon de soie, tous ces petits êtres jaunes nous entraînent, en poussant des cris assourdissants, dans une course vertigineuse. Ils volent et se lancent furieusement dans la grande rue sans souci du danger, sans la moindre préoccupation des passants, cherchant tous à se dépasser, se bousculant au risque de nous renverser, s'invectivant, excités par les nombreux *maûlen* des Européens. Nos porteurs sont très contents en somme. Ils savent bien que cette joyeuse et bruyante promenade nocturne se prolongera fort tard ; et ils ont la certitude de nombreuses pauses et surtout l'espoir d'un généreux salaire.

Nous passons maintenant devant les magasins Européens et les échoppes des petits négociants Annamites. Nous longeons ensuite les boutiques chinoises toujours éclairées, car les Célestes travaillent jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Sachant comprendre avec une extrême facilité d'adaptation, nos besoins et les secrets de nos habitudes, de nos costumes et de nos manies, ils exercent tous les métiers en vue d'une sage exploitation de l'étranger. Les uns penchés sous l'abat-jour des lampes, le torse nu, la natte enroulée autour du crâne rasé et bleuâtre, repassent nos chemises, nos manchettes et nos vêtements très convenablement blanchis. Et ils sont si drôles à voir, avec leurs joues gonflées de Bouddha terrible, pulvériser bruyamment l'eau contenue dans la bouche sur les linges déployés, avant le passage du fer, une sorte de réchaud de fonte très lourd ! — Les autres battent la semelle. Certains font gronder les machines à coudre et confectionnent des costumes. D'autres, dans le calme de la vie familiale, amusent et bercent leurs enfants dont les petits ventres bedonnants, les membres potelés, les frimousses éveillées et curieuses, les têtes au seul petit toupet de cheveux émergeant du sommet, se perdent dans l'évasement de leurs larges manches. Et c'est par des babillages bons garçons, en des consonnances joyeuses et drôlement modulées, en des gestes doux et enveloppants, par des chansons traînantes et tremblées d'une voix perçante que s'exhale toute la tendresse de leur sollicitude et de leur affection. Enfin, les plus raffinés, au premier et seul étage de leurs maisons, sous les poutrelles du

toit, charment leurs loisirs par des occupations artistiques et font grincer de minces et fluettes violes dont les sons, d'une discordance aiguë, traduisent ainsi leur état d'âme par de petites phrases musicales pleurnichardes et sautillantes.

A notre violente irruption, tous restent indifférents, nous laissant passer sans daigner nous voir, ne songeant même pas à s'offusquer de nos gamineries et de notre exubérante gaieté. Il y a bien longtemps qu'ils sont édifiés sur la légèreté et le débraillement des frivoles mandarins Français !

Mais bientôt la tête de colonne s'arrête : — « Capitaine y en a beaucoup congai ichi ! » — me dit un malicieux porteur comme pour me ravir et m'annoncer une nouvelle impatientement attendue.

En effet, des bouges, des maisons louches se dressent dans tous les coins à l'ombre d'une gracieuse et confortable pagode reluisante de ses porcelaines décoratives et toute fantastique, par cette nuit limpide, avec les silhouettes de ses chimères grimaçantes et de ses dragons hirsutes qui se poursuivent tout le long des arêtes aux courbes capricieuses de la toiture dans un enroulement inextricable de leurs spires sans nombre.

Entrons dans le premier refuge. C'est presque un vaste hangar divisé par de nombreuses cloisons à une hauteur de deux mètres faisant autant d'habitations mal isolées dans une même enceinte et sous un même toit. Là, dès notre arrivée, à peine remis de notre première hésitation, des femmes maigres, étiques et vieilles nous prennent par le bras et tirant les pans de nos vareuses, nous pressent et nous entourent. Puis, d'une voie cassée et anxieuse, pour nous inviter aux caresses les plus immondes, elles se disent prêtes à toutes les concessions, aux plus abjectes résignations et nous montrent des loges noires et sales, petites et étroites, seulement limitées par des treillages de bambous à hauteur d'hommes, autant d'alcôves misérables tristement éclairées par des lampes de fumeries d'opium posées sur le sol. Et derrière ces êtres décrépits, caricatures de femmes, se pressent des boys terreux et squelettiques, adolescents chassieux aux regards ternes, aux visages émaciés par les nuits d'insomnie et par les complaisances sodomiques. Eux aussi, en de tremblantes supplications, s'empressent autour de nous :

— Capitaine, capitaine, moi y en a bien connaisse !...

Tout près, dans les nombreux compartiments voisins envahis par des légionnaires devenus mauvais sous le fouet du désir, des marins en bordée à l'ivresse brutale, des sous-officiers, des employés, des commerçants, tous bruyants et rageurs sous l'impatience des ruts déchaînés, s'élèvent des clameurs furieuses, des rires grossiers, des cris de colère et de déception. Ce sont les interminables discussions, les fiévreux marchandages :

— Vingt sous !...

— Non, donne une péate. — moi y en a tout faire, l'équivalent du : « Gentil brun, viens chez moi, je serai polissonne ! »

— Vingt sous, N.. de D... ! où je fais dégringoler la cambuse !

— Non, quarante sous ! *Linh-tap* y en a payer avant.

Méfiantes, elles aussi, ces prostituées d'Orient ! Rien à envier à nos pierreuses.

Puis des ombres disparaissent sous les loques perdues en forme de rideaux : des hommes par couples, ou un mâle quelconque avec une femme. Et dans ces étranges retraites qu'on pourrait fouiller en se dressant sur la pointe du pied, ce que ne manquent pas de faire les plus curieux d'entre nous, s'accomplissent toutes choses révélées par mille bruits : de fugitives pâmoisons, des râles étouffés, car les voisins pourraient entendre, — et ne subsiste-t-il pas toujours un reste d'involontaire et instinctive pudeur, même dans l'impudicité la plus déchaînée ? — On saisit très nettement les trépidations des lattes de bambous, des craquements rapides, espacés, les derniers surtout plus violents et comme prolongés. — Puis plus rien..... le silence, des chuchotements dans l'ombre, un tintement de monnaie remise, et les silhouettes émergent de nouveau sous les haillons déchiquetés.

En guise de cabinet de toilette, derrière la maison, des mares infectes miroitent sous la lune. De la porte une planche s'avance en appontement et ceux ou celles qui ont subi ces sales étreintes se lavent par de sommaires ablutions..... Comme miroir, la louche transparence des eaux ; et comme lumière, Phœbé la blonde qui, de là-haut, éclaire l'ignoble scène !

Nous allons plus loin. Au hasard, nous entrons dans une seconde maison. Ici, par un escalier à pente très raide, nous montons dans une salle habitée par le même monde. Tout au fond du réduit, une femme étendue sur une natte tousse affreusement. A chaque expiration s'exhale une plainte d'asthmatique, comme un râle d'agonie, un raclement pénible et déchirant qui donne la sensation de crachats obstinément figés dans les profondeurs de la poitrine. Tout à côté de la tête, une lampe projetant sur le visage des teintes de cire.

Dans une autre maison où nous venons de pénétrer, deux types horribles de boys. Eux aussi sont étendus sur des nattes se faisant face, presque serrés l'un contre l'autre, visage contre visage, les genoux pliés touchant d'autres genoux. Entre les deux, une fumerie d'opium qu'ils regardent avec des yeux fixes, immobiles, vitreux comme ceux d'un cadavre dont on n'a pas fermé les paupières. On les secoue, ils ne bougent pas. Les fumées bienfaisantes du subtil et terrible poison ont anéanti leur être. Nous nous baissions pour les voir de plus près. Ah pouah !... celui de gauche dégage une odeur fade et moite de fébricitant et ses mains, sa



Copyright 1912 by A. C. ...

MADE IN U.S.A.





figure sont grêlées de boutons de petite vérole et couvertes de croûtes purulentes !

Si nous avons encore le courage d'errer dans ce méandre de réduits sales et obscurs, sans cesse empuantés par les émanations des marais croupissants, par les odeurs de poisson pourri, mêlées aux relents d'opium de qualité très inférieure et aux fumées d'une mauvaise huile brûlée, ce sera toujours pour voir ces mêmes faces repoussantes, les mêmes haillons crasseux, ce sera pour marcher sur les mêmes fumiers faits de chiques sanglantes de bétel, de débris de tabac et d'épluchures de fruits, ce sera enfin pour entendre les mêmes obscénités, les mêmes cris et écouter les mêmes trafics immondes.....

Pour fuir cet horrible spectacle et oublier la sordide misère qui semble de préférence s'attacher à tous ces êtres résignés à toutes les besognes, nous sortons écoeurés de ces bouges vermineux et nos traîneurs nous conduisent bientôt jusqu'à la maison Japonaise, la plus confortablement installée et de date toute récente.

Notre entrée est saluée par de grands cris, des trépignements de joie, des battements de mains. Plusieurs de mes camarades, des assidus ceux-là, sont reconnus par leurs gentilles amies d'une nuit. Et alors ce sont des salutations, des révérences ironiques à n'en plus finir, des œillades coquines, des frôlements de chattes, des minauderies charmantes qui se terminent par un échange de très bruyants baisers. Moi-même, j'oublie le mauvais rêve de tout à l'heure, ces fantômes Annamites apparus comme dans un cauchemar. Le vice ignoble et dépenaillé entrevu il y a quelques instants, est maintenant plus aimable et plus propre. Par une involontaire comparaison, tout ce que je regarde, tout ce que j'entends devient une fraîche vision et va rester comme le souvenir ineffaçable d'heures trop rapidement envolées.

Malgré leurs lourdes attaches et leurs grosses têtes, malgré cette disgrâce apparente, elles restent quand même très jolies, très gracieuses et toujours mignonnes, ces Japonaises, ces presque sœurs de nos femmes, ces Françaises de l'Extrême-Orient. — Quel charme n'ont pas leurs pommettes rougies de fard rose de Chine ou hortensia ! Quelle fraîcheur et quelle attirance se dégage de leurs yeux si rieurs ! Quelle joie de vivre éclate sur leurs lèvres rouges, plus rouges que les fleurs d'ibiscus piquées dans leurs noirs cheveux. Et dans les ondulations de leurs corps serrés dans de longues tuniques soyeuses tigrées de dessins, quelle nonchalante et délicieuse câlinerie !

Maintenant, pour nous distraire, elles viennent se grouper autour de nous, et sur notre demande, d'eux d'entre elles, les plus jolies, se lèvent pour nous dire des chansons du pays. Nous comprenons bientôt qu'il s'agit de mélopées amoureuses traduisant par l'expression de mille coquetteries mimées les séductions féminines déployées pour vaincre les hésita-

tions et faire tomber les timidités d'un amant figuré lui aussi par une autre mousmé. Les bras de la tentatrice, en des gestes d'enfant, esquissent des mouvements qui rendent la tendresse, la fièvre, la ruse ou les menaces. C'est la poursuite du désiré, de l'élus bien-aimé. Mais le vilain, le niais ou le chaste, détourne les yeux pour ne plus voir, bouche ses oreilles pour ne rien entendre, et semble vouloir fuir. Il est bien vite repris ! Il ne saura résister longtemps à la voix désirante, aux étreintes passionnées, au charme appétissant des voluptés offertes. Et tout cela se



Et les guitares pleurent et frissonnent

sonnent, les voix de toutes les autres petites femmes s'élèvent aiguës, assourdissantes, les babouches de bois claquent sur le parquet et les rires perlés animent de leur joyeux écho les murs froids du lupanar. Bientôt les mains friponnes s'égarer, c'est la course au salaire en échange d'une nuit d'amour, avec des zéaiements si caressants, si enfantins qu'ils font oublier le hideux marchandage de la chair. On demande du champagne, deux bouteilles, puis trois, puis quatre..... et c'est si drôle de les voir se griser et babiller ! — Puis dans l'escalier des ombres deux par deux disparaissent. Et dans les chambres au luxe presque européen, sous la blanche moustiquaire, commence et finit, dans un froissement de papier de Chine, l'épithalame qui rappellera les amours et les femmes d'Occident... Ce sera une variante à celui trop souvent chanté auprès des femmes jaunes du Tonkin.

continue par des invitations aux longues joutes amoureuses, des appels à la virilité, à la constante énergie des sens, des encouragements au rut ininterrompu : *Asa ma laé ! Asa ma laé !...* « Jusqu'à demain matin, pas un instant, ne cesse d'être le mâle vigoureux... » *Djonkina, djonkina !* — « Dansons, dansons ». — Et les guitares pleurent et fris-

Et moi aussi, sans trop me faire prier, je suis le chemin que me montrent les camarades et une mousmé très empressée.

Deux heures du matin. — Encore tout meurtri et las, je me suis insensiblement assoupi mais pour me réveiller brusquement : j'ai senti que la mousmé n'était plus à mes côtés. Furtivement elle est allée rejoindre ses compagnes dans le jardin. Très doucement je m'approche de la fenêtre.

Au dehors une nuit éclatante de lumière, un ciel splendide, une lune aux blancheurs éblouissantes, aux contours nettement découpés, épanchant comme une caresse, sur les grandes flaques d'eau, des reflets d'argent. Des appels montent dans le silence de la campagne, et là-bas, venues du lointain sous la pénombre des villages qu'encadrent les touffes noires de bambous, les sonorités d'un gong se fondent dans l'air en vibrations alanguies et tristes. Par intervalles, de sèches trépidations de tambourins coupant d'interminables incantations, — sans doute quelque famille en pleurs auprès d'un cholérique, essayant de fléchir les mauvais génies. — Autour des maisons les chiens se répondent par de longs aboiements..... Et j'écoute comme si je pouvais comprendre les bruyantes causeries qui remplissent le jardin. Elle, ma mousmé, raconte une histoire bien amusante sans doute car elle est très entourée, et chacune accroupie devant un narghileh penche sa tête vers la diseuse dans une attitude de réelle attention. Avec des gestes comiques, une volubilité extrême, des inclinaisons câlines, des inflexions mignardes, elle soulève autour d'elle un concerto de longs rires, de jolis rires inexprimablement jeunes et purs, malicieux et stridents, follement trillés comme des gazouillements d'hirondelle. Ce sont des pâmoisons à perdre haleine finissant en un caquetage effréné, en des commentaires isolés. Que disent-elles, en leur langue inconnue ?

Oh ! peut-être la mousmé, la moqueuse, l'insouciant, la cruelle mousmé, comme celles de notre là-bas, raille-t-elle les ivresses véritables, les voluptés fugitives et pourtant sincères, les bégaiements d'amour que l'Européen maintenant endormi et las a su retrouver dans ses bras.





CONTRASTE



## CONTRASTE

### LUI

C'est le lendemain du sanglant combat de Phu-Sa. Toute la nuit a été passée à défendre les positions conquises. Les tirailleurs Algériens, avec cette fougue et ce mépris de la mort si particuliers aux fils du désert, se sont élancés trois fois dans le retranchement chinois. Aucun n'est revenu. Et quand paraît le jour, on aperçoit, semés tout le long de la digue, sur les palissades et entre les pieux des bambous, les cadavres de ces braves, horriblement mutilés, tous décapités. Les Pavillons noirs se sont retirés.

Maintenant, ce sont les coups espacés des canons envoyant les projectiles dans la citadelle, dans les magasins à riz et les pagodes, incendiant les derniers refuges de l'ennemi. On entend le crépitement des Hochkiss crachant la mitraille du haut des tourelles des canonnières embossées sur le fleuve Rouge. Deux brèches sont ouvertes et de nouveaux obus viennent les agrandir encore. Sur le côté sud des remparts flottent deux immenses étendards noirs, à l'aspect sinistre. Les troupes, tirailleurs Algériens, tirailleurs Tonkinois, légionnaires, marsouins sont massés derrière les digues attendant le signal de l'assaut.

A cinq cents mètres de la première brèche, le capitaine Donlabar passe entre les rangs de sa compagnie de légionnaires, les encourageant du geste et de la voix ! Oh ! les figures énergiques, les visages mâles et transfigurés que l'approche du danger et du dernier coup de main exalte et grandit.

— Nous serons les premiers, mes enfants, à entrer dans la place. De l'œil et du jarret !

— Oui, oui, vive le capitaine !

— Voyons, pas le moindre fanion, pas le plus petit carré tricolore ?

Puis, s'adressant au premier soldat debout devant lui :

— Coupe-moi un pan de ta ceinture rouge, allons, un peu plus vite que ça !...

— Voilà, mon capitaine.....



Que va-t-il donc faire ce diable d'homme ? Puis avisant un turco égaré parmi ses soldats :

— Et dis-donc, l'Arbi, rapplique par ici ; déchire-moi un carré de ta ceinture bleue.

— Tiens, mon capitaine, mais moi perdu compagnie !

— Reste avec nous.

On commence à comprendre, car Donlabar sortant un mouchoir blanc de sa poche, dispose bout-à-bout, avec des nœuds et des épingles, les trois lambeaux tricolores qu'il attache ensuite au bout d'un bâton.

— Mes amis, voilà le drapeau de la compagnie. Si vous êtes de vrais lapins, avant cinq minutes il remplacera ce drap mortuaire qui flotte là-bas sur le rempart de la citadelle.

La charge terrible, enveloppante, sonne dans le lointain. Les baïonnettes scintillent et on-



L'officier tombant sur un drapeau.

duisent comme un champ d'épis d'argent sous les premiers feux du jour. Les hommes, tenant fébrilement leurs armes, se précipitent en poussant des cris sauvages. Donlabar marche à leur tête.

— Mon capitaine, mon capitaine, dit un lieutenant, vous êtes toujours le premier ; pour aujourd'hui, cédez-moi un tour de faveur.

— Jamais..... En avant !

Et ils arrivent frémissants de rage et d'enthousiasme sur la brèche béante. Donlabar farouche, menaçant, sublime, le revolver dans la main droite, la loque tricolore portée haut dans sa gauche, surgit le premier sur la muraille démantelée. Mais au moment où il s'accroche victorieux en criant : « Vive la France ! » aux pans du noir étendard qui flotte et claque lugubrement dans l'espace, le malheureux s'affale terrassé par un coup de feu tiré à bout portant par un chinois embusqué derrière un créneau. En tombant, sa main crispée ne lâche pas le pavillon ennemi qui

se déchire et glisse le long de la hampe, venant envevelir le héros comme d'un noir linceuil.

Oh ! la belle, la glorieuse mort !

---

## ELLE

Dans Alger, pendant l'heure des siestes, tandis que des blancheurs aveuglantes rayonnent des hauteurs de la Kasbah, que l'air vibre et que les arbres poussiéreux profilent leurs ombres immobiles sur le sol glabre et brûlé, quatre jeunes filles se prélassent, complètement nues, dans une salle fraîche aux volets hermétiquement clos d'une maison française. Un souffle de curiosités malsaines passe sur ces têtes de femmes perverses. Avec des chuchotements et des petits cris admiratifs, elles détaillent amoureusement les charmes de leurs corps dévêtus, comptent avec des frissons de plaisir les fermes rondeurs et les fossettes creusées comme des nids à baisers, ombrant les coins mystérieux de leur peau blanche et rosée. Pour ces précoces vicieuses, c'est une douce volupté que ces effleurements délicats qui les transportent presque dans les confins des paradis de Lesbos.

Mais deux coups discrets frappés à la porte viennent troubler ces intimes ébats. Que leur veut-on ? C'est une femme de service qui annonce un télégramme adressé à deux des jeunes filles, sœurs de Donlabar. On ouvre, et au milieu de ces folles bacchantes tombe la nouvelle inattendue et terrible de la mort du frère, frappé dans les terres lointaines par la balle d'un chinois.

Oh ! la honte de ces corps impudiques, de ces cheveux dénoués, de ces contacts salissants ; l'aspect de cette chambre en désordre, comme après un rendez-vous dans un mauvais lieu, les senteurs des parfums brûlés et les fumées des cigarettes d'Orient, au moment où viennent la dernière pensée et la suprême nouvelle du frère exilé. Quels amers reproches contenus dans les plis du papier bleu et combien navrante cette mise en scène si peu favorable aux explosions de douleur. Et cependant, ces yeux se mouillent de pleurs quand tout-à-l'heure encore ils s'illuminaient de désirs inavoués ; ces lèvres ou voltigeaient de furtives pâmoisons, grimacent affreusement tordues par la douleur et les regrets ; et ces corps, dépouillés de leurs voiles, sont étrangement convulsés par des sanglots.

Comme dédommagement de la mort de ce frère, dont l'assistance venait à manquer à la modeste famille, l'aînée des deux sœurs Mary Don-

labar fût nommée directrice de l'asile des sourds-muets Annamites à Hanoï. C'est tout ce qu'une généreuse administration pouvait accorder à cette jeune fille au tempérament d'aventurière. N'avait-elle pas été mêlée dans une ville du Nord à une histoire retentissante de chantage, déroulée en cour d'assises et dirigée contre un vieux prêtre, dont les soixante-dix ans passés laissèrent supposer dans l'esprit des jurés que la vertu de Mary, malgré ses affirmations, n'avait pas dû, en réalité, courir de grands dangers.

L'arrivée de la jeune fille à Hanoï fut un événement pour la colonie. Sa remarquable beauté, son teint éblouissant, ses formes opulentes, ses hanches voluptueuses, ses yeux noirs, ses lèvres rouges et charnues, toujours entr'ouvertes comme pour de violents baisers, enfin toute son apparence de femme mûre pour les amours ardentes et passionnées, firent tourner toutes les têtes. Chez elle, ce fut un défilé de fonctionnaires, jeunes et vieux, de protecteurs puissants et de riches négociants prêts à tous les sacrifices et à toutes les soumissions. Les officiers, que rendaient impatients les longues continences dans les postes éloignés, n'avaient qu'un rêve, celui de venir séjourner à Hanoï pour flirter avec la belle directrice et obtenir ses faveurs. La nuit, devant la porte close de sa maison, située sur la berge du fleuve, défilaient tous les mâles qui venaient brâmer leurs douleurs et leurs espérances.

Après deux bienheureuses années écoulées en ce délicieux Hanoï, au milieu d'un cénacle d'adorateurs qui la poursuivaient de leurs folles déclarations, brusquement et en plein triomphe, Mary, qui avait soulevé autour d'elle tous les désirs et toutes les convoitises, disparut de la vie mondaine. On ne l'admira plus dans les réunions, on ne rencontra plus son frais visage rayonnant de vie et de beauté, ni ses grands yeux prometteurs, dans les rues de la ville où elle avait l'habitude de se faire traîner, nonchalamment couchée au fond d'un pousse-pousse, courant les magasins entre cinq et sept. On racontait que la pauvre enfant, subitement frappée par une maladie de langueur, était tatiguée et très anémiée. Sa porte restait consignée à tous les visiteurs. On savait aussi que sa sœur était venue d'Alger pour lui prodiguer ses soins. Le tout Hanoï masculin était en deuil.

Un jour, la femme d'un fonctionnaire de la navigation fluviale, dont le pavillon était voisin de celui de la directrice, aperçut, tandis qu'elle travaillait sous sa véranda, deux boys qui piochaient la terre du jardin séparant les deux maisons. Tout d'abord, elle n'y prêta pas grande attention. Mais les rires bruyants, les conversations des deux Annamites, leur obstination à fouiller le même endroit l'intéressèrent davantage. Elle remarqua avec surprise qu'une fosse était creusée assez profondément, que les monticules de terre s'entassaient autour d'un trou béant; et son étonnement devint bientôt de l'horreur mêlée de crainte, quand elle vit

les deux boys sortir d'un linge blanc roulé sur le sol, le cadavre d'un petit être ayant l'apparence d'un nouveau-né ; puis, sans souci des regards indiscrets, comme s'ils accomplissaient une besogne journalière, prendre leurs dispositions pour l'ensevelir. La femme du fonctionnaire affolée par ce spectacle, écoeurée par le cynisme de cet enfouissement, se précipita hors de chez elle et vint frapper à la porte des deux voisines. Une jeune femme apparut.

— Mademoiselle Mary Donlabar, s'il vous plaît ? Je voudrais lui parler.

— Elle est souffrante et ne reçoit pas. Je suis sa sœur, que désirez-vous ?

— Oh ! alors, Mademoiselle, je puis tout vous dire. Savez-vous ce qui se passe dans votre jardin ? C'est tellement étrange que je crois devoir vous avertir.

— Oui, oui, Madame, nous savons, fût-il répondu sur un ton de mauvaise humeur. C'est un petit cadavre indigène rejeté par les eaux du fleuve devant notre maison et recueilli par nos serviteurs. Nous avons donné l'ordre de l'ensevelir..... quoi de plus naturel ?

L'attitude glaciale de la sœur, sa voix dure, presque hostile malgré son calme apparent, indiquaient à la femme du fonctionnaire qu'elle ne devait pas pousser plus loin les investigations et que toute nouvelle demande serait superflue. C'était le désir impérieux, fermement exprimé de briser là toute conversation.

— Ah !... ne sût que dire la pauvre femme décontenancée et la porte, brusquement poussée, se referma sur elle.

Le soir, à la rentrée du mari, elle s'empressa de lui raconter la mystérieuse histoire, laissant deviner ses craintes et ses appréhensions. Quelle étrange coïncidence entre la longue maladie qui avait rendu Mary Donlabar invisible pendant de longs mois et l'apparition de cet enfant nouveau-né ? Fallait-il partager l'insouciance et la sérénité, peut-être calculées, des deux voisines ? Ne serait-il pas préférable d'avertir les autorités locales ? Mais le mari, comprenant les sous-entendus de sa femme et flairant une mauvaise histoire :

— Non, non, dit-il, tu n'as rien vu ! Ne nous mêlons pas de choses qui ne nous regardent pas. Qu'elles se débrouillent, les deux petites d'à côté ! Elles possèdent des amis trop puissants pour que nous allions, par des bavardages, compromettre ma situation.

Néanmoins, malgré la discrétion et le silence de ce trop prudent fonctionnaire, la mystérieuse histoire fût chuchotée dans Hanoï et colportée dans toute la colonie. Le scandale fut grand. Mais, comme trop de complices involontaires de l'accident auraient été entraînés dans des accusations nettement formulées et que des noms de personnalités connues auraient été certainement prononcés devant le tribunal consulaire, l'affaire

fut étouffée. On fit comprendre à la belle directrice qu'elle ne devait pas séjourner plus longtemps dans la colonie. Elle rentra en France et vint passer quelques mois à Paris, continuant son existence d'aventurière, jusqu'au jour où l'un de ses fidèles admirateurs, un riche armateur de Hong-Kong eut le courage de l'épouser et de la ramener en Extrême-Orient.

Tandis que Lui, le frère, le soldat glorieux et sans tache, dormait son sommeil de héros dans le cimetière de Son-tay, après avoir semé dans ce Tonkin un peu de notre gloire ; Elle, sur cette terre qui aurait dû lui sembler sacrée, n'avait laissé qu'un souvenir de honte !



# VISIONS DERNIÈRES



## VISIONS DERNIÈRES

Cette nuit, la dernière passée sur cette terre d'Asie, est calme et sereine. Dans la campagne inondée de lumière comme par un jour ensoleillé, vers l'horizon d'un bleu transparent; sur les maisons basses et grises de la ville, sur les toits des pagodes embroussaillées de monstres et de chimères, tombent des clartés lunaires éblouissantes. Sur le fleuve passent de furtives lueurs avec des ruisselements de pierreries aussi nombreuses, aussi rapides que les innombrables vagues qui se poursuivent dans une course sans fin. Il neige comme une pluie d'argent parmi les dentelures de bambous et sur les cîmes des noirs tamariniers de la Concession. Les panaches des sveltes et graciles aréquiers ont des flamboiements d'aigrettes, et des rayons descendent le long des mâts des navires, s'accrochant aux larges vergues, jouant à travers les cordages, dessinant dans les moindres coins les taches blanches des canonnières où passent des scintillements de cuivre et grandissant la silhouette grisâtre et maculée du *Cachar* (1) qui domine en colosse toutes les petites choses rangées autour de lui. Elle éclaire splendidelement cette rade et ce paysage, la belle lune éclatante, l'Œil d'Argent comme la désignait poétiquement Ty-Ba.

Pour fuir la cohue de la dernière heure et la bousculade des dernières minutes, pour me dérober aux énervantes effusions, aux poignées de mains banales, aux souhaits de convention, enfin pour éviter l'encombrement et la précipitation fiévreuse d'un départ retardé, prudemment vers dix heures du soir, après une dernière promenade dans les rues du port, je viens prendre possession de ma cabine, choisir ma couchette, et passer la nuit à bord.

A cette heure tardive le pont du navire est encombré par des colis, des malles, des ballots, des paquets de cordages et de chaises tressées. Des bœufs ruminent dans les stales de l'avant; des canards, des poulets, des tourterelles s'agitent et ont des battements d'ailes au fond des cages grillagées. De pâles falots se balancent aux cordages. Les matelots du trans-

---

(1) Grand transport affrété.



port bousculent tout sur leur passage, se hélant d'un bout du navire à l'autre. Sans interruption, une grue descend de lourds fardeaux par une trappe ouverte dans les profondeurs de la cale avec des grondements terribles, des trépidations bruyantes qui ébranlent toute la charpente du bateau. Dans l'impossibilité de dormir, je viens m'asseoir sur la dunette où personne ne viendra troubler mon recueillement et la solitude que j'ai si ardemment recherchés.

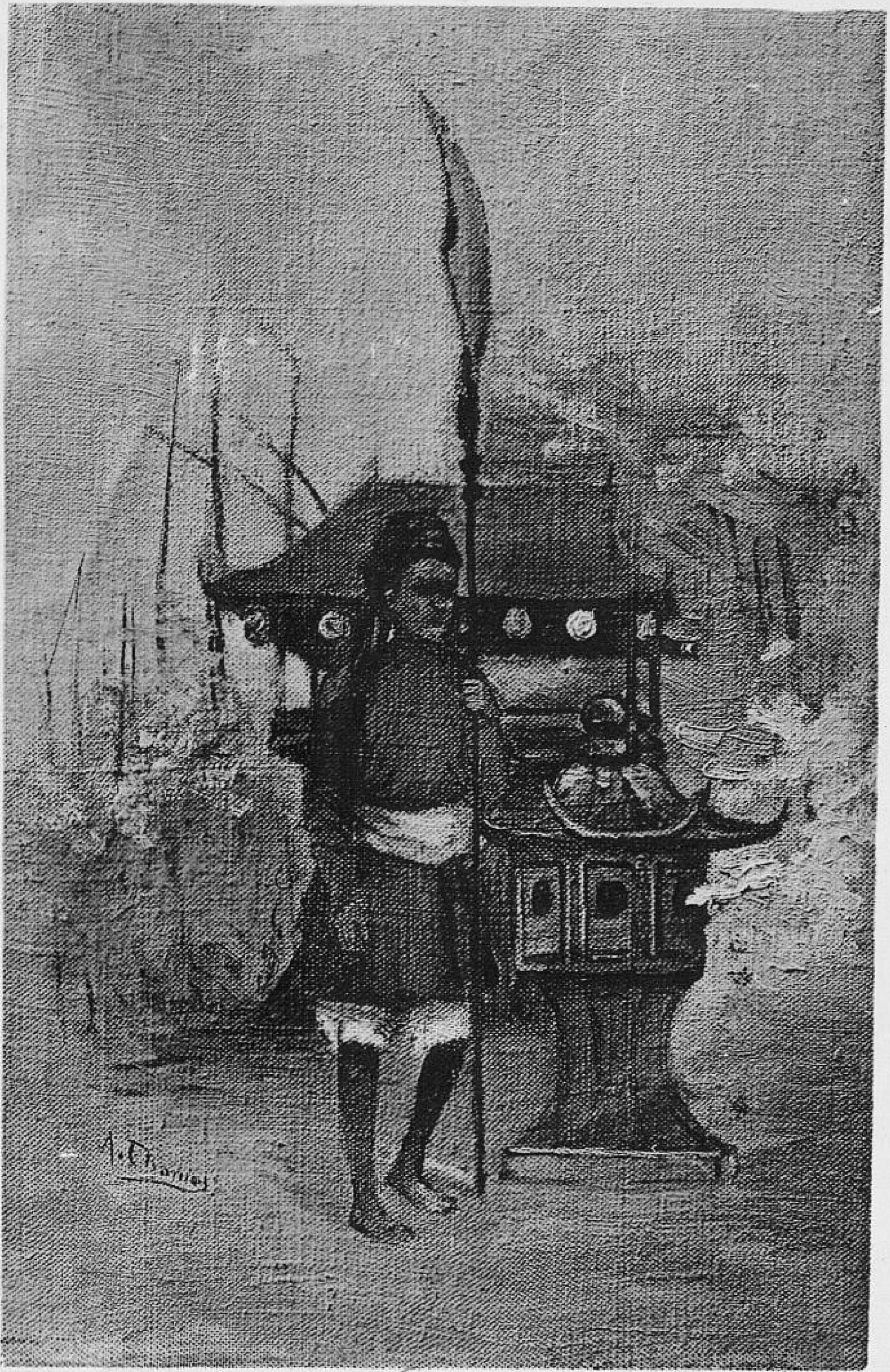
Maintenant des jonques passent sur le fleuve et sous leurs toitures s'élève le bourdonnement confus de voix qui psalmodient d'étranges litanies sur un rythme très lent, très triste, infiniment monotone. Qui donc peut prier à cette heure tardive ! sans doute les catholiques indigènes de la contrée, venus à Hai-Phong pour recevoir la bonne parole des missionnaires espagnols. A cette heure avancée ils profitent de la marée descendante pour rentrer dans les villages. Leurs prières, vaguement assourdies, pareilles à de navrantes mélopées, montent comme le chant berceur qui versera le sommeil et paralysera les mains lasses d'égrener les chapelets aux multiples verroteries.

Comme ces feux follets qui voltigent la nuit et disparaissent pour revenir encore dans l'ombre et le mystère des clairières sur la surface des étangs invisibles ; comme ces brumes légères, fantômes fuyants et vaporeux que j'aperçois là-bas suspendus sur le long serpentement du fleuve et que le plus petit souffle, la moindre brise venue de la haute mer peut déplacer ou disperser, ainsi ma pensée capricieusement envolée, indécise et fugitive, lentement incitée vers l'évocation des souvenirs passés, vagabonde à travers les chemins parcourus et réveille les moindres détails de mon existence pendant ces deux dernières années. Bientôt résurgissent les visages aimés ou antipathiques et je revis avec la poignante tristesse et l'amer regret des choses disparues, les émotions anciennes que je croyais oubliées.

\* \* \*

Et d'abord je me retrouve en vue de Saïgon par une fin de jour.

Le *Mytho* qui depuis la pointe Saint-Jacques a remonté les sinuosités de la rivière avec une lenteur exaspérante, s'est insensiblement immobilisé. La nuit est venue noyant dans une même teinte les plaines de palétuviers et les rizières. Sur les berges les maisons s'étoilent de lumières. Nous entrons dans le port. Autour du navire arrêté passent des ombres confuses, de petites embarcations à peine visibles qui se déplacent dans un incessant va-et-vient. Mais l'attente est insupportable, les longues et interminables formalités de la santé soulèvent des murmures et avivent nos

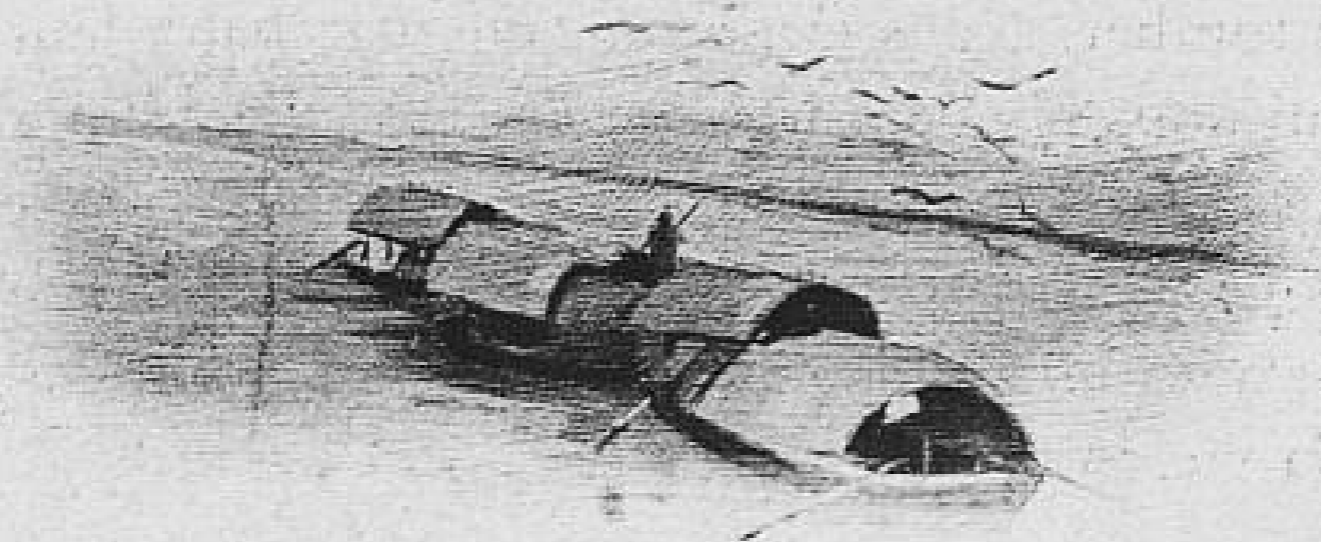


Photographie G. V. V. & Co., Paris.





impatiences. Voir, connaître cette contrée, sœur voisine du Tonkin, débarquer, faire le premier pas en terre française, voilà mon seul et obsédant désir dont la réalisation ne peut souffrir d'être plus longtemps différée ! Oh ! la douce illusion, mais rien que l'illusion de ces voix musicales, câlines, caressantes, entendues dans la nuit et exprimant un dialecte



De petites embarcations à peine visibles.

inconnu, comme l'harmonieux langage d'un pays de fées charmantes ! Enfin l'autorisation de descendre à terre, la dégringolade rapide et bruyante le long de l'échelle, les hésitations et la peur véritable que me cause ma première installation dans l'une de ces fragiles et oscillantes barques du pays qui va me déposer sur le quai.

Il me souvient de l'instinctive horreur causée par les masques de deux bateliers. — Des hommes ou des femmes, je ne sais encore, — faiblement éclairés par la lueur falote d'un lumignon suspendu sous la toiture de l'embarcation. Et dire que le son de leurs voix tout à l'heure me ravissait ! Ils me sourient d'un rire idiot, montrant leurs dents affreusement noires, leurs lèvres et leurs bouches sanguinolentes par la bave rougie du bétel ; ils me saluent aussi très familièrement par des paroles incompréhensibles « *tchinn tchinn !* »

Me voici brusquement transporté en pleine vie, à l'entrée de la rue Catinat, devant les cafés éblouissants de lumière qui pâlisent encore les visages cadavéreux et diaphanes des consommateurs. Plus loin, des magasins où les Chinois travaillent patiemment, longuement, sans se laisser distraire par nos regards curieux. Le long des murs, sous les plafonds des maisons, des lézards innombrables zigzaguent à la poursuite des moustiques. Dans l'air tiède et lourd flottent des parfums indéfinissables : vapeurs d'opium fumé, atômes épars de musc, de santal et de floraisons exotiques. Et comme Paul Bonnetain, moi aussi pour la première fois j'ai senti l'Asie.

\* \*

C'est dans le Hai-Phong maussade et boueux des premiers jours de l'occupation que je me retrouve maintenant. Par une nuit obscure, après le repas, nous cherchons un refuge pour abriter nos intimes causeries. Une pluie fine et froide tombe. Les inévitables et énigmatiques lucioles nous précèdent éclairant de leurs lanternes les larges flaques d'eau où nous pourrions tomber. Nous écoutons en marchant leurs tremblantes supplications qui nous révèlent les soumissions orientales et suggèrent à nos imaginations, encore saines, les perversités et les contacts dégradants, les raffinements monstrueux lentement acceptés par de rares détraqués, par quelques malades incapables de résister à la mollesse et à l'action dissolvante de la vie coloniale.

\* \*

La vie errante a commencé depuis des semaines. C'est sur un coteau qui domine le fleuve Rouge, dans un poste lointain, que m'entraîne le caprice des souvenirs évoqués.

A l'extrémité du mamelon qui domine un belvédère, Lap a desservi ma petite table et apporte le thé fumant. Ty-Ba, allongée dans son fauteuil, roule avec un art consommé de fines cigarettes, que nous fumons ensuite. C'est encore une fin de jour écoulée dans une exquise flânerie, dans le calme repos que versent les brises du soir. Je domine la vallée sur une vaste étendue, car le fleuve, large, immense, majestueux se déroule entre des rives bordées de roseaux et de bambous. Vers l'horizon les collines s'étagent insensiblement pour se perdre dans un moutonnement de hautes montagnes, très loin. La poétique Ty-Ba, en taquinant les oreilles de Dên, annonce la venue de la nuit par une chanson languissante et triste qui laisse encore deviner quelque mélancolie dans l'âme frivole et insouciant des Annamites.

J'ai voulu la traduire, la chanson de Ty-Ba :

« La lune vers le soir a chassé les étoiles  
« Et le grand Œil d'argent roule dans le ciel bleu....

Brusquement, dans le silence des choses, dans l'apaisement de ce beau paysage, une sonnerie d'abord vibrante et rapide s'élève pour devenir plus lente, plus douce, et finir dans une longue note caressante qui va mourir amoureusement répétée par les échos des deux rives. Une seconde sonnerie répond à la première, aussi musicale et aussi tendrement modu-

lée. C'est l'extinction des feux, c'est l'invitation mystérieuse au sommeil qui semble mettre sa persuasion dans sa douceur et dans sa tristesse ; c'est la phrase consolatrice qui va faire oublier au pauvre petit soldat les rudes labeurs de la journée et peut-être l'endormira en lui rappelant dans un vague souvenir les lointaines chansons qui berçaient son enfance.

\*  
\* \*

Oh ! la navrante et l'inoubliable vision !

C'est dans un coin délicieux et frais de la Suisse tonkinoise, situé sur un affluent de la rivière Claire, où les hasards de la campagne m'ont souvent fait passer que je me sens involontairement ramené.

Ils sont trois dans un site isolé, écumeurs de la région qui confisquent les radeaux de bambous et font des razzias dans les villages, hommes sans scrupule et sans honneur, *les pirates blancs*, comme les désignent les Annamites. Oh ! les vilaines figures hâves et pâles, aux regards fuyants et louches !

A table ils sont servis par des Chignons, une longue théorie de Chignons qui passent les plats avec des déhanchements canailles, des sourires intentionnels, avec des petites manières et des frôlements inquiétants.

Et les trois malheureux aberrés que guettent les conseils d'enquête où plus tard la cour d'assises et le cabanon, ceux qu'achèveront sans doute les fumées de l'opium ou la balle du revolver au premier scandale révélé, ont donné des surnoms de femmes à ces frères des Lucioles : Joséphine, Léontine, M<sup>z</sup>elle Frisette, comme pour obéir à un besoin de comparaison, pour satisfaire une obsession de leurs imaginations malades. Chose étrange, ces noms particuliers s'assimilent aux visages ; ils sont vrais pour chaque type.

Ils s'inondent de parfums, les petits Chignons, comme des filles. Les plus infâmes empoisonnent le lubin. En marche et dans les siestes, ils partagent la natte des maîtres.

Ils sont cent cinquante ou deux cents, les petits Chignons, et sous le couvert de raisons sanitaires on les voit, deux fois par mois, défiler tous nus, les cheveux dénoués et tombants, sous les regards des trois pirates blancs. Les plus beaux, les plus prometteurs, deviennent les favoris dans ce sérail improvisé jusqu'au jour où ayant cessé de plaire, ils montent, comme récompense des services rendus, à de plus hautes fonctions.

Ils repassent encore, les dix ou douze petits Chignons préférés, après le repas du soir devant le premier maître, las et malade, celui qui a semé la corruption autour de lui et cherche à fouetter son impuissance, à

réveiller une lueur de désir par l'horrible baiser qu'il pose sur la bouche de chacun d'eux.

Oh ! la navrante et l'inoubliable vision !

\* \* \*

Le temps s'écoule. Le fleuve Rouge est déjà loin et maintenant, sur la bûche d'une jonque, je vois se dérouler le paysage de cette sauvage Rivière Noire. Je monte vers le pays des Muongs. Encore vers une fin de jour j'assiste au plus terrible et au plus fracassant orage que j'aie jamais vu. L'embarcation s'est arrêtée au pied du mont Bavi. Des gronde-ments terribles et formidables ébranlent l'espace. Des aigrettes de flammes ceignent comme d'une auréole le sommet de la grande montagne. Une pluie d'éclairs éblouissants s'abat contre les rochers ; de lourds nuages passent et disparaissent chassés par le vent, tandis que, singulier contraste, vers la base, tout est calme et tranquille. Puis brusquement, comme un voile qui se déchire, c'est l'évanouissement de la grondante féerie, car le soleil superbe vient éclairer obliquement de ses mourants rayons les flancs de la montagne dont la végétation prend des nuances plus précises et plus chatoyantes après la fraîcheur de l'averse.

Et là-bas, sur la rive, les gracieuses femmes Mâns, aux costumes pittoresques zébrés de broderies et de blanches appliques, passent impassibles et hiératiques.

\* \* \*

Plus tard encore, je redescends la même Rivière Noire. Je reviens vers le Delta pour me reposer des longues fatigues subies dans la haute région. Le joyeux lieutenant de Blavel m'accompagne, dévidant sur l'avant de la jonque tout le répertoire courant des chansons boulevardières qu'il détaille avec un tel entrain et une mimique si expressive que je me réjouis de voir les têtes ahuries des rameurs et des tirailleurs d'escorte. Mais à Phu-Long les chants cessent et les rires s'éteignent en voyant la mine allongée du brave et hospitalier Sibélon le chef de la province qui nous raconte ses ennuis.

Il y a quelques jours, son subordonné, le seul Européen avec lequel il puisse vivre, celui qui semblait devoir rester son ami, son confident, la seule âme pouvant partager ses tristesses et ses joies l'avait gravement insulté. Deux coqs vivaient en paix, une poule survint. Cette poule était

une superbe femme Muong. Au retour d'une reconnaissance, le subordonné, esprit très droit et très dévoué mais ombrageux, trouve dans sa case un bout de cigare : Son imagination jalouse lui fait supposer qu'il sort des boîtes de Sibélon. Sans aucun doute, ce dernier est venu chez lui pendant son absence, offrant à la belle congai la fumée de son cigare, comme l'encens dû à une divinité que l'on veut attendrir ou séduire. L'insulte a été grave. Sibélon qui est un garçon aussi brave que généreux demande une réparation à son sous-ordre, au lieu de le signaler à la vindicte de l'autorité administrative, comme bien d'autres auraient pu le faire à sa place. Depuis trois jours, ces deux hommes se haïssent. Ils ne peuvent trouver de témoins, à moins de s'adresser à des employés tout à fait subalternes. Ils attendent le passage de quelque officier. De Blavel et moi qui sommes les premiers à venir demander l'hospitalité, seront inévitablement les témoins de l'affaire. La nuit se passe en promenades d'une case à l'autre, en pourparlers chez les deux ennemis. Nos supplications sont vaines, nos paroles indignées restent sans résultat : « Quoi ! pour une petite sauvage, pour un bout de cigare peut-être dérobé par quelque boy, deux braves Français, deux amis exilés pendant des mois dans la même solitude vont s'entre tuer ? » Peine perdue ! L'un réclame des excuses, l'autre rageur et jaloux maintient ses accusations. Et le lendemain matin dans la brume grisâtre, sur la berge du fleuve, sous l'abri des roseaux contre les regards indiscrets, deux balles sont échangées sans résultat. Les mains se reprennent bientôt dans une cordiale étreinte et après ces émotions matinales nous trouvons que le champagne de Sibélon est plus pétillant que jamais.

\*  
\* \*

Voyons où me mènera encore la fée, divine évocatrice des souvenirs ? C'est toujours la descente en jonque vers le Delta, et ce voyage me laisse quelques loisirs. C'est aux roches Notre-Dame, pas bien loin du mont Bavi, que je viens pour une nouvelle fin de jour. Je revois un site sauvage sur le bord de la Rivière Noire. Là, demeure le plus fantasque, le plus original, comme aussi le plus généreux et le plus hospitalier des colons. Un chercheur d'aventures, dans la belle acception du mot, poussant l'audace jusqu'à la témérité. La silhouette indécise de l'étrange personnage passe et repasse devant moi. C'est Vincla, dans sa mise excentrique : grands bas de soie noire engainant des mollets vigoureux, culottes courtes, justaucorps de satin, chemise fanfreluchée de dentelles au cou et aux poignets, large salako où bouillonnent des voiles de gaze verts, bleus, blancs, toute la gamme des couleurs et une canne Louis XV. Voilà l'homme, l'incroyable et extraordinaire explorateur Tonkinois,



dont les audacieuses pérégrinations, les surprenantes résolutions, l'existence mouvementée et imprévue, avait pour centre sa seigneurie de Notre-Dame, ont fait un type légendaire dans notre colonie ! Non moins bizarre son habitation entourée de palissades, gardée la nuit par des indigènes, qui psalmodient drôlement : « Sentinelles, garde à vous ! » Dans sa maison, une paillotte faite avec art où les étoffes rares pendent le long des cloisons de bambous finement tressées, où de larges divans invitent aux paresseuses siestes, on trouve une collection de bibelots rares et précieux : des fusils incrustés de nacre, ses sabres à la poignée ciselée, des armes damasquinées, des écrans et des soieries du Japon, des bahuts où scintillent des motifs de nacre. On y voit encore tous les accessoires du fumeur d'opium, les plus riches services à thé qui pourraient tenter un collectionneur et sur les tables une infinité de gravures, de dessins, de photographies et de journaux illustrés de France. Accrochées après des râteliers, une série de pipes, méthodiquement culottées, font l'admiration des connaisseurs. Sur les meubles grimacent de ci, de là, quelques crânes de chinois exécutés pendant la dernière campagne. Dans la salle à manger, un concert inattendu se fait entendre, car une boîte à musique, maniée par un boy, vidasse des airs d'orgue de barbarie. Chez Vincla, on boit les plus délicieux crûs de Bourgogne, des vins généreux, envoyés directement de France par un père soucieux de la santé de ce fils prodigue. Enfin, autour de la table où miroite un service de gouverneur général, ne cesse de régner l'entrain le plus endiablé.

Devant la maison dorment les eaux d'un lac mystérieux, enserrées par l'escarpement d'une énorme masse de roches calcaires qui, la nuit, donnent l'illusion des deux tours dix fois grandies de Notre-Dame. Là, se cachent les aigles et gambadent des bandes de singes criards. Il est un peu lugubre et fantastique ce coin sauvage où un négociant français, camarade de Vincla, est venu se suicider, choix bizarre d'une tombe ! Et lui, avec cette insouciance et cette gaîté qui ne l'abandonnent jamais, nous propose une promenade sur le lac :

— Messieurs, je vous invite à visiter mes domaines, c'est ici qu'on se noie.

Comme seul voisin de sa demeure, un tigre qui, la nuit, rôde et jappe :

— Pourquoi ne le détruisez-vous pas ?

— Moi, jamais, ce serait enlever toute l'originalité de ma concession.

C'est aussi seul que Vincla a soutenu des attaques nocturnes, des assauts et des fusillades des pirates. Jamais décontenancé, toujours dédaigneux du danger, comment n'a-t-il pas succombé cent fois ? Mystère ! Mais il est favorisé par une chance incroyable. La bonne fortune sourit à cet intrépide qui personnifiera, je l'espère, pendant de longues années encore, le type vraiment français du colon loyal et généreux.

\*  
\*\*

Et d'autres fins de jours se succèdent encore dans ma pensée.

Fin de jour dans une pagode de Nin-Binh, où sous les guirlandes de lanternes vénitiennes suspendues entre les colonnes du temple, je vois la douce et évangélique figure d'un prélat français des missions étrangères. Avec son visage jeune, ses cheveux noirs, sa barbe fine et frisottante, son teint mat, sa voix lente et persuasive, il a toute la mollesse et toute l'affinité d'un oriental, ce pasteur des nouveaux croyants. A cette heure, entouré de ses catéchistes et de ses vicaires, il a l'air d'un apôtre puissant et respecté. Il a daigné s'asseoir à notre table, et pour fêter sa venue, nous sablons le champagne.

Mais le Bouddha de la pagode, immobile sur sa fleur de lotus, sourit dans l'ombre. Ses petits yeux bridés ont des éclairs de dédain pour ces passants d'un jour, ces misérables pygmées qui viennent troubler son immuable rêverie, vieille de trois mille ans, et se noyer aveuglément, pauvres ruisselets perdus dans l'Océan, au milieu de cinq cent millions d'êtres humains qui pratiquent sa doctrine.

\*  
\*\*

Et maintenant une brume légère tombe sur la campagne. Les formes des choses deviennent indécises. L'horizon terni s'efface. La lune semble jouer à cache-cache à travers la chevauchée des nuages qui passent sous la voûte bleue. Avec la belle clarté de la nuit qui s'éteint, s'évanouissent aussi les ombres des lointains souvenirs évoqués et s'envolent les fuyantes silhouettes qui tout à l'heure encore flottaient autour de moi.

La féerie touche à sa fin.

Cependant, comme pour terminer le défilé des êtres familiers accourus pour me donner le dernier adieu, je revois le visage attristé de Ty-Ba, assise sur la berge du fleuve, à Hanoï, au moment où le bateau des Messageries va m'emporter sur Haï-phon. Muette et désolée, au milieu de ses amies, la tête baissée et soutenue dans ses petites mains, le corps secoué de sanglots, elle lève parfois les yeux en essuyant une larme avec un pan de sa robe. Demain peut-être seras-tu consolée, petite Ty-Ba, et auras-tu oublié? Mais moi, que toutes ces séparations brisent et torturent, j'ai le cœur gros et déchiré. J'éprouve l'amère tristesse que laisse le dernier regard dont on enveloppe les amis irrévocablement perdus. Accoudé sur le bastingage de l'arrière, je mords mes lèvres, je fais le brave pour cacher mon émotion aux camarades gouailleurs et sceptiques et pour dissimuler ma faiblesse à ces malicieux Annamites.

Lap, lui aussi, le précieux boy, qui malgré ses travers inhérents à sa race fût pendant ces deux années un serviteur dévoué et intelligent, reste

affalé sur la rive jusqu'au dernier moment, pleurant le maître qui s'en va.

— « Si Mésié Léra, m'a-t-il dit, en me prenant la main, revient encore au Tonkin, moi toujours vouloir faire boy.

Oh ! ces bons yeux humbles et caressants qui me regardent longuement avec une troublante obstination, comme s'ils voulaient pénétrer ma pensée, m'adresser une prière désespérée et m'exprimer les angoisses d'un avenir incertain.

C'est Dên, ma chienne, qui voudrait me parler au moment où je la



C'est Dên, ma chienne.

confie à l'un de mes meilleurs camarades, avec mille recommandations pour qu'il en prenne bien soin, comme de l'être le plus cher, le plus sincèrement aimé que j'ai possédé au Tonkin.

Elle a sans doute compris avec sa petite âme de bête que je lui donne un nouveau maître. Dans la maison familière elle a vu un désordre inaccoutumé de caisses clouées, de bibelots emballés et de nattes roulées. Depuis plusieurs jours, le maître oubliant les longues sorties de chasse, délaissait le fusil soigneusement serré dans sa gaine. Elle était inquiète et tourmentée la pauvre Dên ! Pourquoi l'attache-t-on aujourd'hui dans une maison nouvelle ? Pourquoi me suis-je attardé à lui faire de plus douces caresses avec des appellations tendres ? Pourquoi encore ma voix tremblait-elle, et pourquoi ne l'ai-je pas délivrée de ses liens ?

Oh ! le langage de ces bons yeux pailletés d'or qui semblent dire : « tu étais un bon maître et tu sais bien que je n'aurais jamais voulu te quitter ! Je t'ai suivi partout, gardienne fidèle, couchant à tes côtés, jalouse de ton affection et de tes caresses, veillant sur ton sommeil et ta

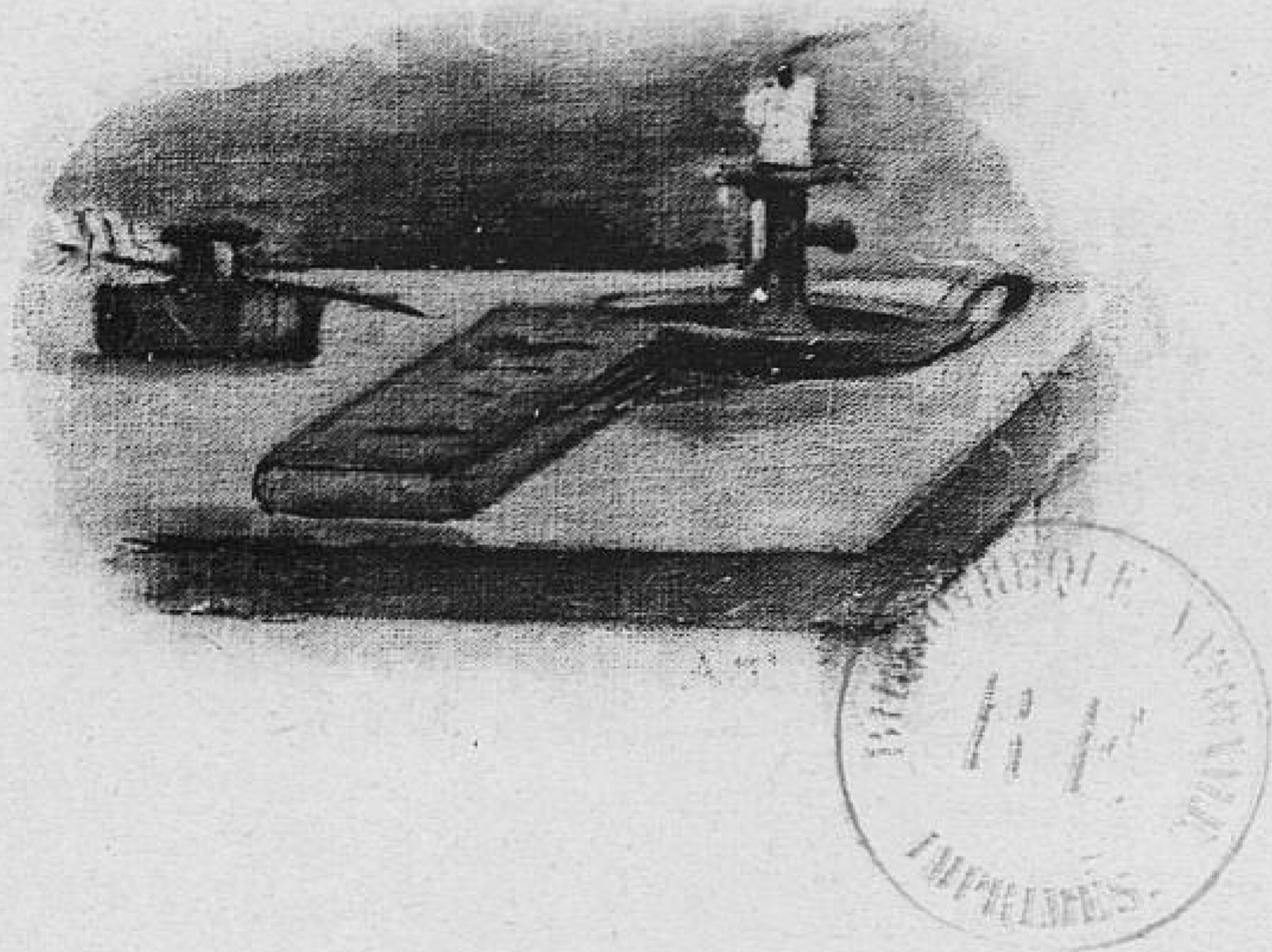
demeure ; aboyant pour te signaler les dangers des ennemis invisibles ; joyeuse de te retrouver quand les hasards des chasses en forêt nous avaient séparés. Où vas-tu, dis, maître ? Que t'ai-je donc fait pour que tu sois si ingrat et si cruel ?

Ils disent toutes ces choses, ces bons yeux. Et ceux qui n'ont eu que ces bons et simples amis aux heures d'isolement et d'abandon, ces amis qui comprennent nos moindres gestes et répondent à nos paroles, ceux-là ne railleront pas la larme que fait encore tomber de mes yeux le regard chargé de reproches de Dên.

O chers souvenirs qui êtes venus m'assaillir, souvenirs qui avez si fidèlement répondu à mon évocation, pourquoi me donnez-vous avec une intensité de douleur cuisante, le regret des choses que je ne reverrai jamais, plus jamais !

Demain, cependant, je vais partir, reprendre sur la grande mer le chemin du pays, revoir les parents aimés, les amis chers.

Et pourquoi suis-je triste ? Pourquoi ?





# ERRATA

---

C'est pendant l'absence de l'auteur, parti pour une campagne lointaine, que cet ouvrage a été imprimé. A son retour seulement, alors que *Tonkinoiseries* allaient paraître, il a pu constater quelques erreurs échappées à l'attention du correcteur. — L'édition étant complètement tirée, il ne peut que les relever par les rectifications ci-dessous :

Page 14, ligne 32, au lieu de :	<i>vó</i> .....	lire :	<i>V d</i>
— 30, — 17, —	<i>qui enjolive</i> .....	—	<i>qu'enjolive</i>
— 31, — 22, —	<i>salaka</i> .....	—	<i>salako</i>
— 50, — 2, —	<i>porte</i> .....	—	<i>portent</i>
— 57, — 5, —	<i>croassantes</i> .....	—	<i>coassantes</i>
— 64, — 8, —	<i>mère des élus</i> .....	—	<i>mer des élus</i>
— 75, — 33, —	<i>concessionnaires</i> .....	—	<i>concuSSIONnaires</i>
— 82, — 39, —	<i>pesanteur</i> .....	—	<i>puanteur</i>
— 83, — 17, —	<i>de Son ma</i> .....	—	<i>du Song ma</i>
— 92, — 27, —	<i>croasement</i> .....	—	<i>coasement</i>
— 92, — 38, —	<i>vascille</i> .....	—	<i>vacille</i>
— 93, — 17, —	<i>tordue</i> .....	—	<i>tordu</i>
— 106, — 21, —	<i>vêtements frappés</i> ....	—	<i>vêtements fripés</i>
— 114, — 10, —	<i>manieuse</i> .....	—	<i>manicure</i>
— 116, — 3, —	<i>trônes</i> .....	—	<i>troncs</i>
— 119, — 23, —	<i>jaillit</i> .....	—	<i>jailli</i>
— 128, — 4, —	<i>belvédère</i> .....	—	<i>belvédère</i>
— 131, — 20, —	<i>tu reste</i> .....	—	<i>tu restes</i>
— 153, — 13, —	<i>seront</i> .....	—	<i>serons</i>





# TABLE

	<b>Pages</b>
L'arrivée . . . . .	9
Les refuges d'Haï-Phong . . . . .	13
Sur le Fleuve Rouge. . . . .	19
Bavardages . . . . .	25
Ty-Ba . . . . .	37
Promenade dans Hanoï. . . . .	41
Encore Ty-Ba. . . . .	45
Le choléra. La mort du petit Lorrain. . . . .	47
Noël . . . . .	59
Une exécution. . . . .	69
Idées de Ty-Ba . . . . .	77
Une étape dans la forêt. . . . .	79
Paysage. . . . .	85
Ty-Ba et le tigre . . . . .	89
Nocturne. . . . .	91
Chez les Muongs. . . . .	95
Les petits héros. . . . .	101
Parfums d'Orient. . . . .	105
Professeur Ty-Ba. . . . .	111
Une nuit sous un banyan. . . . .	115
Un drame sur la Rivière Claire. . . . .	121
Nouvelles idées de Ty-Ba. . . . .	129
Ballade nocturne . . . . .	133
Contraste. . . . .	141
Visions dernières . . . . .	147







**Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.**

**Paris.**



